

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (INaLF)

[Les] amours d'Aristandre et de Cléonice [Document électronique] / Vital
d'Audiguier

LIVRE 1

p1

Argument.

*comment Aristandre fut épris de la beauté
de Cleonice, et la peine qu' il eut à luy découvrir
son amour ; la response de Cleonice ; la
querelle et le combat d' Aristandre avec Marathon,
cause de son depart ; son retour, et sa
conversation avec Cleonice ; la defense qui
leur fut faite par Arsilée, qui raconte devant la
reyne l' histoire d' Eurygene, et d' Hiparque.*
de tous les empires du monde,
celuy des perses fut autres-fois

p2

le plus grand, et est encore aujourd' huy
le premier, et le plus illustre.
Il fut le plus grand, parce qu' il
tint la plus-part du Levant, et de l' Asie,
qui est la plus belle, et la plus riche
piece de l' univers : et que c' est la
beauté et la richesse des regions
abondantes et fertiles, qui fait la
grandeur des estats, et non pas l' estenduë
des terres steriles, et desertes.
Il est encore aujourd' huy le premier,
parce qu' il est le plus ancien, et qu' il
n' y a point d' estat sur la terre qui luy
puisse disputer ce droict d' ainesse
qu' il a sur les autres, ny tirer sa noblesse
d' une si profonde origine. Et
de la mesme antiquité, et de la mesme
grandeur vient qu' il est encore le
plus illustre.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Le grand Lysidor est aujourd' huy
cét invincible et magnanime sophy,
sous l' auguste regne duquel les

p3

perses enfez du bon-heur de ses victoires,
esperent de porter ses armes
aussi loin que le soleil peut porter
ses raiz. Monarque genereux
sur tous les monarques, qui a toutes
les vertus et perfections des autres
roys, sans avoir un seul de leurs vices,
ny de leurs defauts : et qui ne manque
que d' un Alexandre aussi grand
que luy, pour luy oster autant d' honneur
et de gloire qu' il en acquit sur
les perses, et pour trouver au monde
quelque ennemy qui fust digne de
son courage et de sa valeur. Le soleil
adoré des mesmes perses, ne void
rien de plus aymable que sa personne,
de plus craint que son nom, ny de
plus venerable que son image.
Aristandre estoit un chevalier de
la cour de Lysidor, qui par la grandeur
de son courage et de sa valeur,
et par la fidelité de ses services, avoit

p4

merité les plus cheres faveurs de son
prince, et les plus hautes dignitez de
l' empire. Cleonice estoit une fille de
la mesme cour, dont les extremes
beautez, jointes aux admirables vertus,
ne luy avoient pas aquis moins
de part aux bonnes graces de la reyne,
qu' Aristandre en avoit en celles
du roy. L' un estoit en la vigueur de
son aage, et l' autre en la fleur de sa
beauté. Il estoit mal aisé que des
qualitez si semblables ne produisissent
des humeurs conformes, et que
de la conformité de ces humeurs, ne
s' ensuivist celle des affections ; puis
que de la sympathie des volontez naist
une certaine complaisance qui nous

fait trouver agreables les choses qui
nous ressemblent, et que difficilement
nous pouvons nous empescher
d' aymer ce qui nous ressemble,
et qui nous agrée. Comme ceste

p5

convenance de moeurs et de qualitez
qui estoit entr' eux avoit esté la
mere de leurs amours, la commodité
qu' ils eurent de s' entrevoir en fut
la nourrice. Car Aristandre ne s' esloignant
point du grand Lysidor, et
Cleonice suivant tousjours Albanie
(ainsi nommoit-on la reyne)
leurs majestez ne s' entrevoioient jamais,
qu' elles ne donnassent à nos
amans autant de moyens de s' entretenir.
La premiere fois qu' Aristandre
ouvrit les yeux sur ceste beauté,
il l' aborda tout de flamme, et la trouva
toute de glace ; mais ceste froideur
fit un effet tout contraire à sa qualité ;
car au lieu de le refroidir, elle l' alluma
davantage : soit que Cleonice eust
la propriété de la neige, comme elle
en avoit la blancheur, qui brusle les
plus hauts lieux qu' elle touche : soit
qu' Aristandre eust celle du feu, qu' un

p6

extreme froid rend plus violent. Une
des plus grandes difficultez des amans,
est à decouvrir leurs premieres
playes. Il n' y a crime qui donne
tant de peine à le confesser ; la torture
qui les y oblige est extremement
cruelle, mais la constance qu' ils ont à
luy resister est encore plus forte : et
tel a mieux aymé mourir d' une douleur
muette, que d' allegger son mal en
le decouvrant ; comme si c' estoit mal
fait d' aymer une chose aymable, et
que ce ne fust pas une passion que la
nature rend excusable, et la necessité
legitime. La froideur de Cleonice

accreut encore la difficulté d' Aristandre.
Et comme il faut peu de chose à
mettre en desordre une ame desja
troublée, sa propre confusion le
troubloit encore davantage. Il ne
sçavoit ce qu' il devoit dire, et apprehendoit
merveilleusement la fin

p7

d' un discours, dont il ignoroit le commencement.
Et quoy, Aristandre,
d' où vient ceste apprehension en un
courage qui n' en eut jamais ? Tu parles
si familièrement au grand Lysidor,
qui est le soleil adoré du monde,
et tu n' oses pas soupirer devant
ta maistresse ? Quel jugement fera-t' elle
de ton silence ? Crois-tu qu' elle
le donne plustost à l' excez de ton
amour, qu' au defaut de ta hardiesse ?
Ou si tu pense que le silence en amour
soit la mesme eloquence ? Aristandre
roulant ce discours en sa fantaisie, et
ne laissant pas pourtant d' entretenir
Cleonice de propos communs à
bastons rempus, à quoy elle prenoit
d' autant moins garde, que c' est aussi
bien de l' usage de la cour de Perse,
que de la coustume des amoureux ;
il pousse en fin ses paroles de ses plus
intimes pensées. Belle Cleonice, il

p8

ne faut point que je confesse de vous
aymer, si ce n' est qu' on soit obligé
de se confesser des vertus, comme
des vices : mais pour vous decouvrir
mon affection il suffit de dire que je
vous ay regardée, puis qu' on ne
vous peut voir sans vous aymer, et
que de la temerité de la veuë, s' ensuit
la necessité de l' amour. Je n' ay pas
creu que vous estant icy le plus divin
objet de nos yeux, il fust defendu
seulement aux miens de porter leurs
regards sur une beauté, qui ne semble

estre au monde que pour y estre
admirée. Je ne pense pas aussi qu' osant
porter mes pensées à vous adorer,
et vous offrir les plus legitimes
voeux d' un tres-fidele service, je ne
merite plustost recompense que chastiment.
Toutefois si ce que je pense
estre merite, est à vostre advis une
offense, et que ce soit un crime de

p9

vous aymer, prenez vous en à vous
mesme, et accusant ceste admirable
perfection qui nous y contraint, pardonnez
à mon amour qui n' a fait
que consentir à la douce violence
qu' elle me fait. Ces paroles qui avoient
donné tant de peine à celui qui
les profera, n' apporterent pas moins
d' estonnement à celle qui les ouyt ;
et bien qu' elle n' eust pas moins d' affection
pour luy, qu' il en avoit pour
elle, elle eut toutesfois plus d' art
pour la déguiser ; car outre que c' est
un avantage que la nature semble
avoir accordé à toutes les femmes,
elles mesmes l' acquierent par artifice :
et la contraire humeur des hommes
qui s' estudient à faire voir la
mesme passion qu' elles taschent de
cacher, le leur cede. Je veux bien croire,
luy respondit-elle, qu' il ne faut
point que vous vous confessiez de

p10

m' aymer ; non pas parce que ce ne
soit point offense, mais parce qu' on
ne se confesse point de celles qu' on
n' a point faites. Le sujet que vous dites
vous y forcer, est si foible, qu' il
me fait mescroire ceste parfaite affection
que vous figurez. Vous me
pouvez toutesfois aymer sans crime,
mais je ne men puis ressentir sans reproche.
Il est en vous de rendre vostre
affection digne de recompense,

ou de chastiment ; mais il n' est pas en
moy de la recompenser, ny de la punir.
Vous pourriez obliger quelque
autre à vous croire, en luy faisant
voir les preuves de vos paroles : car
c' est le moyen de convaincre la mesme
incredulité. Mais la mesme raison
qui me defend d' oüyr un discours,
m' empesche d' en examiner
les raisons ; tellement que quand la
mesme verité parleroit pour vous,

p11

et qu' elle ne diroit pas un mot qui ne
fust fondé en demonstration, je suis
obligée de luy refuser mes yeux aussi
bien que mes oreilles, et de ne connoistre
que par les sens des autres, ce
que les autres connoissent par les
leurs propres. D' où vient que ne
pouvant reconnoistre, et moins
encor recevoir l' honneur que vous
me faites, que par la volonté d' autruy ;
c' est mal employer son temps
de s' adresser à la mienne. Aristandre
connut bien par ceste response, qu' elle
le renvoyoit chez ses parens. Mais
comme il s' apprestoit à luy repartir,
le sophy sortant de la chambre d' Albanie
rompit ceste premiere conference,
et separa ces deux amans, qui
se quiterent l' un l' autre, non moins
satisfaits de leur entretien, que mescontens
de le voir si tost finir. Aristandre
n' estoit pas seul amant de

p12

Cleonice, mais il en estoit seul aymé.
Termodon, Polyandre, et plusieurs
autres grands satrapes soupiroient
pour elle ; mais elle soupiroit seulement
pour luy. Et bien qu' en apparence
elle les traittast avec tant d' égalité,
qu' eux mesmes n' y connoissoient
point de difference ; en effect
il estoit non seulement le premier,

mais aussi l'unique dedans son
coeur, quoy qu' elle le dissimulast si
discretement, qu' Aristandre mesme
n' en sçavoit rien.
Durant ceste dissimulation de
Cleonice, Aristandre n' estoit pas sans
peine. Il avoit à combattre les poursuites
de ses rivaux, qui n' avoient pas
moins d' artifices que de merites. Il
avoit à vaincre les discours de sa maistresse
qui ne luy sembloient pas
moins raisonnables que rigoureux.
Et pour l' achever de peindre, le voicy

p13

surchargé d' une querelle qui luy
tombe sur les bras pour une telle occasion.
Aristandre avoit deux freres, Alcandre
et Calidon, tous deux plus
agez que luy, et tous deux aussi avant
dans la fortune que dans la vertu, et
par consequent dans l' envie. Alcandre
estoit l' aîné, qui n' avoit pas
moins de part aux bonnes graces de
Lysidor, qu' au gouvernement de son
empire ; homme illustre sur tous les
perses, et pour la grandeur de ses dignitez,
et pour celle de ses merites.
Le grand sophy se reposoit tellement
en luy de la conduite de son estat,
qu' il ne pensoit regner que par luy.
Aussi n' eust-on sceu dire s' il estoit
plus fidelle ou plus capable, s' il avoit
plus de preud' hommie ou plus de
prudence, plus de jugement, ou plus
de courage. Mais comme la foudre

p14

bat plus souvent les montagnes que
les valons, l' envie se descharge aussi
plus souvent sur les choses eminentes,
que sur les basses. La majesté
royale estant un rayon de la divine,
et ayant de long temps imprimé
son amour avec sa crainte aux coeurs
des sujets, fait qu' ils n' osent pas eslever

leur envie jusques au chef souverain
qui les commande. Mais ceux
qui sont le plus près de luy, sont tousjours
le plus envieuz, et ne se peuvent
charger du gouvernement de ses affaires,
qu' en se chargeant de la haine
publique, estant impossible qu' un
homme puisse gouverner un estat
au gré de son prince, et de ses sujets.
Toutefois Alcandre se comportoit
avec tant de moderation en une si
grande prosperité, qu' ayant obligé
plusieurs milliers d' hommes, et
n' ayant jamais offensé personne, il

p15

estoit aymé de tout le monde en general,
et n' estoit hay d' aucun en particulier.
Le seul Marathon médisoit
de luy, homme certainement de
beaucoup d' esprit, mais de peu d' entendement :
courageux et vaillant
de sa personne, mais orgueilleux et
brutal, et qui n' estant recommandé
que de fort peu de vertu, estoit diffamé
de plusieurs vices ; car il joignoit
la médisance à l' envie, et l' impudence
à l' ingratitude ; sa temerité passoit
jusqu' à la folie, sa malice s' estendoit
jusques à la rage. Cestuy-cy disoit
hautement qu' Alcandre abusant
de la jeunesse et de la bonté du sophy,
ne partageoit pas seulement
l' empire avecque son maistre, mais
qu' il jouïssoit en effect des droits de
sa couronne, et que ne luy laissant
que le nom, et l' ombre de la royauté,
il se servoit de l' autorité souveraine,

p16

et pour la ruyne de ses ennemis,
et pour l' establissement de ses
serviteurs. Tout cela estoit faux, tant
s' en faut qu' Alcandre entreprist sur
l' autorité de son prince, que mesme
il refusoit la plus-part de celle

qu' il luy vouloit donner : et les honneurs
et les charges que les roys sont
importunez de donner aux autres, il
estoit importuné de luy de les recevoir.
Aristandre estant adverty du
mauvais discours qu' on faisoit de
son aîné, ne luy en voulut rien dire :
mais trouvant Marathon le mesme
jour dans le palais, et le tirant à part
il luy dit ; Marathon, vous dites des
choses qui ne sont pas bonnes mesmes
à penser ; mon frere est de vos
amis ; quand il ne le seroit point, la
passion ne doit pas emporter un homme
de bien, jusques à luy faire dire
des choses si contraires à la verité. Je

p17

vous prie que ceste parole que je suis
obligé d' avancer contre celles que
vous avez dites, soit la fin de nostre
discours. Marathon inflexible en son
orgueil, et voulant soustenir par opiniastreté,
ce qu' il avoit dit sans raison,
respondit en cette sorte : le respect
que je dois au lieu où nous sommes,
m' empesche la repartie que je
vous ferois ailleurs ; ce que vous dites
icy, seroit meilleur en quelque autre
part. Hors d' icy, replique Aristandre,
je vous en diray d' avantage, et
ce que je feray, vous offensera encore
plus ; allons. Ils sortent de ce mesme
pas, tous deux seuls, et tous deux
à pied, et sans aller plus loin que derriere
le parc royal, mettent la main
à l' espée, tous deux diversement animez,
Marathon de sa fureur ordinaire,
et Aristandre de sa generosité naturelle.
Le combat ne fut pas long,

p18

Aristandre luy ayant mis son espée
au travers du corps, le porte par terre,
luy oste les armes, et luy donne la
vie. Mais afin qu' il ne la perdist avec

le sang, il le mena luy mesme chez un
chirurgien dans la mesme ville de
Persepolis, dont ils venoient de sortir ;
et pour éviter la justice du sophy,
qui defend severement les combats,
regagne promptement les
champs, d' où il advertit Alcandre de
ce qui s' estoit passé, qui sceut plustost
son combat que sa querelle. En
toute ceste action, rien ne travailla
tant Aristandre que Cleonice ; car
d' apprehension de son ennemy, Aristandre
n' en eut jamais : et de crainte
de la justice, sa cause luy sembloit
trop bonne, et son prince trop favorable.
ô qu' il eust esté heureux,
s' il eust esté si certain de la grace de sa
maistresse, que de celle de son maistre !

p19

Mais ses dernieres paroles le
tenoient en perplexité, son esloignement
le faisoit mourir, et avec
d' autant plus de tourment qu' il
luy estoit moins permis de l' exprimer :
les lettres qui ont accoustumé
d' alleger les maux, et d' adoucir les
rigueurs de l' absence, luy estant absolument
defenduës. Mais Alcandre
ne le laissa pas long temps en ceste
peine ; car ayant non seulement obtenu
sa grace, mais encore celle de
Marathon, et par une bonté sans exemple,
luy ayant fait augmenter ses
estats, et ordonner recompense de
ce qui meritoit chastiment, afin de
se l' aquerir pour amy, et le vaincre
aussi bien par courtoisie, et par magnanimité,
comme son frere l' avoit
vaincu par force, il rendit son exil aussi
court, et son retour aussi glorieux,
que la cause en estoit honorable.

p20

La valeur est le plus beau traict de
visage que les hommes puissent avoir :

et comme les femmes sont aymées
des hommes pour leurs beautez, les
hommes sont ayez aussi des femmes
pour leurs vertus. Encore que
celle d' Aristandre fust assez connuë,
ce dernier combat la rendit plus
esclatante : et Cleonice qui luy vouloit
desja du bien, et qui n' avoit
autre sujet de sa bien-veillance que sa
valeur, accreut son affection par l' accroissement
du sujet. Aristandre ne
pouvoit pas augmenter la sienne,
parce qu' elle avoit atteint sa perfection,
et que les choses qui sont desja
arrivées à leurs extremittez, ne peuvent
pas passer plus avant. à peine
eut-il achevé de faire la reverence à
leurs majestez, qu' il se rangea près de
Cleonice, et apres les compliments
et civilitz ordinaires, se plaignit

p21

non seulement des froideurs de ses
dernieres paroles, mais aussi des longueurs
de son absence, dautant plus
cruelles que le moyen de luy donner,
ou recevoir de ses lettres, luy estoit
severement defendu, la conjurant
d' avoir quelque pitoyable ressentiment
d' une vie qu' il ne desire de conserver
que pour son service. Cleonice
persiste en sa premiere response, et
par sa perseverance rengrege le mal
d' Aristandre. N' esperez point d' autre
response de moy, dit-elle, la premiere
que je vous ay faite, sera la derniere
que je vous feray. Apres cela,
non seulement je ne vous puis plus
rien dire, mais non pas mesmes rien
escouter de ce que vous me direz. La
condition des amans est bien miserable,
replique Aristandre ; s' ils s' adressent
à leurs maistresses, elles les
renvoient à leurs parens, et s' ils s' adressent

p22

à leurs parens, elles les méprisent,
ou les haïssent. Car elles ont
sujet de s' offenser qu' on recherche
en autruy, ce qu' on doit esperer d' elles
seules. L' amour ne vient point de
l' autorité d' un pere, ny des remonstrances
d' une mere ; il ne se fait point
par contrainte, et non seulement il
ne veut point estre commandé, mais
au contraire il veut estre defendu,
pour estre plus cher et plus désiré. Je
ne dis pas qu' on ne doive ce respect
aux parens de leur en parler, mais un
homme qui se veut rendre digne des
bonnes graces de sa dame, doit commencer
sa recherche par elle mesme,
comme par un principe necessaire,
sans lequel il n' y a rien de fait, et recourir
apres à celles des parens, comme
à une suite et dependance de ceste
premiere cause. Je croy que prenant
la peine d' examiner cecy sans

p23

passion, vous jugerez en vostre ame
que j' ay raison : et bien que vous me
traittiez ainsi que si j' avois tort, vous
me traitteriez encore plus mal, et
avec plus de sujet, si j' avois fait autrement.
Il vous est permis de penser,
et de dire ce qu' il vous plaist,
respond Cleonice, mais tant y a que
les filles ne sont pour rien contées, et
que n' ayant point de volonté, l' on
ne peut agir avec elles. Il y a ceste difference
des filles aux religieux, que
les uns renoncent à leur volonté, et
les autres n' en ont point pour y renoncer :
mais tous sont également
obligez d' obeïr aux volontez de leurs
superieurs. Ce que vous avez pris
pour la suite, est le principal, et tout
au rebours ; quand vous aurez fait
avecque moy, je ne vous puis rien
permettre ; quand vous aurez fait
avecque eux, je ne vous puis rien defendre.

p24

Encore qu' il y ayt en cela
plus de tyrannie que de raison, replique
Aristandre, et que l' amour
estant une puissance naturelle ne depende
point de l' autorité des parens,
ny ne releve d' autre souveraineté que
d' elle mesme, n' y ayant rien de plus
libre, ny qui se fasse moins par force
que l' amour ; si est-ce que j' ayme mieux
obeïr à l' injustice de vos volontez,
que suivre malgré vous l' équité des
miennes, afin que vous croyez que
mon obeïssance est aveugle, et que
je suis plus sujet à vos loix, que vous
ne sçauriez estre à celle de vos parens,
ny tous les novices du monde aux
reigles de leurs superieurs. Mais
souvenez vous, belle Cleonice, que
vous me promettez de ne me rien refuser
de ce qu' ils m' auront accordé :
et permettez-moy cependant l' honneur
de vostre entretien, et la liberté

p25

de vous escrire. Ce dernier luy fut
pour lors refusé, mais l' autre luy fut
permis, qui fut le premier moyen
par lequel il engagea du tout les affections
de sa maistresse ; car la conversation
d' Aristandre estoit pleine
de charmes, et Cleonice luy voulant
desja du bien avant que le pratiquer,
l' ayma parfaitement lors qu' elle l' eut
pratiqué. Et quand elle fut du tout
dans le ressentiment de ses passions,
il ne se parla plus de la volonté des parens ;
car Aristandre luy persuada
aussi bien la facilité de leur consentement,
qu' il luy avoit persuadé la fidelité
de son amour. Mais bien qu' il
n' y eust rien de si secret que leurs flammes,
et que l' un ne fust pas moins
discret que l' autre estoit sage, si ne
sçeuvent-ils pas tellement cacher leurs
affections, que quelque estincelle
n' en apparust aux yeux d' Adriante.

p26

C' estoit la gouvernante des filles d' Albanie, qui tenant pour suspect le trop frequent et particulier entretien d' Aristandre et de Cleonice, en advertit Arsilée. Arsilée tenoit le mesme rang auprès d' Albanie, que tient icy la dame d' honneur auprès de la reyne, qui pour arrester le cours de ses affections à sa source, defendit à nos amans de parler que tout haut l' un à l' autre. Cleonice ne pouvoit moins faire que de se tenir à ceste defense : mais Aristandre n' estant point de la jurisdiction d' Arsilée, n' en tenoit pas autrement grand conte, et ne laissoit pas de luy dire par fois à l' oreille des choses qu' il n' estoit pas besoin que tout le monde entendist. Arsilée voyant sa defense inutile de ce costé, eut recours à sa maistresse, luy fit voir Aristandre discourant tout bas avec Cleonice, et

p27

luy represente le peril qui se pouvoit ensuivre d' une si estroite conversation, où sa majesté estoit d' autant plus offensée, qu' elle avoit esté defenduë. Albanie appellant elle mesme Aristandre, luy demanda s' il n' estoit pas vray qu' on luy avoit commandé de sa part de parler tout haut à ses filles, ne voulant point particulariser Cleonice, et d' où venoit qu' il observoit si mal son commandement. Aristandre ne pouvant nier cela sans faire tort à la verité, ny le confesser aussi sans avoüer sa desobeysance, s' advisa d' une ruse qui ne luy pouvoit estre inspirée que de son amour. Il est bien vray, madame, respondit-il à la reyne d' une voix si basse qu' à peine le pouvoit-on oüyr, que Madame Arsilée m' a fait defendre de parler aux filles de vostre majesté que tout haut : mais pour obeyr

p28

à ceste defense, il faudroit que celle
qui me l' a faite, me redonnast
maintenant la parole, ou pour le
moins qu' elle eust empesché le rheume
de me l' oster. Vrayment, dit la
reyne, vous avez raison, et puis que
nous n' avons point d' autorité sur
les rheumes, je vous ordonne de parler
bas jusques à ce que vous soyez
guery. Madame, dit Arsilée, c' est un
rheume qui l' a pris bien soudainement,
et je m' assure qu' il ne luy vient point
de froid. Il n' importe d' où il vienne,
repartit la reyne, prenez garde qu' il
ne vous en prenne autant ; les maux
ne sont pas moins soudains à venir,
que tardifs à s' en retourner. En tout
ce discours Aristandre ne parla point,
tant pour faire voir qu' il estoit veritablement
enrheumé, que parce que
la reyne parloit pour luy, laquelle
ayant humblement remerciée, il se

p29

retira, non moins satisfait de sa majesté,
que mal content d' Arsilée. Qui
dit à la reyne, pensez-vous, madame,
qu' Aristandre soit enrheumé ?
Mais croyez vous qu' il soit amoureux ?
Respondit la reyne. Extremement,
replique Arsilée, et non gueres
moins aymé qu' amoureux. Cleonice
est parfaitement belle, et qui ne
mettra de la terre entre eux, il s' en ensuivra
de mauvais effects. Je ne dis
pas qu' elle ne soit bien sage, mais les
plus sages y sont quelquesfois surprises.
Vostre majesté sçait ce qui est
arrivé depuis peu de temps en ceste
grande ville de Persepolis. Il y arrive
tant de choses, dit la reyne, que je
ne sçay pas de laquelle vous voulez
parler. Je veux dire de ce grand predicateur
qui fut trouvé mort l' autre
jour dans la maison d' Eurigene. J' en
ay oüy parler, respondit la reyne,

p30

mais je n' en sçay pas bien nettement
l' histoire, je vous prie de nous la faire,
ce sera autant de temps passé. Madame,
replique Arsilée, la reputation
d' Hiparque qui a remply toute la
Perse de son eloquence et de sa doctrine,
principalement en la mythologie,
où il estoit profondement versé,
vous estant connuë, je ne vous diray
sinon qu' il avoit tellement conjoint
les bonnes moeurs à ses instructions,
que l' exemple de sa vie, ne
faisoit pas moins de fruit que sa parole.
La plus-part des autres sacrificateurs
qui nous interpretent les volontez
des dieux, disent ce qu' ils ne
font point, preschent l' abstinence,
et font bonne chere, recommandent
les vertus, et suivent les vices ; cestuy-cy
reduisant ses paroles en effects,
et pratiquant en soy-mesme
les instructions qu' il donnoit aux autres,

p31

s' estoit acquis une telle reputation
d' innocence et de sainteté, que
son ombre sanctifioit par maniere
de dire ceux qui la touchoient, il
estoit heureux qui pouvoit baiser le
bord de sa robbe, et cependant son
humilité luy faisoit confesser qu' il
estoit un pauvre pecheur. Entre tous
ceux qui furent touchez de la pieté
du beat Hiparque, Licidas et sa
femme Eurigene, deux illustres personnes
de ceste grande ville, en furent
attaints. Licidas admirant sa devotion,
et sa femme se conformant aux
affections de son mary, ne perdoient
pas un de ses sermons. Mais ils ne se
contenterent pas de le voir en public,
ils le voulurent encore connoistre en
particulier. La qualité de leurs personnes
et de leurs maisons, qui d' ailleurs
estoit proche du temple du
grand Orosmales, où Hiparque

p32

preschoit alors, leur en facilita le
moyen, joint que le bon pere ne s' y
rendit point difficile. Lcidas le
traitta souvent chez luy, et si souvent
que le bon homme ouvrit les yeux
sur sa femme, dont la beauté fit un
estrange ravage dedans son coeur, et
un prodigieux changement en sa
vie. En ce premier regard il perdit
toutes les graces qu' il avoit receuës,
et tous les merites qu' il avoit acquis.
La chasteté qu' il avoit accoustumé
d' inspirer aux autres par ses discours,
s' esvanoïit en luy-mesme, et l' incontinence
qu' il detestoit en public,
s' empara secrettement de son ame.
Ce ne fut pas sans un grand combat
qu' il se laissa vaincre à sa passion ;
car si les hommes qui sont au monde,
et qui font gloire de suivre l' amour,
ont de la peine à le decouvrir,
quelle honte devoit-il avoir de se

p33

démentir soy-mesme si laschement,
et de decouvrir avec tant d' infamie
une pensée si contraire à l' esperance
de sa sainteté ? Pauvre Hiparque,
tu esprouves bien maintenant la verité
de cét oracle, qui dit, que l' iniquité
de l' homme vaut mieux que la
femme faisant bien ; puis que la conversation
de ceste femme, qui ne
songeoit qu' à bien faire, et à se rendre
plus parfaite par ton moyen, te
fit plus de mal, et te rendit plus imparfait,
que n' eust sceu faire le plus
meschant homme du monde. Hiparque
donc ayant couvé longuement
son mal, fut en fin contraint
de l' esclorre. Il alla voir cent fois
Eurigene à dessein de luy en parler,
et cent fois il s' en retourna sans luy
en rien dire ; non pas qu' il n' en eust

la commodité, mais il n' en avoit
pas le courage. Que c' est que de

p34

mal faire ; la seule pensée de son crime
le faisoit rougir : et celui qui
parloit si hautement, et si hardiment
devant tout le monde, n' osoit
pas soupirer un seul mot devant
une femme. Mais en fin, elle ne me
tuera pas, disoit-il en soy-mesme ; le
pis qui me puisse arriver, c' est que
son mary le sçache, et c' est encore
le pis pour elle. Ce mal-heureux
s' estant ainsi resolu, s' en alla voir
Eurigene un jour qu' il sçavoit bien
que son mary n' y estoit pas : et entrant
jusques dans sa chambre ; car
la reverence de sa robbe, et la sainteté
de sa vie, luy donnoit non
seulement l' entrée dans les maisons,
mais aussi dans les cabinets ; il trouve
Eurigene toute seule ainsi qu' il la
souhaittoit, laquelle ayant salüée,
il luy demanda d' abord Licidas, auquel
il n' avoit nullement affaire. Il

p35

s' est allé divertir en quelque part,
respond Eurigene : et je m' assure
qu' il en sera bien marry à son retour,
quand il sçaura que vous nous
avez fait l' honneur de venir ceans.
Il suffit que j' aye celui de vous y
voir, repartit Hiparque ; mais quel
divertissement peut-il chercher qui
luy puisse estre agreable apres le vostre ?
Comment peut-il quitter une
compagnie, pour l' amour de laquelle
il est obligé de quitter toutes
autres choses ? C' est ne sçavoir
pas bien connoistre le merite de vostre
beauté. Ceste derniere parole
estonna Eurigene, qui n' attendoit
pas des loüanges si profanes d' une
bouche, à son advis, si sacrée :

et respondant seulement à ce dernier mot, elle luy dit, qu' elle avoit trop de connoissance d' elle mesme, pour presumer qu' il y eust quelque

p36

merite, et principalement à l' endroit de son mary, envers lequel, si elle meritoit quelque chose, c' estoit plustost pour sa fidelité que pour sa beauté. Ceste response devoit rebuter les desirs d' Hiparque, et les ramener au bien, s' il n' eust esté déterminé tout à fait au mal. Mais c' est parler en habile femme, dit-il, car outre que la société civile veut que les maris soient asseurez de la fidelité de leurs femmes, pour éviter le desordre des familles, et l' incertitude qui seroit entre les peres et les enfans, la concorde du mariage en depend aussi, sans laquelle il n' y a rien de plus espineux, ny de plus miserable en la vie. Et c' est une raison pour laquelle les hommes ont constitué l' honneur des femmes en ceste fidelité, leur permettant toutes autres choses,

p37

hors-mis d' y manquer, et les appellant vertueuses pour ceste seule vertu, encore qu' elles eussent tous les vices ; et vicieuses pour ce seul vice, quand elles auroient toutes les vertus. Mais les habiles femmes sçachant bien que ce n' est point aux hommes à distribuer les vertus, ny les vices, font aussi peu d' estat de ces loix que les mesmes hommes qui les ont faites, et se moquent de ceux qui leur veulent persuader que les dieux sont auteurs d' une si grande inégalité. Il est bien vray que cela se fait avec modestie, pour ne choquer pas ouvertement

le consentement general
des hommes ; mais l' honneur
des femmes estant fondé sur l' apparence,
tellement qu' une mauvaise
reputation est pire qu' une mauvaise
vie, celles qui sçavent tant soit

p38

peu leur monde, taschent de paroistre
seulement fideles, et sont en effect
telles que leurs maris, qui n' y
voyant rien au travers de la discretion,
et de la conduite, dont elles
mesnagent sagement leurs plaisirs,
sont aussi contents de l' apparence
comme de l' estre. L' impieté de ce
discours n' estonna pas moins Eurigene,
que l' hypocrisie de celui qui
le faisoit ; neantmoins ne se pouvant
persuader que ce saint homme
voulust tenter sa pudicité, elle ayma
mieux croire qu' il vouloit tenter
son courage, qui luy fit respondre
en ceste sorte. Mon pere j' ay
tousjours creu, et vous m' avez tousjours
appris que le mariage estoit
institué des dieux, et non pas des
hommes, et que les loix n' en pouvoient
estre que justes, puis qu' elles
estoient divines. L' inegalité que

p39

vous alleguez pour monstrier qu' elles
sont humaines, vient de l' infidelité
des hommes, et non pas de
la justice des dieux, qui veut que
les maris gardent à leurs femmes
mesme fidelité que les femmes à
leurs maris. De disputer maintenant
cela contre vous, ce seroit commettre
une cause trop importante à la
defense d' un esprit trop foible.
Aussi n' en parlez vous que pour esprouver
ma foiblesse ; ou si vous le
dites de bon, quand vous prescherez
publiquement ce que vous me

dites à present en particulier, et que tout le monde suivra la croyance de vos preceptes, je penseray lors à ce que je devray croire. Bien vous diray-je cependant que je suis fort constamment resoluë à n' estre que ce que je paroïs, et à ne paroistre que ce que je suis : et que je vous penserois

p40

faire tort, ou pour mieux dire un outrage irreparable, de croire que les vertus ne consistent qu' en l' apparence ; car il s' ensuivroit de-là que vous ne seriez qu' un hypocrite, si vous n' estiez tel que vous paroïssez. Tant s' en faut que les raisons d' Eurigene destournassent l' amour d' Hiparque, qu' au contraire elles l' enflammerent davantage, soit que son desir s' irritast par le refus, soit que descouvrant en elle de nouvelles beautez, il conceust en luy de nouvelles affections. Je voy bien, disoit-il, que vous n' estes pas encore bien extraitte du vulgaire. Tout ce que vous dites là, nous l' apprenons aux simples femmes pour les tenir en obeïssance, ou pour mieux dire en servitude : mais celles qui vous ressemblent ne s' y doivent point laisser captiver. Croyez moy, vostre

p41

simplicité nuit à vostre contentement ; ostez tous ces vains scrupules de vostre pensée, et vous vous moquerez la premiere de ceste innocente peur que vous avez de mal faire. Que si j' ay quelquesfois presché le contraire de ce que je dis ; ne sçavez vous pas qu' il se faut accommoder aux humeurs d' un peuple grossier, et que nous avons des leçons diverses, qu' il faut sçavoir appliquer à la diferente capacité de

nos auditeurs. Ce que je disois alors
estoit bon pour eux ; ce que je vous
dis maintenant sera encore meilleur
pour vous, si vous en voulez
faire vostre profit, et ne rejettez
point par une vaine superstition,
les impressions veritables, dont on
vous rendra susceptible. Je sçay
bien que ce discours choquera vos
sens ; l' ignorance et la nouveauté

p42

produisent par tout semblables effets ;
toutes choses sont nouvelles à
ceux qui ne les ont jamais veuës, et
toutes nouveautez sont estranges ;
mais apres qu' elles sont accoustumées,
on se moque de ce qu' on
avoit admiré. Ainsi vous vous moquerez
de vostre propre estonnement,
et vous estonnerez d' en
avoir esté saisie. En tout cas, je suis
religieux, et offenserois en cela
plus que vous, s' il y avoit offense ;
mais je suis homme aussi sujet à l' amour comme
les autres, et d' autant
plus que l' objet qui me domine est
plus excellent. En disant cela, le
moine la print par la main, comme
si ces paroles n' eussent pas assez
exprimé ses affections, sans les accompagner
de ces mouvemens. Eurigene
rougissant d' une honneste
honte, et tremblant en mesme temps

p43

d' un juste courroux, rompit avec
son silence le discours d' Hiparque,
auquel elle dit froidement avec
plus de severité que de coustume ;
non seulement je ne croy rien de ce
que vous dites, mais j' ay mesme de
la peine à croire que vous le disiez,
tant vostre discours est contraire à
l' estime que je faisois de vostre vertu.
Je vous prie de vous contenter

d' avoir effacé les impressions que
j' avois de vostre bonté, et ne me
donner point sujet de me plaindre
de vostre malice. Je suis contrainte
de vous prier de me parler d' autre
chose, ou de ne me parler point du
tout : et ne vous estonnez point
que je vous impose silence en un
discours si hors d' apparence que
vostre condition ne le peut permettre,
ny la mienne ne le peut
souffrir. L' arrivée de Licidas interrompit

p44

la replique d' Hiparque, qui
ne se rebutoit point pour les responses
d' Eurigene : mais apres qu' ils
se furent entretenus quelque temps
ensemble Licidas et luy, d' un discours
bien contraire à celuy qu' il
tenoit naguere à sa femme, il se retira
dans son monastere chargé des
benedictions de Licidas, qui ne se
pouvoit assez recommander à ses
oraisons. Quand il fut party, c' est
un saint personnage, disoit-il, il
est plus souvent sur ses genoux que
sur ses pieds ; si cét homme-là n' est
sauvé, je ne pense pas qu' aucun y
doive jamais pretendre. Eurigene
ne disoit rien à cela, tant pour ne
démentir point la connoissance
qu' elle avoit du contraire en approuvant
l' advis de son mary, que
pour ne luy donner rien à connoistre
de ce qui s' estoit passé en le reprochant.

p45

Quelque temps apres
Hiparque retrouvant l' occasion de
la voir, comme celuy qui ne perdoit
point de temps à la rechercher :
et bien, madame, luy dit-il, vivez
vous tousjours en l' innocence, ou
pour mieux dire en l' erreur où vous
estiez l' autre jour ? Mon pere, respond

Eurigene, il semble qu' il
n' appartient qu' à vous d' appeller
les choses comme il vous plaist ;
mais je croy que vous aviez mieux
dit au commencement qu' à la fin, et
que j' estois veritablement dans l' innocence,
et vous dans l' erreur.

Que vous estes simple, replique
Hiparque, et que vous trahissez de
contentemens en rejetant mes affections !
Mais comment se peut-il
faire qu' un esprit tel que celui d' Eurigene
s' imagine que des actions
naturelles soient contraires aux

p46

dieux, qui sont auteurs de la nature ;
et que la premiere chose qui nous
fut jamais commandée, nous soit
maintenant defenduë ? Il luy donna
plusieurs et diverses attaques
sur ce sujet durant trois ou quatre
mois, pendant lesquels Eurigene
n' en fit aucune demonstration,
croyant vaincre sa passion par sa
patience, et esperant que ceste
affection ne trouvant point d' aliment
propre à son sujet, se resoudroit
en fumée, ou se convertiroit
en l' ancienne ardeur de la premiere
devotion qu' il souloit avoir.
Elle ne vouloit point ruiner
la reputation d' un homme qui vouloit
ruiner la sienne, ny ne vouloit
point que son mary sceust par sa
propre bouche qu' un autre la trouvoit
belle, comme plusieurs coquettes
qui pensant se faire valoir aux

p47

despens d' autruy, embrouillent
l' esprit de leurs maris d' une fantaisie
qu' elles n' en peuvent pas puis
apres oster. Mais voyant que cét
homme ne se rebutoit point, et
craignant que sa perseverance ne

vainquist en fin sa resolution, ou
que Licidas mesme ne s' apperceust
de ce qu' elle luy vouloit cacher ;
apres avoir prié plusieurs fois Hiparque
de se departir d' une poursuite
si ruineuse, et deshonorabile
pour elle, et pour luy : elle fut
contrainte en fin de s' en plaindre,
et d' en advertir Licidas. Jamais homme
ne fut estonné comme celuy-la.
Il se moqua premierement de sa
femme, et puis luy voulut persuader
qu' Hiparque se moquoit d' elle.
Toutes les femmes en sont là
logées, dit-il, dés qu' on leur parle
un peu librement, elles s' imaginent

p48

qu' on les ayme, et qu' on leur parle
d' amour. Hiparque a voulu causer
avecque vous, suivant la familiarité
que nous avons avec luy, et
vous avez pris tout de bon ce qu' il
vous a dit en causant. Quand cela
seroit, respond Eurigene, c' est tousjours
un mauvais discours pour Hiparque,
qui fait profession d' instruire
en la pieté, et non pas de causer ;
mais je vous prie de croire que
cecy passe la raillerie, et que je ne
vous dis rien que vous ne puissiez
voir quand il vous plaira, afin que
vous teniez ceste verité de vos
yeux, puis que vous ne la voulez
recevoir de vos oreilles. Il ne faut
que vous cacher dans une chambre
quand il viendra, et il ne viendra
que trop tost : et vous serez tesmoin
de ses actions, et de ses paroles, et
jugerez si elles sentent l' amour, ou

p49

la liberté ; et si c' est en se moquant
ou par raillerie. Licidas voyant que
sa femme s' offroit à luy faire voir ce
qu' il ne pouvoit croire, ne sceut que

la prendre au mot. Mais il faut donc que vous luy promettiez un tel soir, dit-il, je feray cependant courir le bruit d' un voyage, on me verra partir de plain jour, et la nuit je rentreray couvertement dans la ville, et me rendray dans la maison avant l' heure que vous luy aurez donnée. Au reste, souvenez vous que vous vous estes engagee à me faire voir une chose, où vous ne pouvez faillir qu' en manquant à la fidelité que vous me devez. Encore qu' Eurigene eust souffert les importunités d' Hiparque avec une extreme patience, et qu' elle ne les eust descouvertes qu' alors que son honneur luy defendoit de les

p50

celer davantage ; si est-ce qu' elle fut marrie de se voir reduite à ceste extremité de perdre Hiparque, ou de se perdre elle-mesme. Mais il n' estoit plus temps de s' en dédire : elle choisit donc de deux maux le moindre, et consent plustost à la perte d' autrui, qu' à la sienne propre. Quelques jours apres Licidas supposant un voyage, prend congé de sa femme, et de ses amis, et particulierement d' Hiparque, aux prieres duquel il n' oublia pas de se recommander comme de coustume : et estant sorty publiquement de Persepolis, y rentra de nuit inconnu, et gagna son logis sans estre veu de personne. Hiparque prenant l' occasion de ceste absence, ne faillit pas à voir Eurigene, et à redoubler la batterie qu' il avoit desja commencée. Comme il persevere à l' assaillir,

p51

elle persiste à se defendre ; et plus il fait d' efforts à la vaincre, et

plus il trouve de resistance. Il estoit
desja au desesper, et meditoit de se
retirer quand elle faignit de se rendre,
de peur que se retirant elle ne
demeurast engagée envers son mary,
et sans moyen de luy rendre aucune
preuve de son advis. Se plaignant
donc artificieusement de la
violence de sa poursuite, sous laquelle
elle feignoit estre contrainte
de tomber, et se confessant vaincuë, elle le
conjura d' user discrettement
de sa victoire, et de se rendre
protecteur, comme elle le
rendoit depositaire de sa renommée.
C' est trop caché ses ressentimens,
dit-elle, il faut avouer ce
que j' ay dissimulé si long temps,
qu' un amour appelle l' autre, et
qu' il n' y a coeur si revesche qui ne

p52

se laisse en fin adoucir à une longue
perseverance. Mais souvenez-vous
que je resigne mon honneur
entre vos mains, de la protection
duquel le vostre depend aussi. Hiparque
enyvré de sa passion, et de
la soudaine joye de ce succez, l' assure
que bien que la reputation
luy soit plus chere que la vie, il aymeroit
mieux avoir cent fois perdu
l' une et l' autre, qu' avoir alteré tant
soit peu l' honneur d' Eurigene : et ayant
tiré promesse de son amour, en
presse l' execution. Mais il ne faut pas
precipiter ce qu' on peut faire tout
à loisir : elle luy fait trouver bon
d' attendre jusqu' à la nuit, où l' absence
du mary favoriseroit le contentement
qu' ils se promettoient
de donner, et de recevoir l' un de
l' autre. Il n' y a que ceux qui ont espruvé
la douceur de telles esperances,

p53

apres l' amertume de plusieurs
desdains, qui puissent exprimer
la joye d' Hiparque. Mais pauvres
mortels, dequoy nous réjouissons
nous ? Il ne voyoit pas le precipice
où il s' aloit eslancer. La fin nous
fera voir pourtant qu' il n' estoit
point sans quelque soupçon, et
qu' il ne se fioit point tant aux paroles
d' une femme, qu' il ne se preparast
à tous les accidens qui luy
pouvoient arriver. Hiparque estant
donc party de chez Licidas, en resolution
d' y revoir la nuit suivante
la belle Eurigene, ils passerent tous
trois la journée bien diversement ;
Hiparque en l' impatience d' un
amant qui attend la jouissance de
sa maistresse ; Licidas en l' inquietude
d' un homme offensé, qui attend
l' occasion de sa vengeance ; et l' innocente
Eurigene en l' apprehension

p54

d' un esclandre, dont elle estoit
le sujet. L' heure de l' assignation
s' approchant, Hiparque se couvre
d' un habillement de soye au lieu de
son froc, qu' il jette pour ne le reprendre
jamais, quoy qu' au plus
loin de son intention, et de sa pensée,
et s' estant armé les deux costez
d' espée et de dague, s' achemine
tout seul au logis de sa maistresse,
environ les dix heures du soir. Il
trouve la porte ouverte, et Eurigene
toute seule dans sa chambre, comme
elle luy avoit promis. Mais Licidas
estoit dans une autre tout contre
avec deux de ses amis, et le reste
de ses domestiques. Eurigene accueillit
Hiparque d' une contenance
assez triste, qui n' empescha pas
qu' il ne la sommast de sa promesse.
Elle fait semblant d' imiter ceux qui
se moquant des perils esloignez,

p55

les apprehendent seulement alors
qu' ils sont proches. Ainsi elle luy
dit, qu' encore qu' elle luy eust promis
quelque chose, vaincuë de son
importunité, considerant depuis
l' importance du fait, elle l' apprehendoit
d' autant plus qu' elle en approchoit
davantage. Mais voudriez
vous bien maintenant trahir
l' esperance dont vous avez flaté
mon desir, respondit Hiparque ? Je
voudrois bien que vous perdissiez
l' un et l' autre, replique Eurigene,
et que vous convertissiez ceste
affection illegitime en une
plus sainte amitié. Je voy bien
que c' est, repartit Hiparque, vous
voulez estre forcée, comme la plus
part des autres femmes, afin de jeter
la faute qu' elles pensent commettre
dessus la violence que l' on
leur fait ; à cela ne tienne. En disant

p56

cela, il la voulut jeter sur le lict.
Elle luy dit encore pour l' arrester ;
or sus, monsieur, pensez à ce que
vous voulez faire pour la derniere
fois, et pendant que vous en avez
le temps. Mais voyant que tout cela
ne l' arrestoit point, elle se prit à
crier hautement à l' aide : sortez,
monsieur, on me force, croyant
certainement que Licidas ne faudroit
jamais de sortir au premier
cry qu' elle jetteroit. Mais ny Licidas,
ny pas un de la maison ne se remuë.
Qui fut lors estonnée, ce fut
Eurigene, qui ayant mis sa confiance
au secours d' autrui, n' avoit rien
moins preveu que l' extremité où
elle se veid reduite. Arrestez-vous,
meschant, disoit-elle, quoy ! Osez
vous bien entreprendre de me vouloir
violer jusques dans mon lict, et
en la presence de mon mary ? Non,
non, disoit Hiparque, vous ne

p57

vous en moquerez point. Si ne vous en rirez vous pas aussi, dit-elle, qui luy tirant le poignard qu' il avoit au costé, le luy plante dans le corps jusqu' à la poignée, et le tuë sur la place. Hiparque rendant l' ame avec un grand cry, laisse Eurigene dans un horrible estonnement ; qui fut encore plus grand, lors qu' entrant dans la chambre où elle avoit laissé Licidas avecque ses amis, et ses domestiques, elle les trouva tous si profondement endormis, qu' il luy fut impossible de les esveiller. Que fera-t' elle avec un corps mort dans sa chambre, et tant d' autres enchantez dans la maison ? Si ne faut-il pas en demeurer-là ; car outre l' horreur qu' elle avoit de souffrir la veuë de cét homme mort, qu' elle ne pouvoit souffrir que par contrainte alors qu' il estoit vivant ; s' il arrive que le jour la surprenne,

p58

et qu' il soit trouvé là dedans, comment dira-t' on qu' il y est entré que par son moyen ? Croira-t' on qu' un homme de ceste condition soit entré tout seul dans une maison, pour y forcer une femme quasi entre les bras de son mary ? Et le moyen de le tirer de-là quand il sera jour ? Il vaut donc mieux l' en tirer de nuit. Ainsi discourant' en elle-mesme, elle le traïsne à une fenestre, et le jette dedans la ruë. à peine avoit-elle fermé la fenestre, que le guet passant par là, trouva ce pauvre corps tout ensanglanté de sa playe, et tout meurtry de sa cheute : on s' arreste long temps à le contempler, tous les archers le regardent, chacun tasche à le reconnoistre. Le capitaine

du guet connoissoit Hiparque,
mais qui ne le connoissoit
point ? Ce visage exposé si souvent,

p59

et si publiquement en chaire à la
veuë de tout le monde, estoit connu
d' un chacun : toutesfois la difference
de l' habit si contraire au sien,
la prodigieuse nouveauté d' un accident
si estrange, et si reculé de leur
opinion, leur donnoit de la peine
à croire ce qu' ils voyoient. Ceux
mesmes qui le croyoient ne l' osoient
pas dire, tant la chose estoit esloignée
de l' apparence, de la profession,
et de la renommée d' Hiparque.
En fin, ou j' ay perdu la connoissance, ou je
pense connoistre
ce corps pour celuy de nostre prescheur,
dit le capitaine. Un chacun
asseura que c' estoit luy mesme :
mais tous estoient en doute et perplexité
des moyens par lesquels il
estoit venu mourir là. On heurte
chez les voisins, et particulièrement
à la maison de Licidas, comme à la

p60

plus proche, et où la trace du sang
monstroit visiblement qu' on l' avoit
tué. Tous les autres sortent, et
s' assemblent à la ruë, on n' entend
rien chez Licidas qu' un profond
silence ; Eurigene d' effroy, les autres
d' endormissement font l' oreille
sourde. En fin apres avoir longuement heurté,
crié, et tempesté,
le bruit et le tumulte populaire
se renforçant, on rompit les portes.
Le capitaine du guet entre dans
la maison avec les plus apparens
de la ruë, et une partie de ses archers,
et laisse les autres à la garde
du corps, et de la porte. Comme il
fut dans la chambre, il trouve Eurigene

toute sanglante, ayant encore
à la main l' instrument de la mort
d' Hiparque. Aussi tost qu' elle le
veid entrer, la confession prevint
sa demande ; vous venez icy pour

p61

un corps que vous avez trouvé
mort en la ruë, dit-elle, c' est moy
qui l' ay tué sur ce lit, et qui l' ay fait
passer apres par ceste fenestre. Il a
attenté sur mon honneur, j' ay attenté
sur sa vie, et ay esté contrainte
d' executer mon attentat, pour
ne pouvoir autrement empescher
le sien. Je l' ay conjuré quatre mois
durant de se departir d' une si mauvaise
poursuite : je l' ay menacé d' en
advertir Licidas, j' ay esté contrainte
de mettre en effet mes menaces,
je me suis veu reduite à l' extremité
de le perdre, ou de me perdre moy
mesme : j' ay mieux aymé que le sort
tombast sur la coulpe, que sur l' innocence.
Encore ne pensois-je pas
à faire ce que j' ay fait : je croyois seulement
convaincre l' incredulité
d' un mary, qui ne se pouvoit persuader
qu' une si mauvaise pensee

p62

tombast en l' ame d' une personne
qu' il estimoit la mesme bonté. Il
estoit si pipé de l' apparente sainteté
de cét homme, et se fioit tellement
en luy, qu' il se deffia des paroles
de sa femme, et l' obligea à luy
faire voir des preuves de son dire,
qui consistassent en demonstration.
Je n' y pouvois faillir qu' en luy
laissant quelque doute de luy manquer
de fidelité. J' ay donc permis à
ce mal-heureux de me venir voir
ceste nuit icy, ayant premierement
adverty mon mary de sa venuë, et
accordé avec luy, que si je le pouvois

destourner de son dessein, on
le laisseroit aller sain et sauf, sans
toucher mesme à la bonne reputation
qu' il s' estoit acquise : et que
s' il persistoit en sa mauvaise intention,
on puniroit sa folie, d' un
chastiment toutesfois autre que

p63

mortel. Lcidas estant dans ceste
chambre que vous voyez à costé de
celle-cy, pour voir si ce que je luy
avois dit estoit veritable, ce malheureux
est venu ceans. Je luy ay remonstré
l' offense qu' il me vouloit
faire commettre, luy qui m' en devoit
destourner, si j' y eusse esté portée.
J' ay fait tout ce que j' ay pû
pour l' en divertir ; je luy ay dit tout
ce qu' il me devoit dire, et fait en
son endroit tout ce qu' il devoit faire
au mien, s' il eust esté tel en effect,
qu' il se monstroit en apparence.
Mais mes paroles ont esté vaines,
et mes effects inutiles ; tous mes efforts
n' ont servy qu' à luy faire redoubler
les siens, et tascher de me
ravir par la force ce qu' il ne pouvoit
obtenir par l' amour. Je n' ay
pas esté moins surprise de la temerité
de cét apostat, qu' estonnée de

p64

la patience de mon mary ; car je ne
pensois pas que l' un eust l' audace
de tant entreprendre, ny l' autre la
patience de tant attendre. En fin,
j' ay crié à la force, j' ay adverty Lcidas
de la violence d' Hiparque,
j' ay menacé Hiparque de la vengeance
de Lcidas ; Lcidas ne s' est
non plus esmeu de mes cris, qu' Hiparque
de mes menaces ; pas un des
miens ne s' est esveillé. Je me suis
veu la plus delaissée de mes amis,
alors que mon ennemy me pressoit

le plus, et ne pouvant faire autre chose, comme les moyens divins agissent alors que les humains manquent, les dieux m' ont donné un secours extraordinaire, voyant que les ordinaires m' avoient failly. J' ay tiré le poignard qu' il avoit à sa ceinture, et luy ay osté la vie de ces mesmes armes qu' il avoit prises

p65

pour la defendre. Je l' ay jetté par la fenestre pour l' horreur que j' avois de me voir toute seule avec un corps mort, n' ayant pû jamais esveiller ny mon mary, ny mes domestiques, qui dorment encore. En achevant ce discours, elle entre dans la chambre où Licidas et les autres sembloient estre plustost pasmez qu' endormis. Tous ceux qui estoient entrez dans sa maison la suivent ; la merveille de voir ces pauvres dormans redouble l' admiration des spectateurs. Le capitaine du guet console Eurigene, et luy dit que son action estant veritable, comme l' apparence en estoit certaine, elle ne pouvoit estre que glorieuse, et luy ayant laissé des archers plustost pour conserver sa maison, que pour la garder elle-mesme, il s' achemine au convent

p66

d' Hiparque. Ayant fait ouvrir les portes de la part du roy, il demande à parler au superieur ; il se presente. Le capitaine luy dit qu' il veut voir ses religieux, il les luy monstre. Je ne voy point là le devot Hiparque, dit le capitaine : monsieur, respond le superieur, ceux qui preschent sont exempts des reigles des autres, en consideration des veilles et des travaux

qu' ils supportent pour le public ;
celuy que vous demandez estudie
dans sa chambre, ou peut-estre que
las d' un trop grand travail, il est
maintenant en repos. Je croy que
vous dites mieux que vous ne pensez,
dit le capitaine : mais je vous
prie que je voye sa chambre, on l' y
mene. Apres avoir longuement
heurté sans que personne respondist,
le capitaine enfonce la porte,

p67

et ne trouvant dans la chambre
que l' habit d' Hiparque, et un flambeau
de resine allumé sur la table,
qui tiroit desja à sa fin, le fit emporter
tel qu' il estoit, et s' en retourne
chez Licidas. à peine y fut-il arrivé
que le flambeau s' esteignit, et à
peine fut-il esteint, que Licidas et
les autres revindrent à eux bien
estonnez de se voir environnez de
tant et de telles gens. Par ce moyen
le charme d' Hiparque fut presque
aussi tost verifié que le meurtre. Sa
magie fut une preuve de l' innocence
d' Eurigene, dont la chasteté
ne parut pas moins veritable, que
la sainteté d' Hiparque estoit feinte.
Quand Licidas sceut qu' Hiparque
estoit mort, et que c' estoit sa
femme qui l' avoit tué, et qu' il en
sceut la cause et la sorte, son estonnement
estonna derechef les autres ;

p68

il courut embrasser sa chere
Eurigene, et Eurigene son Licidas ;
tous deux se prindrent à larmoyer
d' amour et de joye. Les
coeurs des assistans s' attendrirent
aux larmes qu' ils leurs virent espandre.
Le capitaine du guet ayant
fait emporter Hiparque, commanda
qu' on l' ensevelist sans bruit,

et donnant le bon soir à la compagnie,
laissa Lcidas et Eurigene dans
leur maison achever en quelque repos
le reste d' une si penible nuit. La
justice ne s' en enquist point davantage
pour ne diffamer l' honneur
de sa renommée, et pour la
reverence que portent les perses
aux ministres des choses sacrées,
commanda d' en enterrer la memoire
avecque le corps. Voila,
madame, poursuit Arsilée, le vray
recit de l' histoire d' Eurigene, que

p69

j' ay voulu faire à vostre majesté
tout du long, tant pour obeïr au
commandement qu' elle m' en a
fait, que pour faire voir le peril qui
peut estre en la conversation de
deux personnes si conformes qu' Aristandre
et Cleonice, puis qu' il fut
si grand en celle des deux autres si
differentes, comme estoient Hiparque
et Eurigene.

LIVRE 2

p70

Argument.

Present, et lettre de Poliandre à Cleonice,
et son industrie pour luy faire recevoir
l' un et l' autre. Faveurs de Cleonice au brave
Aristandre. Disgrace du mesme Aristandre,
et pourquoy. Lettre d' Aristandre à Virginie.
Reconciliation d' Aristandre et de
Cleonice par le moyen de Virginie. Lettre de
Poliandre trouvée dans la poche de Cleonice,
avec la bague qu' il luy avoit donnée. Autres
lettres d' Aristandre trouvées avec ses cheveux
dans le coffre de Cleonice : paroles d' Arsilée,
et de Cleonice pour ce sujet. Colere d' Arsilée
contre Poliandre. Desadveu de Poliandre.
Arsilée communique les lettres d' Aristandre
à son frere Alcandre. Le conseil d' Alcandre.

Poliandre, à la persuasion d' Aristandre advouë
les lettres qu' il avoit desadvouées. Perplexité
d' Arsilée, son discours avec Cleonice,
et sa resolution de porter sa bague à la reyne ;
sur le sujet de laquelle elle raconte l' histoire de
Polinice, et d' Helise.

Le discours d' Arsilée ne fit
point l' effet qu' elle en avoit

p71

pretendu, la reyne connoissant
qu' elle avoit quelque dent de lait
contre Cleonice, et que sa passion
ne l' avoit pas moins portée à luy
faire ceste histoire, que la verité, se
contenta de charger Adriante d' avoir
un soin plus particulier de ses
filles, et de laisser Cleonice en la liberté
des autres, qui estoit de s' entretenir
familierement avec les
seigneurs de la cour de Perse.

Nous avons dit qu' elle estoit encore
aymée de Poliandre, et de Termodon,
tous deux non moins
grands pour leurs vertus que pour
leurs fortunes, et non moins aymables
pour leurs personnes que
pour leur grandeur. Chacun de ces
amans taschoit à supplanter son rival,
et tous deux avoient les yeux tellement
ouverts, Termodon sur les affections
de Poliandre, et Poliandre

p72

sur celles de Termodon, qu' ils ne
prenoient point garde à celles d' Aristandre.
Mais Poliandre ayant circonvenu
Termodon, et tiré de luy
sous pretexte de confiance quelques
paroles qu' il avoit euës de
Cleonice, qui sentoient neantmoins
plustost la civilité que l' amour,
n' eut point de repos qu' il
ne l' en eust advertie, estimant qu' en
luy faisant voir la vanité des affections
de Termodon, il luy tesmoignoît

la fidelité des siennes,
et s' introduisoit en sa grace par la
disgrace de l' autre. Ce dessein eust
reüssi selon son desir, si Termodon
eust esté favory de Cleonice ; mais
elle n' ayant point d' affection pour
luy, ne s' offensa point qu' il eust
descouvert la sienne : et ne croyant
point qu' elle luy deust vouloir du
mal pour sçavoir qu' il luy vouloit

p73

du bien, ne donna point d' esperance
à Poliandre de pouvoir bastir
dessus les ruines d' autruy. Mais Aristandre
vengera bien tost Termodon
de ceste petite infidelité de
Poliandre. Cependant au temps
de caresme prenant que la saison
semble obliger les françois, et
particulierement les courtisans de donner
la plus-part des jours à la foire,
et la plus grande partie des nuits au
bal ; les perses, non moins delicieux
que les françois, s' occupoient à
mesme exercice ; ils passoient les
jours à une foire qui se tient en ce
mesme temps hors la ville de Persepolis,
où les marchans de l' Asie
sembloient avoir amassé toutes
les richesses de l' orient : et la nuit
aux assemblées qui se faisoient au
palais royal, où tout ce qui est au
reste du monde cedoit à la majesté

p74

de la cour de Perse. Le sophi alloit
rarement à la foire, mais la
reyne y estoit souvent, et consequemment
Cleonice, qui par une
consequence encore plus necessaire,
y estoit suivie de ses amans. Entre
lesquels Poliandre ayant trouvé
l' occasion de joüer une discretion
avec elle, pour avoir moyen
de luy faire quelque present qu' elle

ne peust honnestement refuser, ne fut pas moins magnifique à la payer, qu' il avoit esté industrieux à la perdre. Il choisit donc le plus beau bouquet de diamans qui se peût trouver en toute la foire, et le luy donna devant tout le monde, et devant Aristandre mesme, qui n' en eust pas moins vivement resseny les pointes de la jalousie, qu' il sentoit desja celles de l' amour, si Cleonice ne luy eust fait en particulier le

p75

mesme present qui luy avoit esté fait en public ; qui n' estoit pas seulement luy oster tout sujet de jalousie, mais le parer des presens de ses rivaux, et luy adjuger le prix et la victoire de leurs poursuites. Quelques jours apres Lisidor ayant fait un balet royal, et Albanie s' apprestant pour en faire un autre, Aristandre pria Cleonice de le choisir pour son chevalier ; je le veux, dit-elle, et pour assurance de ma volonté, voila un noeud de ma teste que je vous donne, et que je vous prie de porter sur la vostre, en tesmoignage de celuy qui estraint nos ames. ô Aristandre, par quelles affections, ou par quels services pourras-tu jamais reconnoistre tant de faveurs ! Je me perdray, dit-il en le recevant, pour le conserver, et ne me conserveray jamais que pour

p76

vous servir. Ceste faveur luy fut d' autant plus chere, qu' il sçavoit bien que Termodon, et Poliandre l' en avoient longuement importunée sans la pouvoir obtenir : et que les faveurs sont d' autant plus cheres qu' elles sont plus rares. Ce fut en ce balet où ils virent Aristandre

y conduire, et en ramener
Cleonice, et où ils virent encor la
mesme Cleonice, le balet finy,
prendre seulement à danser l' unique
Aristandre ; objet insupportable
à deux amans outragez d' un si visible
mépris, qui convertit leur passion
en fureur. Apres que les branles
furent finis, Poliandre dansant
en fin avec Cleonice, luy fit couler
une riche bague dedans le doigt,
qu' il venoit de recevoir d' une autre
maistresse. Cleonice receut la bague,
non pas pour estime, ny pour

p77

vanité qu' elle en fist, mais pour ne
la pouvoir rendre si secrettement
qu' elle l' avoit receuë. Mais elle fut
bien plus trompée en un paquet
qu' il luy donna, comme venant de
chez elle, où pensant voir des nouvelles
de sa mere, apres l' avoir ouvert
le soir mesme, aussi tost qu' elle
fut retirée, elle y trouva seulement
une petite lettre du mesme Poliandre,
qui disoit ainsi :
lettre de Poliandre à Cleonice.
Belle Cleonice, ornement du monde,
sans laquelle il n' y a rien de beau en
tout l' univers : et en la presence de laquelle
toutes autres beautez perdent
leur beauté ; la douceur de vostre visage
m' a fait juger de celle de vostre
coeur : et m' a fait esperer que vous
pardonneriez à l' artifice dont je me suis

p78

servy, pour vous faire lire en ce papier
quelque foible trait de ceste forte impression
que vous avez formée en mon
ame. Je ne vous demande point pardon
de vous aymer, puis que vous estes si aymable,
qu' il est impossible de vous voir,
et s' en empescher : mais je vous crie
mercy du moyen que j' ay trouvé de vous

le dire, et de ceste audacieuse pensée
qui me fait aspirer à la gloire de vous
servir.

Cleonice ayant receu ceste lettre
au plus loin de son attente, la
jeta dans un coffre avecque la bague,
et ne se plaignit point autrement
à Poliandre de sa tromperie,
estimant qu' elle la puniroit assez en
faisant semblant de n' y avoir rien
compris. Mais Aristandre ne fut
pas traité de mesme, car non seulement
il eut permission de luy escrire,
mais aussi promesse que ses

p79

lettres ne seroient point sans responses.
Et comme les desirs des amans
sont insatiables, et qu' Aristandre
l' eut suppliee de luy donner son
pourtrait, elle le voulut contenter
encore en cela, quoy qu' il y allast
de son incommodité, et qu' il falust
qu' elle se desrobast à certaines heures,
sous pretexte d' aller voir une
princesse au mesme palais, pour se
faire peindre en sa chambre. Mais
tout cela n' assouvit point encor les
affections d' Aristandre ; le stile
froid des lettres de sa maistresse, ne
sentant rien que la modestie d' une
fille qui se tient dans les simples
termes de la bien-veillance, ne respond
point à l' ardeur furieuse de sa
passion. Toutes les faveurs passées
qu' il a receuës, ne servent qu' à luy
en faire desirer plus ardemment de
nouvelles. Il est dans la plainte, et

p80

dans la faveur tout ensemble ; voire
il se plaint plus en sa faveur que
les autres en leur disgrace : et le sujet
de sa plainte est la froideur des
lettres de sa maistresse. Cleonice
s' excuse sur son ignorance, dit qu' elle

n' a point appris d' escrire autrement :
et pour luy oster toute replique,
si mes lettres ne vous contentent,
dit elle, escrivez moy la response
que vous desirez de moy,
afin que je vous la fasse mot à mot
telle qu' il vous plaist. La cupidité
d' Aristandre fut bien alors moderée,
mais non pas vaincuë ; car estant
arrêtée de ce costé, elle se desborda
par un autre, comme un fleuve impetueux
qu' une chaussée pressant
d' une part, le fait regorger de l' autre
emmy la campagne. Aristandre
avoit une sienne cousine auprès de
la reyne qui ne cedoit point aux

p81

beautez de Cleonice, et comme elles
estoyent semblables en perfections,
elles estoyent conformes en
volontez, et s' entraymoient esgalemment
d' une affection non moins
parfaite que reciproque. Ceste belle
s' appelloit Virginie, et outre les
qualitez qui la rendoyent aymable,
Cleonice l' aymoient encore particulierement,
parce qu' elle estoit
parente d' Aristandre, comme Virginie
aymoit aussi Cleonice, parce
qu' Aristandre l' aymoient ; ce qu' elle
avoit appris du mesme Aristandre,
qui par les droicts de l' affinité, et
pour estre moins esclairé des yeux
d' Adriante, et des sentinelles d' Arsilée,
avoit plus d' accez et de privilege
en l' entretien de sa cousine,
que de sa maistresse. Aristandre donc
ayant supplié Cleonice de luy donner
une touffe de ses cheveux pour

p82

porter parmy les siens, en avoit esté
refusé ; Cleonice voyant qu' il ne se
lassoit point de luy demander, se
lassa en fin de luy accorder. Elle luy

avoit donné son pourtrait, avoit
receu ses lettres, luy avoit envoyé
des siennes, et telles qu' il les avoit
desirées. C' estoit assez, il ne falloit
pas luy tant octroyer, qu' on ne
pût apres luy rien refuser. Le voila
donc esconduit, le voila donc mort,
ces cheveux sont comme le cheveu
fatal de Nysus, auquel sa vie estoit
attachée. Il se plaint, il se tourmente
de ce refus, comme d' une rigueur
insupportable. Mais voyant que
tout cela n' esmouvoit point Cleonice,
il s' adresse à Virginie ; luy represente
les fidelles affections qu' il
avoit portées à sa maistresse, la discretion
et l' obeïssance dont il les
avoit tousjours accompagnées, et

p83

la mauvaise recompense dont elles
estoyent maintenant reconnues,
jusques à refuser des choses mesmes
inutiles, à celui qui s' estoit donné
luy mesme, et envier une felicité
qui ne couste rien, à une personne
qui s' exposeroit à toute sorte de
mal-heur pour la rendre heureuse.
Elle m' a refusé, dit-il, jusques aux
cheveux qui luy tombent sous le
peigne, et son ingratitude est venuë
jusqu' à ce poinct, que cela mesme
qu' elle ne peut conserver, elle
ayme mieux le laisser perdre que
me le donner. Mais toy, belle Virginie,
seras-tu moins pitoyable
que ceste ingrate ; je ne te demande
point de tes cheveux, je te demande
des siens, et non pas de ceux
qui sont necessaires à l' ornement
de sa beauté, mais de ceux que l' abondance
rend superflus. Tu seras

p84

plus ingrate qu' elle, si tu me refuses
des choses indifferentes, et

moins considerables pour toy,
que pour elle. Ma chere cousine,
si tu m' avois demandé ma vie, je
ne voudrois pas respirer un moment
apres ; et tu ne voudrois
pas relever un cheveu de terre
pour me le donner ? Mon cousin,
disoit, Virginie, vous ne devez
point douter qu' il y ayt aucun honneste
travail que je voulusse refuser
pour vostre repos ; mais quel present
puis-je faire de ce qui n' est
point à moy ? Comment vous puis-je
donner ce que je n' ay point ? Et
quand je déroberois des cheveux à
ma compagne, pour vous les donner,
quel calme apporteront-ils à
vostre tourmente ? Si grand, respond
Aristandre, qu' il me semble
que mon inquietude est desja calmée,

p85

depuis que vous en parlez.
Virginie croyant obliger son cousin,
sans offenser sa compagne, et
ne pensant point que le bien de l' un
fust le mal de l' autre, comme celle
qui sçavoit bien que c' estoit plustost
une passion qu' un mauvais
dessein d' Aristandre, luy promet
des cheveux de Cleonice : et le matin
ensuivant en ayant trouvé quantité
dessus son peignoir, en fait une
belle tresse qu' elle donne à son cousin,
non moins secrettement qu' elle
l' avoit faite. ô qu' elle le rendit
heureux ! Jamais le fameux Jason ne
fust si glorieux apres la conquete
de la toison d' or. Apres les avoir
mille fois baisez, et autant de fois
les mains à Virginie, et les avoir
pendus en moustache au long de sa
jouë, afin d' en estre tousjours baisé,
il s' alla presenter devant Cleonice,

p86

ayant l' esprit content, et le
visage non moins joyeux qu' il l' avoit
auparavant triste. Cleonice
ne mit guere à reconnoistre ses cheveux ;
mais il y a plusieurs choses au
monde qui se ressemblent, et rien
ne ressemble mieux au poil que le
poil mesme ; ces cheveux, disoit-elle
en soy-mesme, pourroient bien
estre à quelque autre, et sembler
aux miens ; mais las ! Ce seroit bien
mon plus grand mal-heur qu' ils
fussent à quelque autre, et qu' Aristandre
s' en parast ! Ainsi elle demuroit
toute pensive, et muette,
et la tristesse qui estoit auparavant
en Aristandre, sembloit estre passée
en elle. Et bien la belle, luy dit
Aristandre, vous ne m' avez pas
voulu donner une tresse de vos cheveux,
mais sans vous en avoir l' obligation,
j' en ay maintenant

p87

d' aussi beaux et d' aussi chers que les
vostres me sçauroient estre ? Monsieur,
respond Cleonice, je ne suis
point marrie de vostre contentement,
celle qui vous les a donnez
vous peut faire plus de bien que
moy, mais non pas vous en souhaitter
davantage. Celle qui me les a
donnez m' ayme mieux que vous, replique
Aristandre, encore que je
vous ayme cent fois mieux qu' elle.
Mais la mesme fatalité qui vous
fait mépriser mes affections, me
fait dédaigner ses bonnes graces,
pour me contraindre d' adorer vostre
ingratitude, et me faire voir
que l' amour est un tyran, qui n' a
point d' autre loy ny d' autre raison
que sa volonté. Cleonice ne repartit
rien à cela, mais se tournant
d' un autre costé, se mit à parler avec
Adriante, tesmoignant assez à sa

p88

contenance, qu' il ne falloit point
de lunettes pour voir qu' elle estoit
faschée, quoy qu' elle fist tout ce
qu' elle peût pour cacher son ressentiment.
Aristandre du commencement
n' estoit point marry
de l' avoir piquée ; mais quand il
veid qu' il regimboit contre l' aiguillon,
et que le desplaisir qu' il
luy pensoit faire retomboit sur luy,
il luy declara nettement l' affaire comme
elle estoit, apres avoir eu beaucoup
de peine à se faire oïir. Cleonice
fut tousjours bien aise d' entendre
que c' estoient de ses cheveux ;
mais elle fut marrie que sa compagne
les luy eust pris, et qu' Aristandre
les eust receus de sa main, apres
luy avoir esté refusez des siennes ;
tellement qu' au lieu de l' appaiser,
il l' irrita davantage, et au lieu de se
remettre en ses bonnes graces, il

p89

entraïna sa cousine dans sa disgrâce.
Je suis bien aise, dit-elle, que la
perte de mes cheveux ne me soit
pas du tout inutile, puis qu' elle
m' apprend de qui je me dois garder.
Je pensois n' avoir affaire qu' à
un, je suis maintenant advertie de
me deffier de deux, et des deux personnes
ausquelles je me fiois davantage.
Ma compagne avoit
moyen de vous obliger, sans vous
faire des faveurs à mes despens ; toutesfois
je croy qu' elle a esté surprise,
et que son innocence a servy de
jouët à vostre malice. Aristandre fit
tout ce qu' il peût pour justifier, et
son action, et celle de sa cousine :
et ne pouvant justifier ny l' une ny
l' autre, se retira. Cleonice jugeant
le mescontentement d' Aristandre
par son depart, fut encore plus
mal contente : et Virginie l' abordant

p90

en ceste mauvaise humeur, elle
ne peût faire qu' elle ne se plaignist
de sa liberté. Ma compagne,
dit-elle, j' ay veu de mes cheveux
aujourd' huy sur la teste d' Aristandre ;
je n' eusse jamais creu qu' il les
eust eus par vostre moyen, si luy-mesme
ne me l' eust dit ; comment
vous estes-vous advisée de luy donner
une chose qui n' est point à
vous, que vous ne m' avez point
demandée, et que je luy avois refusée ?
Ma compagne, respond Virginie,
il est vray qu' en cela j' ay disposé
du vostre comme du mien.
L' indifference de la chose, dont il
s' agist, ma rendu plus libre, et peut
estre plus hardie en cét endroit que
je ne devois. En tout cas, je l' ay fait
à bonne intention, et croy qu' il
n' en a point de mauvaise. Le desespoir
où je le voyois d' un costé, et le

p91

peu de chose qu' il me demandoit
de l' autre, m' a fait resoudre à la luy
donner, quoy qu' elle ne fust point
à moy. J' ay creu vous conserver un
serviteur tres-utile, par le don d' une
chose tres-inutile, et que l' importance
de la perte de vos cheveux
estoit beaucoup moindre,
que celle de la perte d' Aristandre.
Si vous blasmez mon action, vous
devez louer mon dessein. Ne me
croyez jamais, dit Cleonice, si vostre
dessein ne produit un contraire
effect, et si le moyen que vous
avez pris pour conserver Aristandre,
n' est une occasion pour le perdre.
Elles estoient toutes deux seules
dans une chambre, et s' entretenoient
encore de ce discours, quand
une damoiselle de Virginie arrivant,
luy rendit une lettre de la
part d' Aristandre qu' un page venoit

p92

de luy donner tout à l' heure.
Virginie l' ouvre en la presence de
Cleonice, qui par l' inconstance de
son visage tesmoignoit assez l' alteration
de son ame, principalement
quand elle vid encores un
petit paquet, où ses cheveux estoient
envelopez dans la lettre, qui disoit
ainsi :

lettre d' Aristandre à Virginie.
Ma chere cousine, je vous ay fait
une offense, que je ne puis reparer que
par le regret de l' avoir faite, et par la
restitution des choses qui me l' ont fait
faire. C' est pourquoy je vous renvoye
les cheveux de vostre compagne, afin de
ne vous enveloper point en ma disgrace,
comme en ma faute, et n' estre point
cause que vous perdiez l' honneur de son
amitié, comme j' ay perdu celui de sa

p93

bien-veillance. Je ne pensois pas que des
choses si legeres et si fresles que des cheveux,
en deussent rompre de si solides et
si fortes, que les chaisnes de deux affections
si parfaites. Mais puis que c' est
mon erreur, je la purgeray par mon absence,
et satisferay Cleonice par mon
exil, que je supplie tres-humblement
icy de me pardonner, si la douleur du
depart où je me prepare, ne me laisse
point assez de resolution pour luy dire
adieu. Mais vous, ma chere cousine, si
vous ne voyez plus le mal-heureux Aristandre,
sçachez qu' il s' en va pleurer
son offense, et qu' il ne paroistra jamais
qu' apres l' avoir effacée.

Après que Virginie eut leu ceste
lettre devant Cleonice, et qu' elle
eut veu les cheveux qu' Aristandre
luy renvoyoit, je ne sçay qui en fut
la plus estonnée, mais Cleonice en
fut la plus marrie. Et bien ma compagne,

p94

dit-elle, ne vous disois-je
pas que le moyen que vous avez
pris pour me conserver Aristandre,
me seroit une occasion pour le perdre ?
Vous voyez maintenant, si je
ne suis pas aussi veritable que mal-heureuse
en mes predictions, j' ay
fait tout ce que j' ay peû pour l' obliger,
quelles faveurs me pouvoit-il
honnestement demander
que je ne luy aye honnestement
accordées ? Et cependant parce que
je n' ay pas trouvé bon qu' il abusast
de vostre bonté pour surprendre la
mienne, le voila maintenant aux
champs. Virginie qui sçavoit bien
qu' Aristandre ne pouvoit rompre
avec Cleonice, qu' avec un extremesme
desplaisir de l' un et de l' autre, et
qu' en les accordant elle se les rendoit
tous deux obligez, respondit
ainsi : ma compagne, si vous prenez

p95

bien les choses comme elles
sont, je ne trouve pas que mon
cousin ayt tant de tort comme vous
pensez ; car s' il a desiré de vos cheveux,
ce n' est que pour l' amour
qu' il vous porte ; et s' il s' est servy de
moy pour en recouvrer, c' est encore
pour la mesme amour qui luy a
fait mettre toutes pierres en oeuvres
pour contenter son desir, sans
vous porter aucun prejudice. Que
si reconnoissant maintenant qu' il
vous a despleu, il vous remet entre
les mains l' occasion de vostre desplaisir,
afin que vous luy remettiez
son offense, et tasche de prevenir
vostre courroux par la peine qu' il
s' impose en se privant de vostre
veuë ; tant s' en faut que vous vous
en deviez offenser, que cela mesme
vous doit satisfaire. Pour moy, si
j' estois en vostre place, je ne voudrois

p96

pas perdre un tel homme
pour si peu de chose ; vous avez assez
d' autres cheveux pareils à ceux-là ;
mais vous avez peu de chevaliers
faits comme Aristandre. Si
vous me vouliez croire, vous le
vaincriez par courtoisie, comme
il vous a vaincuë par humilité. Et
puis qu' il vous fait voir, en vous
rendant ces cheveux, qu' il ne les
veut point tenir d' autre que de
vous ; je luy ferois voir en les luy donnant
que je ne voulois point qu' il les
eust d' autre que de moy. Moy, dit
Cleonice, que je luy donne de mes
cheveux ! Que maintenant qu' il me
les renvoye, je le prie de recevoir ce
que je luy ay refusé quand il m' en
prioit ! Qu' apres l' avoir rebuté lors
qu' il me flattoit, je le flatte maintenant
lors qu' il me rebute ! Je n' en
feray rien, ma compagne, et ne

p97

sçay pas comment vous m' avez osé
proposer un expedient si déraisonnable.
Non seulement je vous le
propose, dit Virginie, mais encor
je vous le conseille ; et quand vostre
passion ne troublera point vostre
jugement, vous connoistrez qu' il
n' est pas moins raisonnable que necessaire.
Or il est necessaire, parce
que je ne voy point d' autre moyen
de retenir Aristandre ; et il est raisonnable,
parce que vous avez
moins d' interest en la perte de ces
cheveux, qu' en la sienne : et qu' il
n' y a point de raison à conserver
des choses inutiles, pour en perdre
des necessaires. Toutesfois il est
maintenant en vous de faire voir
qui vous est plus cher, ou la possession
de ces cheveux, qui ne vous

peut ramentevoir que vostre infortune,
ou la vie d' un chevalier, qui

p98

peut enterrer vostre bon-heur. Au
reste, pourquoy dites vous qu' il
vous rebute, quand il vous renvoye
des choses que vous ne voulez pas
qu' il retienne ? Mais quoy, dit
Cleonice, encore ne dois-je pas
courir apres luy. Non, ma compagne,
respond Virginie, l' amitié
d' Aristandre, quoy que mon parent,
ne me fera jamais vous rien
conseiller qui soit ny contre le devoir,
ny contre la bien-seance. Il
faut que je luy fasse sçavoir que je
vous ay rendu ces cheveux, et que
je vous ay tant importunée, que
vous m' avez promis de luy donner
à ma consideration, ce que vous refusastes
à sa priere. Cela resolu apres
avoir vuidé toutes les oppositions
et difficultez de Cleonice, Virginie
escrivit à son cousin qu' elle
avoit tant fait avec sa maistresse,

p99

qu' elle avoit obtenu pardon pour
elle et pour luy ; que Cleonice avoit
esté seulement marrie du moyen
dont il s' estoit servy pour avoir de
ses cheveux, et que pour preuve de
cela, elle les luy donneroit de sa
propre main. C' estoit ce qu' Aristandre
vouloit ; voila donc ceste
premiere bourrasque appaisée par
ce moyen. Aristandre demande
pardon à Cleonice, Virginie intercede
pour Aristandre, et Cleonice
luy pardonne, et luy donne ses
cheveux en faveur de Virginie. Ils
ne jouyrent pas longuement de ceste
bonnace, car il semble qu' elle
soit incompatible en amour, et
que les felicitez de ceste vie, soient

tousjours plus courtes que les mal-heurs.
Aristandre s' estant bien remis
avec Cleonice, luy faisoit tenir
souvent de ses lettres, et recevoit

p100

quelquesfois des siennes, selon la
commodité qu' elle avoit de luy récrire ;
car on la tenoit si court, qu' elle
ne pouvoit pas avoir seulement
du papier, sans sçavoir pourquoy.
Pour remedier à ce defaut, Aristandre
luy ayant escrit deux lettres, luy
avoit envoyé deux feuilles de papier
blanc, pliées et fermées, comme
s' il y eust eu quelque chose dedans,
et les avoit closes en mesme
paquet. Adriante en ayant apperceu
confusément quelque chose, la
joignit de si prés, qu' elle n' eut
moyen d' y respondre, non pas mesmes
de les voir, et ne peût que serrer
ces lettres dans sa pochette. Mais
ayant joué le soir avecque la reyne,
et s' estant bruslé ses cheveux au flambeau,
elle s' amusa si long temps à
couper ceux qui s' estoient bruslez,
qu' elle lassa toutes les sentinelles

p101

qui l' esclairaient ; alors voyant un
chacun retiré, elle leut ces lettres
tout à loisir, et y ayant envelopé
les cheveux qu' elle avoit coupeez,
les serra dans le mesme coffre, où
elle avoit mis auparavant celle de
Poliandre. Tout cela n' alloit que
bien ; mais le mal-heur de Cleonice
voulut que Poliandre luy ayant
demandé response de sa lettre, et
elle luy voulant rendre sa lettre mesme
pour response, la mit dans sa
poche avecque la bague qu' il luy
avoit donnée, et s' alla coucher.
Adriante qui l' avoit laissé veiller à
son aise, afin de la pouvoir mieux

surprendre quand elle seroit endormie,
fait fouïller de nuit dans
ses poches, et y trouvant la lettre
et la bague de Poliandre, la remit
dés le lendemain entre les mains
d' Arsilée. Arsilée ne se contentant

p102

pas d' avoir ceste prise sur Cleonice
fait ouvrir ses coffres, et apres une
exacte recherche, y trouve les papiers
et les lettres d' Aristandre, et
au dedans les cheveux de Cleonice.
Les lettres disoient ainsi.
Lettre d' Aristandre à Cleonice.
Belle Cleonice, c' est en vain que je
prends la plume pour vous figurer icy
quelque image de mon martyre, puis
que les mesmes dieux qui m' ont donné
la constance de le souffrir, m' ont osté la
grace de l' exprimer. Aussi n' estoit il
pas raisonnable qu' ils me laissassent le
moyen de dire ce que vostre respect et
ma discretion m' obligent à taire. Mais
vous, ma deesse, qui ne pouvez ignorer
ce que vous faites, considerez-le
en vous mesme, puis que vostre beauté
est une preuve de mon tourment,

p103

comme mon tourment est une preuve de
votre beauté : je ne pense pas que jugeant
l' extremité de l' un par la perfection
de l' autre, vous n' ayez quelque
pitoyable sentiment de ma passion, puis
qu' il n' y a point de generosité sans pitié ;
et que vostre ame extremement genereuse,
ne peut estre qu' extremement pitoyable.
Belle Cleonice, ne démentez point
la verité de cét argument, puis que la
consequence en est necessaire. Ne cachez point
le coeur d' un demon sous le
visage d' un ange, et ayez plus d' égard
à la douceur de vostre naturel,
qu' à la condition de vostre esclave.
Autre lettre d' Aristandre à Cleonice.

Je sçay bien qu' il n' y a point de prosperité
sans envie, et que vous estes environnée
de plusieurs personnes qui vous

p104

haïssent gratuitement, et avec plus de
rage que de raison ; que vos paroles sont
contées, vos mouvemens observez, et
toutes vos actions examinées par des
jugemens si severes, qu' ils rendroient la
mesme vertu criminelle. Mais quoy,
belle Cleonice, s' ils ont la malice des
serpens, nous en devons avoir la prudence,
et dissimuler tellement nostre
affection, que l' apparence en démente
l' estre. Enfin, on se lassera de nous esclairer,
et ces lamies qui ne voyent
rien chez elles, mettront quelquefois
les yeux en leur coffre. Ayez cependant
patience et courage.

Quand Arsilée eut veu ces deux
lettres, il ne faut pas demander ce
qu' elle en pensa, et si elle print pour
elle, et pour Adriante ce qu' Aristandre
disoit des serpens et des
lamies. Elle creut incontinent que
ces cheveux estoient d' Aristandre ;

p105

et ouvrant les deux feuillets de papier
blanc qu' il avoit envoyez à
Cleonice, et n' y voyant rien escrit
dedans, elle ne laissa pas de croire
que c' estoient deux lettres du mesme
Aristandre, d' autant plus pernicieuses
à son advis, qu' elles estoient
si artificieusement escrites, que
l' escriture ne paroissoit point. On
ne sçauroit dire les moyens et les
inventions qu' elle essaya pour descouvrir
ces lettres imaginaires.

Mais en fin y ayant perdu beaucoup
de temps et de peine, elle envoya
querir Cleonice, qui de bonne fortune
estant advertie par Virginie,
et instruite par Aristandre, s' estoit

préparée à tous les événemens qui
luy pouvoient succéder. Et bien,
dit-elle, n' avois-je pas raison de me
défier de la conversation d' Aristandre ?
N' avez-vous pas tesmoigné

p106

qu' il est plus mal-aisé d' éviter, que
de prévoir un mauvais effect ? Quel
desordre, quel scandale est cecy,
qu' en la cour de Perse, une fille
de la reyne, et sa plus favorite, escrive,
et reçoive de telles lettres ?
Que diront vos parens, que diront
leurs majestez, si vos lettres sont
divulguées ? Mais dites-moy qui
vous les escrit, et déchiffrez moy
ce qu' il y a dans ces deux autres papiers,
je vous promets que personne
n' en sçaura rien, à condition
aussi que vous n' y retournerez plus.
Madame, répondit Cleonice, vous
n' aviez point sujet de vous défier
de la conversation d' Aristandre,
parce qu' elle n' a point produit de
mauvais effect. Le scandale que vous
pretendez de ces lettres, n' est qu' en
vous mesme, et en ceux qui ne sçavent
pas comment je les ay receuës,

p107

car quand mes parens, et leurs majestez
le sçauront, c' est mon avantage. Voila pourquoy
la promesse que vous me faites, qu' ils n' en
sçauront rien, m' est défavorable.
Neantmoins, madame, pour vostre
esclaircissement, je vous diray
que c' est Poliandre qui me les donna,
et qui me les fit recevoir, comme
venant de chez moy. Quant aux
papiers que vous desirez que je
vous déchiffre, il seroit fort mal-aisé ;
car je ne pense pas qu' il y eust
jamais rien d' escrit. Mais que veulent
dire ces cheveux qu' on a trouvez
dans vos lettres, dit Arsilée,

et ceste bague que vous avez dans
vostre poche ? Ceste bague vient
du mesme Poliandre, respond Cleonice,
et me fut donnée avec ses lettres ;
et pour les cheveux que vous
y avez trouvez, on peut bien voir

p108

que ce sont de ceux que je me brulay
jouant avec la reyne. Qu' en
vouliez vous faire, replique Arsilée,
que vous les eussiez pliez dans
ces lettres ? Je les voulois conserver,
repart Cleonice ; si je les eusse
laissez perdre, et que Poliandre, ou
Aristandre les eussent trouvez, ou
quelque autre qui les eust remis en
leurs mains, vostre reprimende eust
esté pour le moins plus juste, si elle
n' eust esté plus severe. Tout cela est
bon, dit Arsilée ; mais à quel propos
vous escrivoit Poliandre de
ceux qui esclairent vos actions, si
vous ne vous fussiez plainte à luy ?
Je n' en sçay rien, madame, respond
Cleonice ; ce n' est pas à moy à rendre
compte des pensées de Poliandre.
Je ne puis pas empescher qu' on
ne m' escrive ce qu' on voudra, ny
qu' on ne me le fasse recevoir sous

p109

une fausse adresse. Vous deviez
donc vous estre plainte de la tromperie
qu' il vous avoit fait, dit Arsilée.
Cela ne l' eust pas réparée, madame,
dit Cleonice, et outre que
cela n' estoit point de mon devoir,
j' ay creu qu' il y avoit moins de bien-seance
à publier sa tromperie qu' à
la celer. Arsilée ne pouvant convaincre
Cleonice, tourna toute sa
fureur contre Poliandre, et l' ayant
trouvé dans la chambre de la reyne,
apres luy avoir bien lavé la teste,
le menaça en fin de le faire chasser

de la cour. Poliandre se voyant accusé
d' avoir escrit à Cleonice, et
ne croyant pas pour cela d' estre criminel,
advoüe sa lettre, ne pensant
pas qu' il y en eust d' autres, et assure
qu' il n' y a rien de si simple qu' elle,
et que son innocence se verifera
par la mesme preuve qu' on veut

p110

tirer de son crime. Arsilée tirant
alors les lettres de sa pochette ; je
vous veux convaincre par des tesmoins,
et des actes que vous avez
advoüez, dit elle. Venez ça, n' abusez
vous point aussi bien des noms
des choses, comme du respect que
vous devez aux lieux où vous estes,
et aux personnes à qui vous vous
adressez ? Appelez-vous ces lettres,
innocence et simplicité ? Poliandre
fut premierement surpris
de voir qu' il y avoit trois lettres, et
apres ayant leu les deux dernieres,
atteste terre et ciel, et prend les
dieux et les hommes à tesmoin
qu' elles ne sont point de luy ; mais
qu' au stile, et au caractere, il jugeoit
qu' elles devoient estre d' Aristandre.
Voila derechef Arsilée en fougue,
et contre Cleonice, et contre Aristandre ;
bien ayse toutesfois d' avoir

p111

un moyen en main, ou de le gagner,
ou de le perdre. Toutesfois redoutant
le credit et l' autorité d' Alcandre,
elle delibera premierement de
luy en parler. Le trouvant donc le
mesme jour en la chambre de la
reyne, elle le tire à part, et luy dit :
monsieur, je croy que vous n' ignorez
point les affections d' Aristandre
et de Cleonice ; je suis contrainte
de vous en parler, afin qu' on n' en
parle plus. Je croy que vous l' aurez

d' autant plus agreable, que ce n' est
ny le bien de l' un, ny l' honneur de
l' autre, se traittant principalement
ainsi qu' elles sont traittées. Et que
vous seriez marry qu' on en fist un
mauvais conte à leurs majestez.
Desja la reyne a defendu à Cleonice
l' entretien particulier d' Aristandre.
Si elle sçait que non content
de cét entretien, il luy escrit encore

p112

de mauvaises lettres, et qu' elle est
si simple de les recevoir, cela ne luy
peut apporter que du déplaisir, et
à eux du regret, et de la honte.
C' est pourquoy, monsieur, je vous
supplie de moderer un peu les passions
d' Aristandre, ou luy donner
quelque divertissement qui luy
puisse destourner ceste fantaisie.
Madame, dit Alcandre, nous n' avons
point de jurisdiction sur l' amour,
et l' empire, ou la tyrannie
qu' il exerce sur tout le monde, ne
releve point de nos volontez. Je serois
pourtant bien marry qu' il fist
faire quelque chose à mon frere
mal à propos, et principalement
dont leurs majestez receussent du
déplaisir. Mais je ne le croy point
si engagé dans ses passions, qu' il
s' esgare de la raison, et ne pense
point qu' il luy soit eschappé de lettre

p113

dont on puisse former un juste
sujet de plainte. Monsieur, replique
Arsilée, vous connoistrez bien
sa lettre. Ouy bien, madame, respond
Alcandre : voyez donc si ce
n' est pas de son escriture, repart
Arsilée, en luy monstrant la lettre
d' Aristandre. Alcandre ayant leu
ces lettres de bout en bout, connut
bien qu' elles estoient de la main de

son frere. Neantmoins la reconnoissance
en estant dommageable,
et le desadveu tres-utile qui
ne nuisoit d' ailleurs à personne, il
fit semblant de n' y rien connoistre,
et demanda seulement à Arsilée, si
c' estoit Cleonice qui accusoit son
frere d' avoir fait ces lettres ? Non,
dit Arsilée, elle asseure que c' est Poliandre,
et Poliandre jure que ce
n' est pas luy. Il ne s' ensuit pas, dit
alors Alcandre, que ce soit mon

p114

frere, parce que ce n' est pas Poliandre :
mais de qui que ce soit, madame,
je vous conseille d' assoupir ces
lettres, non pas tant pour l' amour
de ceux qui les ont escrites, que
pour l' honneur de celle qui les a receuës,
qui peut avoir esté deceuë en
les recevant. Tandis que ces affaires
se negotioient d' un costé, Aristandre
ne s' endormoit pas de l' autre.
Et comment eust-il reposé, sçachant
les perplexitez et la peine où
se trouvoit sa maistresse ? Il avoit
des espions par tout qui luy raportoient
tout ce qui se faisoit chez la
reyne, Virginie mesme luy en donnoit
des advertissemens d' heure en
heure, et il pourvoyoit à tout.
Ayant donc appris le desadveu que
Poliandre avoit fait de ses lettres,
il le rencontre, et l' ayant mis en
propos de Cleonice, luy fait raconter

p115

ce qui luy estoit arrivé. Quand
Poliandre dit qu' il avoit desadvoüé
ses lettres devant Arsilée, Aristandre
print la parole ; et comment,
dit-il, Cleonice avoit dit que c' estoient
de vos lettres, et vous avez
dit que non : vous dites que vous
l' ayez, et vous la faites mentir ! Et

puis vous voulez qu' elle vous ayme !
Allez, je ne croy pas qu' elle
vous puisse jamais pardonner ceste
faute, si vous ne la reparez. ô belle
Cleonice, que n' avez-vous dit que
c' estoit vostre Aristandre qui vous
les avoit escrites, il eust plustost perdu
mille vies, que revoquer une
seule de vos paroles. Poliandre sans
penetrer le fond des pensées d' Aristandre,
qui estoient bien contraires
à ses paroles, receut cét advis
d' un rival comme d' un amy, et sans
y penser autrement, s' en alla de ce

p116

mesme pas advoüer devant Arsilée
les mesmes lettres qu' il avoit desadvoüées :
ce qui l' embrouïlla dans
une nouvelle difficulté, et le plongea
dans une merveilleuse incertitude.
Car quel jugement peut-elle
asseoir sur une chose tant incertaine.
Cleonice dit que ces lettres sont
de Poliandre, et Poliandre ayant
dit qu' elles sont d' Aristandre, les
advoüe maintenant pour siennes.
En ceste perplexité elle parle derechef
à Cleonice ; dites moy la verité,
dit-elle, je sçay bien que ces
deux lettres sont d' Aristandre, et
que Poliandre n' en a fait qu' une :
Poliandre mesme me l' a dit, et la
différence des caracteres le descouvre
assez. Davantage l' une a esté
trouvée dans vostre poche, et les
autres dans vostre coffre, ce qui fait
voir que vous les avez receuës diversement.

p117

Je vous promets encore
une fois que personne n' en
sçaura rien, si vous me le confessez ;
comme au contraire, vous devez
penser qu' il esclatera devant tout
le monde, si vous le niez. Cleonice

ne voulant point accuser Aristandre,
ny se convaincre elle mesme
par la varieté de ses paroles, persevere
en sa premiere réponse. Madame,
dit-elle, la verité n' a point
deux visages, et ceux qui l' ont dite
une fois d' une sorte, ne la peuvent
point dire apres d' une autre sans
luy faire tort. Que m' importeroit-il
de nommer l' un, pour couvrir
l' autre, si ce n' est que j' offenserois
l' innocent, pour favoriser le coupable ?
Quant à la difference qui se
trouve au caractere de ces lettres ;
c' est dequoy je ne puis ny ne doy
respondre, ne sçachant point le

p118

moyen qu' on a tenu à les escrire. Et
pource que vous dites que l' une a
esté trouvée dans ma poche, et les
autres dans mon coffre, cela ne conclud
point aussi que je les aye receuës
diversement ; mais cela monstre
bien que je les ay separées, et
que cachant les plus importantes,
j' ay retenu celle qu' il y avoit moins
de danger à communiquer. Vous
me menacez de les faire esclater,
madame, je vous ay dit que c' estoit
mon avantage, et sans la crainte
d' estre blasmée, ou d' ingratitude,
ou de vanité, j' aurois esté la premiere
à les faire voir. Deslors Arsilée
se fust resoluë à porter les lettres
à la reyne, mais le conseil d' Alcandre
luy estoit un commandement
qui retenoit l' impetuosité de sa furie.
Elle se proposa donc de cacher
les lettres, et de luy faire voir seulement

p119

la bague, pensant que par ce
moyen elle embrouïlleroit Cleonice,
et n' offenseroit point Alcandre.
Et comme elle l' avoit proposé,

elle l' execute. Le mesme jour
elle porte la bague de Poliandre à
la reyne, luy dit qu' Adriante l' avoit
trouvée dans la poche de Cleonice,
et que ne pouvant nettement
sçavoir d' où elle venoit, elle la remettoit
és mains de sa majesté. Arsilée
ne fit que tesmoigner sa malice ;
la reyne jugea qu' elle avoit plus
d' envie de perdre la reputation de
Cleonice, que de soin de la conserver.
C' est une bague qu' on luy a
donnée, dit-elle, quel danger y a-t' il
qu' elle l' ait receuë ; elle n' est
pas la premiere qui a introduit en
Perse la coustume de les recevoir.
Mais vous estes un peu severe, Madame
Arsilée, dequoy je ne vous

p120

sçay point mauvais gré ; car il seroit
à desirer que les filles fussent dedans
la cour, comme dans un cloistre.
Madame, respond Arsilée, la consideration
des choses passées, me
fait craindre les presentes, et apprehender
celles de l' advenir. Comme
on dit que la hardiesse procede
de l' ignorance, aussi peut-on dire
que la crainte vient de la connoissance,
et la seureté de la crainte. J' ay
veu tant de mauvais effets reüssir
de semblables causes, que rien ne
me peut asseurer que la deffiance.
Mais il ne faut pas aller fort loin
pour en chercher des exemples ; celuy
de Polinice, arrivé de vostre regne,
et dans vostre empire, est un
des plus admirables qu' on puisse
produire. Je vous prie de nous le
dire, dit la reyne, car nous ne sçaurions
point d' histoires si vous ne

p121

nous en disiez, et suis d' advis qu' on
vous donne la charge de faire celle

de Perse ; aussi bien est-elle mal faite,
et les hommes qui y ont travaillé
jusques à present s' en sont si
mal aquitez, qu' il semble qu' il soit
necessaire que les femmes s' en meslent.
Ma capacité ne va pas si loin,
madame, replique Arsilée, encore
qu' il faudroit bien mal faire pour
faire pis ; mais pour ce qui est de
l' histoire de Polinice, je seray bien
aise de vous la faire, parce qu' elle
est à propos, et que vostre majesté
ne la trouvera pas moins utile que
delectable. La reyne s' estant assise
pour l' escouter, avec quelques
princesses qui estoient alors dans
son cabinet, et ayant fait assoir Arsilée
sur un carreau, elle commença
de parler ainsi.
En vostre grande ville de Babylone,

p122

madame, fleurissoit nagueres
un chevalier nommé Polinice,
des plus accomplis qui fussent en
la Syrie ; et une damoiselle appellée
Helise, des plus parfaites que
l' Eufrate eust veu sur ses rives. Comme
ils estoient pareils en perfections,
ils estoient égaux en moyens,
et sortables en qualitez. Leur naissance
mesme estoit également illustre,
et ce couple parfait ne trouvoit
rien d' égal hors de soy-mesme.
Ils estoient seulement dissemblables
en affection, car Polinice
aymoit ardamment Helise, et Helise
n' aymoit point Polinice. Ce
n' est pas que Polinice ne fust aymable,
c' est qu' Helise n' estoit pas
capable d' aymer. Apres avoir fait
tout ce qu' un amant peut imaginer
pour flechir une implacable maistresse,
et n' avoir fait que l' obstiner

p123

davantage ; il se resolut à la quitter,
et perdre le desir de la posseder
avec l' esperance. Mais ceste impression
ne se pouvoit pas oster si
legerement, il falloit une longue
absence pour effacer les traits qu' elle
avoit gravez en son ame. Il forme
donc le dessein d' un voyage
pour s' esloigner de son ennemie,
et retrouver sa raison dans la perte
de son amour. Diverses adventures
luy succederent en divers lieux,
qui ne feroient rien à mon sujet qu' alonger
inutilement ce discours ;
tant y a qu' apres avoir couru diverses
contrées deux ans entiers, et n' avoir
rien fait que promener vainement
son mal sans le pouvoir laisser
en aucune part, il se resolut de
le rapporter au lieu mesme où il l' avoit
pris. Il avoit veu la grande, et
petite Armenie, et s' en retournoit

p124

par la Mesopotamie au long du Tygre,
songeant profondement à la
cruauté de celle que le nom de ce
fleuve luy representoit ; quand estant
desja à une petite journée de Babylone,
il oüit un grand bruit à costé
de luy ; et portant sa veuë dans un
grand carrefour, il veid cinq ou six
chevaliers chamailler dessus un
tout seul, qui se defendoit courageusement.
Polinice voyant un
combat tant inégal, met la main à
l' espée, et pousse son cheval en faveur
de celui qui estoit seul, suivy
de deux gentilshommes à cheval,
et de deux valets de pied qui coururent
apres leur maistre. Ce secours
inesperé redoubla le courage
de celui qui l' avoit desja perdu, et
le fit perdre à ceux qui n' en avoient
qu' à leur avantage, qui se sauverent
à la fuite ; non pas tous, car ou Polinice,

p125

ou ses gens en estendirent
deux sur la place. S' estant demeslez
de ceste canaille, et Polinice s' approchant
de ce chevalier pour sçavoir
la cause de ce combat, comme
ce chevalier s' approchoit aussi de
luy pour luy rendre graces de son
secours, les voila tous deux qui se
reconoissent ; Polinice reconnoist
Palmire, qu' il aymoist sur tous les
hommes, et Palmire Polinice qu' il
cherchoit par tout le monde. ô
dieux ! Que de merveilles leur apparurent
en mesme temps ! Palmire
estoit cousin germain d' Helise,
mais tellement amy de Polinice,
qu' il estoit ennemy de tous ses rivaux.
Icaste s' estoit déclaré tel en
son absence, et avoit recherché sa
maistresse ; mais il en avoit esté si
mal traité, que desesperant des
poursuites accoustumées, il avoit

p126

eu recours aux moyens extraordinaires,
et s' estoit retiré chez un certain
magicien appelé Palombe, qui
estoit plustost un demon qu' un
homme. On ne sçauroit dire la
force des charmes de ce sorcier, et
les miracles dont il estonnoit la nature.
Cestuy-cy luy avoit donné
une bague de telle vertu, qu' Helise
ou quelque autre la recevant, ne se
pouvoit empescher d' estre sa femme.
Mais cela ne peût estre si secrettement
qu' il ne vinst à la connoissance
de Palmire par la vanité du
mesme Icaste, qui ne se peût tenir
d' en parler. Palmire ayant adverty
sa cousine des moyens dont Icaste la
recherchoit, et rompu du tout les esperances
de sa recherche, s' estoit mis
en queste de Polinice. Icaste se voulant
vanger de Palmire, l' avoit suivy,
attaint et chargé en l' avantage que

p127

nous avons dit, quand il fut secouru du
mesme Polinice. Or il avoit esté tellement
estourdy de la premiere charge
qu' on luy avoit fait, qu' il avoit plüost
reconneu son liberateur, que ses
ennemis. Mais apres que l' estonnement
du combat, et l' admiration de
la rencontre fut un peu passée, Palmire
ayant embrassé cent fois Polinice,
et en ayant esté cent fois embrassé,
voulut voir si par les corps qui gisoient
là morts, il reconnoistroit ceux
qui l' avoient voulu tuer : et les regardant
au visage, le premier qu' il reconnut
fut Icaste. ô immortels ! Dit-il
en s' escriant, que vos jugemens sont
équitableux et merveilleux ! Voila le
malheureux Icaste, qui me voulant
oster la vie, apres avoir fait tous ses
efforts de vous en ravir une autre,
qui vous est plus chere que la vostre
mesme, est venu tomber mort icy

p128

sous la pointe de vostre espée ! Ainsi
Palmire ayant fait entendre en deux
mots à Polinice le malheureux succès
des amours d' Icaste avec sa maitresse,
et les mauvais moyens dont
il s' estoit voulu servir pour la posseder,
luy monstra la bague qu' il avoit
encore au doigt, et luy dit ;
prenez ceste bague, monsieur, et
gardez bien qu' elle ne tombe jamais
en d' autres mains qu' en celles
d' Helise ; car celle qui l' aura de vous
sera vostre femme. Polinice sans se
le faire dire deux fois, tire la bague
du doigt d' Icaste, et l' ayant mise
au sien, reprit le chemin de Babylone
avecque Palmire. Estans arrivez
chez eux, Palmire void premierement
Helise, luy raconte la nouvelle
du retour de Polinice, la rencontre
qu' il en avoit faite en sa
plus grande necessité, et l' obligation

p129

qu' il luy avoit pour la mort
d' Icaste, qui avoit esté sa vie. La
conjure de permettre qu' il eust le
bien de la voir, et de la servir, et de
luy estre plus favorable que par le
passé. Que Polinice estoit illustre
de sa naissance, puissant en moyens,
vaillant homme de sa personne, et
non moins agreable pour sa beauté,
que pour sa jeunesse ; mais sur
tout aymable pour l' amour extreme
qu' il luy portoit. En fin que c' estoit
le plus digne, et le plus sortable
party qu' elle peust trouver. Helise
respond qu' elle n' avoit point
encore de sentiment, ny d' inclination
pour personne ; neantmoins
que si elle en devoit avoir pour
quelqu' un, Polinice avoit tesmoigné
tant d' affection en son endroit,
et rendu tant de preuves de son merite
et de sa valeur envers tout le

p130

monde, que ce seroit plustost pour
luy que pour tout autre, et particulierement
pour incliner à la priere
de son cousin, qui estoit son plus
cher, et son plus proche parent, et
celuy que par consequent elle
estoit obligée de croire et d' obliger
davantage. Palmire les ayants
faits voir ensemble, et jetté les premiers
fondemens de l' amour d' Helise,
Polinice y bastist en peu de
temps si heureusement, que les parens
s' accorderent de leur mariage,
avec un incroyable contentement
et felicité des parties. Les parens
d' Icaste troublerent un peu la feste,
parce que ceux qui s' estoient mis en
fuite alors qu' il fut tué, accuserent
Polinice et Palmire de sa mort.
Mais l' un et l' autre ayant fait voir

leur innocence, avec le crime de
leurs accusateurs, les innocens demeurans

p131

absous, et les coupables
bannis, le mariage de Polinice
fut non seulement conclu, mais encore
celebré. Qui penseroit maintenant
qu' il y eust rien au monde,
qui peust troubler la felicité de ces
deux amans ? Et cependant Polinice
qui pensoit tenir la fortune sous
les pieds, et sa maistresse entre les
bras, se veid au commencement
de ses mal-heurs alors qu' il en pensoit
estre à la fin, et par le mesme
moyen qui devoit servir d' instrument
à son bon heur. C' est une
coustume introduite de tout temps
en Perse, et presque par tout le monde,
que le jour des nopces le marié
met une bague au doigt de l' espouse
pour symbole de la fidelité qu' il
luy jure. Polinice observant ceste
ceremonie en une action si solennelle,
mit au doigt d' Helise la bague

p132

qu' il avoit tirée de celui d' Icaste.
Mais depuis se souvenant
qu' elle avoit esté faite par sortilege,
et s' assurant plus des affections
de sa maistresse que des charmes
d' un magicien, il la retira le mesme
matin, et luy en donna une autre
en sa place beaucoup plus riche.
De là s' en estants allez au festin, et
du festin au bal, ils passerent ceste
heureuse journée avec une extreme
impatience d' en voir la fin. Sur
le soir, la collation succedant au
bal, et restant encore du jour assez
importun à Polinice, il fit une partie
au balon pour divertir sa langueur
avecque Palmire. La court
de la maison d' Helise où ils estoient

alors estoit spacieuse, quarrée, et embellie
de diverses statuës de marbre
et de bronze, qui estoient dans des
niches tout à l' entour ; tellement qu' ils

p133

n' eussent sceu trouver un lieu plus
proche ny plus propre à leur dessein.
Les dames se mirent aux fenestres,
et la pluspart des chevaliers se mirent
à joüer. Mais avant que commencer,
Polinice ayant peur de perdre ou de
rompre sa bague, la mit au doigt
d' une venus de bronze, qui estoit
auprés de luy. La partie ne fut pas
longue, parce que le temps estoit
court, et que Polinice ne joüant que
par divertissement, ne faisoit que
chercher la nuit, où Helise luy devoit
estre livrée. Qunad le jeu fut achevé,
et qu' il voulut reprendre sa bague
de la statuë, où il l' avoit mise, il trouva
qu' elle avoit fermé la main, et
qu' il estoit impossible de la ravoir.
Son estonnement ne se peût comprendre.
Voy ! Dit-il, voicy qui est
admirable. Il s' efforce d' ouvrir ceste
main ; mais quel moyen d' ouvrir une

p134

main de bronze, avec une main de
chair ? Si faut il que j' aye ma bague ;
qu' on aille querir un mareschal pour
la rompre, dit-il, en se tournant au
premier des siens : mais il ne se fut
pas si tost retourné devers la statuë,
qu' il luy vit la main derechef ouverte,
et la bague qui n' y estoit plus : ô
dieux ! Quel miracle est cecy ! Dit-il
à Palmire ; j' ay perdu la bague d' lcaste ;
que pourray-je conserver apres
l' avoir perduë ? Palmire tout esmerveillé
de ce prodige ; et en fin, dit-il,
le mieux que j' y voy pour vous, c' est
que vous n' en avez plus à faire. Il est
vray, dit Polinice ; mais l' estrange façon

dont je l' ay perduë, me fait
craindre quelque malheur. Toutesfois
fasse la fortune ce qu' elle voudra,
pourveu qu' elle me conserve
Helise. En disant cela, il s' en retourna
tout pensif en l' assemblée. On

p135

soupe, on danse encore l' apressoupée,
et en fin on se couche ; on livre
Helise entre les bras de Polinice, et
chacun s' estant retiré pour la reverence
des secrets mysteres d' hymenée,
il se met au lit avec elle pour y
prendre possession des droits de son
mariage. Mais comme il s' en pense
approcher, voicy un fantosme tout
pareil à ceste statuë, qui se met entre
Helise et luy ; et toutes les fois qu' il
tendoit les bras pour embrasser son
espouse, l' idole interposé entre l' un
l' autre, tendoit les bras comme luy
pour l' embrasser tout de mesme, luy
disant ; c' est moy qui suis ta femme.
Dieux immortels, dit Polinice, avec
un grand cry, falloit-il que j' eusse
des yeux et des oreilles pour souffrir
de telles visions, et de telles voix ?
Helise s' effraye de l' effroy de Polinice,
ne voyant rien d' ailleurs qui la

p136

deust espouvanter : et ceux qui
estoyent auprès pour ouïr crier l' espousée,
furent bien estonnez d' ouïr
crier le mary. Palmire y accourt,
comme le plus proche, et trouve
Polinice tout tremblant de crainte,
et tout trempé d' eau, qui brusloit
bien autant de sueurs comme
d' amour. L' horreur d' une vision si
estrange, et d' une parole si peu attenduë,
l' avoient glacé ; le regret
d' estre auprès d' une si chere maistresse
sans la pouvoir approcher,
le desesperoit. On n' eust sceu dire

s' il avoit ou plus de frayeur, ou plus de courroux ; ou plus de honte, ou plus de dépit. Et pour surcroit de mal-heur, il ne sçavoit de quelle satisfaction payer sa maistresse. Il ne trouvoit point d' excuse pour se contenter seulement soy-mesme. Il avoit peur de s' estre effrayé de son

p137

ombre, et la moindre des passions qu' il souffroit alors, estoit plus grande que toutes celles qu' il avoit souffertes auparavant. En fin, ayant raconté ceste illusion à ses amis, il les prie de se retirer, et se recouche auprès de sa femme. Mais s' en voulant derechef approcher, derechef ceste mesme idole se met au devant, et s' interpose comme une lune ennuieuse entre son soleil et luy, pour le couvrir des tenebres d' un perpetuel eclipse ; cruelle invention pour tourmenter ce miserable, qui ne le privoit pas seulement de la joüissance de ses amours, mais l' affligeoit encore de la presence, et de la contrainte possession d' un fantosme qu' il ne pouvoit souffrir sans horreur. ô pauvre Polinice qu' il t' eust bien mieux valu n' avoir jamais conquis ceste bague, que

p138

l' avoir conquise au prix d' un si grand mal-heur ! Et cependant, comme il n' y a rien de si facile à tromper que le jugement des mortels, tu en avois esperé toute fortune. Ce pauvre chevalier ayant passé la nuit en ceste angoisse, esperoit que la suivante luy seroit plus douce, et que changeant de chambre et de lit, il changeroit peut-estre son tourment en quelque repos. Mais, et la nuit suivante, et celle d' apres

fut encore de mesme, et le changement
de lieu n' apporta point de
changement en son mal ; ceste image
le suivoit par tout, comme son
ombre, et par tout luy bourdonnoit
dans les oreilles qu' elle estoit
sa femme, sans qu' Helise en souffrist
autre déplaisir que celui de
voir la souffrance, et l' inquietude
de son mary : mais Polinice n' esperant

p139

plus de remede, fut bien
prés de perdre la vie ; une languissante
tristesse ternissant en mesme
temps, et la clarté de ses yeux, et la
couleur de son teint, le rendit si
dissemblable à luy mesme, qu' il
avoit horreur de se voir. Il ne pouvoit
demeurer seul, et n' osoit paroistre
en compagnie. Il ne pouvoit
souffrir l' esloignement de sa
femme, et ne s' en pouvoit approcher.
Bref sa vie luy estoit tellement
à charge, qu' il l' eust volontiers
changée à plusieurs trespas.
Palmire marry de le voir en ce miserable
estat, et non moins déplaisant
qu' un mariage qu' il avoit procuré
entre deux personnes qui luy
estoient si cheres, eust si mal-heureusement
reüssi : songeant profondement
au mal, et au remede
de son amy, et montant de l' effect

p140

à la cause, se va souvenir que tous
ces sortileges ne venoient que de
la force du premier charme que
Palombe avoit fait sur ceste bague,
et que s' il y avoit quelque remede
en ce mal, il falloir qu' il vinst de
celuy qui l' avoit fait. Suivant cela
il persuade Polinice de le voir, et
d' implorer son secours. Polinice
sçachant que les maux extremes

requierent d' extremes remedes, et ne pouvant plus supporter le sien, ne trouvoit point de medecine qui ne luy fust bonne, et qu' il n' aymast mieux digerer que sa maladie. Il creut donc l' advis de Palmire, et recourant à Palombe, pernicieux ouvrier de ceste funeste bague, luy dit ; qu' encore qu' il n' eust le bien d' estre connu de luy, il avoit celuy de le connoistre, et sçavoit par reputation l' admirable capacité de sa

p141

suffisance ; que cela l' avoit obligé de luy communiquer un mal, dont le remede ne se trouvant point en son art, il n' esperoit pas d' en trouver au monde. Qu' il ne refusast point d' obliger un chevalier qui tiendrait sa fortune et sa vie de son sçavoir, et exposerait tousjours l' une et l' autre pour son service. Palombe faisant l' estonné, et de la visite, et de la harangue de Polinice, luy respond ainsi : monsieur il n' y a rien de si conneu par le monde que vostre nom, ny de si inconnu que ma suffisance ; elle n' est pas seulement inconnue des autres, mais encores de moy-mesme, qui ne pensay jamais d' en avoir. Ceux qui vous ont parlé de ma capacité se moquent de mon ignorance, mes secrets sont communs à tout le monde : mais si j' en

p142

avois quelqu' un, je serois bien aise qu' il servist plustost au soulagement de vostre mal, qu' à l' accroissement de ma renommée. Avec cela, il le renvoye, mais ce refus ne rebuta point Polinice, qui jugeant que Palombe avoit peur d' estre decouvert, l' assure, le prie, et le

presse avec toutes les instances dont
la nécessité de son mal le contraignoit
de l' importuner ; et tant plus
l' un perseveroit en ses excuses, tant
plus l' autre perseveroit en ses prieres.
Polinice estoit tousjours aux
oreilles de Palombe, le suivant par
tout comme une ombre, à laquelle
il ressembloit plustost qu' à un
corps, et sembloit que tous deux
fussent esgalement poursuivis,
Palombe de Polinice, et Polinice
de son fantosme. à la fin Palombe
luy dit un jour : et bien, monsieur,

p143

estes-vous si resolu à l' allegement
de vostre peine, que vous en osiez
tenter le moyen ? Ouy, dit Polinice,
y deust il aller de ma vie. Or sus,
dit Palombe, vous vous souvenez
bien du carrefour où vous mesme
tuastes Icaste. Il faut que vous vous
y rendiez tout seul, et tout nud, à
une heure apres minuit, avec une
lettre que je vous donneray. Vous
ne serez pas là long temps que vous
ne voyez passer un nombre infiny
de gens qui vous demanderont
qui vous estes, et ce que vous
faites-là, gardez vous bien de leur
dire mot ; car vostre salut consiste
en vostre silence. Vous verrez venir
apres un chariot tout brillant de
l' esclat de plusieurs diamans, et un
jeune homme sur un throsne eslevé
dessus, rayonnant comme le soleil ;
adressez-vous humblement

p144

à luy, et luy presentez ma lettre. Il
vous demandera de la part de qui,
gardez vous sur vostre vie de luy
rien respondre, et faites seulement
ce qu' il vous dira. Qui veid jamais
une pareille ordonnance de medecin ?

Certainement si le mal de Polinice luy sembloit estrange, le moyen de le guerir luy sembloit encore plus merueilleux. Desja le seul nom du lieu luy estoit de soy-mesme effroyable, pour le meurtre qu' il y avoit commis ; le souvenir de la bague qu' il avoit tirée du doigt d' Icaste, le faisoit songer à sa conscience ; et la perpetuelle apprehension du fantosme qui le poursuivoit, luy faisoit horreur. Adjoutez à cela la circonstance de la nuit, de la nudité, de la solitude, et du silence : et pensez que tout cela se fait par le conseil d' un sorcier

p145

inspiré du diable ; je ne croy pas qu' il y eust homme au monde qui s' y peust resoudre que Polinice : et croy veritablement que ce fut l' amour d' Helise, plustost que son propre contentement qui l' y fit resoudre. En estant donc demeuré d' accord avecque Palombe, il reçoit sa lettre sans s' informer de ce qui estoit dedans ; car encore ne falloit-il pas qu' il sceust la teneur de la lettre qu' il portoit. Et montant le mesme jour à cheval, sans en advertir personne, se mit tout seul à la campagne. Nous avons dit cy devant qu' il y avoit une petite journée de Babylone à ce carrefour ; Polinice n' en estoit party que l' apresdisnée, mais ayant pris le galop dés qu' il fut à cheval, il égala la longueur du chemin à la briéveté du temps, et s' en trouva prés d' un

p146

quart de lieuë à l' entrée de la nuit. Alors estant entré dans un champ un peu reculé du passage, il met pied à terre, attache son cheval au

tronc d' un arbre, laisse son espée, et
ses habits auprès, et s' en va tout
nud jusques à la chair droit au carrefour
de la mort d' Icaste, ayant la
seule lettre de Palombe en main, et
un perpetuel battement au coeur.
Les autres chevaliers, dont nos
romans et nos histoires sont pleines,
s' arment des meilleures armes
qu' ils puissent trouver, pour mettre
à fin les aventures estranges ; et cestuy-cy
non seulement se desarme,
mais se dépoüille tout nud pour
achever la plus estrange, et la plus
perilleuse aventure qui fut jamais.
Adieu mon bon cheval, adieu ma
bonne espée, dit-il en les laissant,
qui me servistes naguere si heureusement

p147

en la mesme place, où je
vay me rendre ; j' ay grand peur que
je me repente de vous quitter. Puisse
advenir, si les dieux permettent
que je me perde en ceste entreprise,
que vous tombiez entre les mains
de quelque bon chevalier, qui
vous conserve, et vous chersisse comme
je fais. La nuit estoit belle et
claire, et la lune pleine, aux rais de
laquelle il se conduisoit : et parmy
tant de choses contraires, celle-la
seule estoit favorable, que le
temps luy estoit doux et serain. Il
n' avoit pas appris d' aller à pied, et
moins encore à pieds nuds, qui fut
cause qu' il se rendit assez tard au
carrefour, mais trop tost pour s' y
ennuyer. Le lieu, de soy-mesme
estoit effroyable, un profond silence,
une horrible solitude, et une vive
representation de la mort d' Icaste

p148

luy faisoient dresser les cheveux.
Il fut deux heures en ceste

frayeur, implorant les dieux à son
ayde, et tournant ses yeux tantost
vers le ciel, tantost sur la terre, selon
les divers mouvemens de sa
passion. Quand il veid noircir tout
d' un coup l' argent de la lune, qui
s' éclipse, peut-estre à dessein, pour
n' estre coupable de la veuë de ce
spectacle. La perte de sa lumiere
redoubla la crainte de Polinice, qui
parmy ceste obscurité oyt une espouvantable
diversité de bruit, un
horrible meslange d' instrumens,
et de voix confuses, et differentes,
des abois de chiens meslez avec des
hannissemens de chevaux, des trompettes
de guerre avecque des cors
de chasse, des bassins avec des tambours,
et autres semblables concerts
s' approcher de luy. Il veid à

p149

la clarté des estoilles, un gros d' ombres
ensemble qui occupoient plus
d' une lieuë de chemin, dont la
veuë estoit encore plus effroyable
que l' oüye, qui passant tout auprès
de luy, s' arrestoient à le contempler,
et luy demander que faisoit-il
là ? Il y avoit des hommes et des
femmes de toutes conditions, et de
toutes sortes, les uns à cheval, les
autres en carrosse, les autres à pied.
Polinice laisse passer toute ceste
troupe sans s' émouvoir de chose
qu' on luy dist ; immobile et muet
comme une statuë : et si le silence,
et la solitude l' avoient estonné, le
bruit, et la compagnie l' effroya
bien autrement. Mais quand il veid
passer le char triomphant à l' esclat
des diamans dont il estoit enrichy,
et la clarté des rayons de ce jeune
homme qui estoit dessus, il fait une

p150

profonde reverence, et baisant
humblement la main luy presente
la lettre de Palombe. Ce jeune homme
prenant la lettre, luy demande
de quelle part ? Polinice ne respond
mot ; il avoit si grand' peur, que
quand Palombe ne luy eust point
recommandé le silence, la crainte
le luy commandoit assez. L' autre
ne laisse pas d' ouvrir la lettre, et
l' ayant leuë, esleve ses yeux et sa
voix au ciel, disant : ô dieux, jusques
à quand souffrirez-vous la
meschanceté de Palombe ! Et se
tournant vers un ombre qui estoit à
cheval à costé du char ; Icaste, dit-il,
prenez cét homme, et allez vous-en
trouver une femme vestuë de
gase, qui va devant dessus une mule,
et dittes luy qu' elle luy rende sa
bague. Polinice oyant nommer
Icaste, en veid incontinent la figure,

p151

et se tint aussi tost pour mort,
principalement quand il entendit
que la commission de luy faire rendre
sa bague, estoit donnée au mesme
Icaste, à qui il l' avoit prise. ô
combien de fois luy eust-il demandé
pardon de la mort qu' il luy avoit
donnée, s' il eust osé tant soit peu
parler ! Mais à grand' peine osoit-il
seulement souffler. Icaste prend
Polinice, qui se laissoit manier comme
un baston, et le menant à ceste
femme vestuë de gaze, il fut encore
plus estonné de voir que c' estoit le
mesme fantosme qui disoit estre
sa femme. Icaste luy commanda de
rendre la bague, et elle obeïssant au
commandement avecque regret,
et la tirant du doigt comme par
despit, ne l' eut pas si tost renduë à
Polinice, que toutes ces ombres
disparurent en un moment. Polinice

p152

se trouva tout seul avecque sa
bague, non moins joyeux qu' esmerveillé
de l' avoir recouvrée, par
un moyen autant estrange, mais
plus perilleux, que celui par lequel
il l' avoit perduë. ô quel allegement
de se voir deschargé d' une si
fascheuse compagnie, et d' esperer
bien tost la possession d' une autre
si chere que celle de sa maistresse ! Il
ne faut pas demander s' il quitta
promptement cét horrible lieu, et
s' il s' en alla sans se regarder, de
peur que quelque nouvelle vision
ne rafraischist sa premiere crainte,
qui n' estoit pas tellement passée,
qu' il n' en eust encore de bons restes.
Si n' avoit-il guere moins de
froid que d' effroy ; car bien que ce
fust aux grands jours d' esté, les
nuits ne laissoient pas d' estre fraisches,
et ayant esté si longuement

p153

au serain tout nud, et la plus-part
du temps sans mouvement, il eust
esté privé de sentiment s' il n' en eust
senty. Mais estant de retour au lieu
où il avoit laissé son cheval alors
que le jour commençoit à poindre,
sa premiere clarté chassa sa frayeur,
et le travail du chemin avec ses habits
chasserent le froid. Son pauvre
cheval reconnoissant son bon
maistre, tesmoigna l' aise qu' il avoit
de son retour par divers hannissemens,
et son maistre s' estant habillé
à la haste, ne se peût tenir d' embrasser
le col de son cheval, et de
baiser la garde de son espée. Mais
ce furent bien d' autres baisers, et
d' autres embrassemens le soir mesme
avec son Helise, recompensant
tant de frayeurs par les delices d' une
jouissance paisible, et non jamais
troublée d' aucun fantosme.

p154

Heureux Polinice, apres tant de
mal-heurs, que tu dois cherir ta felicité,
puis que tu l' as si cherement
achetée ! Puisses-tu servir à jamais
d' exemple à tous ceux qui donnent
ou qui reçoivent inconsiderément
des bagues. Icaste perdit premierement
la vie pour celle-la qu' il avoit
fait faire, et Polinice pour un simple
dessein de s' en servir, en souffrit
des maux pires que la mort.
Voila, madame, l' histoire de Polinice,
conclud Arsilée, et le peril
qu' il y a à recevoir des bagues, sans
sçavoir de quelle part elles viennent.

LIVRE 3

p155

Argument.

La reyne rend sa bague à Cleonice, les
lettres d' Aristandre luy sont renduës. Aristandre
recherche leonide, et pourquoy. Faveur
de Leonide renvoyée par Aristandre.
Propos de Leonide avec Aristandre, et l' amitié
qu' elle fit avec Virginie, et cleonice
pour l' amour de luy. Disgrace, et reconciliation
d' Aristandre avec Leonide. Moyen dont
Aristandre et Leonide se servoient pour
s' entr' escrire, descouvert par Cleonice, qui advertit
Leonide de la feinte affection, dont elle
estoit abusée. Indignation de Leonide, de
Virginie et de Cleonice contre Aristandre,
qui se reconcilie seulement avec Virginie, et
fait l' amour à Marianne. Moyen pour couvrir
son affection. Reconciliation d' Aristandre
avec Cleonice, qui luy fait rompre avec
Marianne, et le moyen qu' il en trouva. Discours
de Marianne et d' Aristandre. Amours
de Celidor avec Hyacinte. Conference de
Termodon avec Aristandre. Lettre de Termodon

p156

à Cleonice remise entre les mains
d' Aristandre. Response d' Aristandre envoyée
par Cleonice au mesme Termodon.
Les dissimulations et l' artifice d' Aristandre
pour luy faire quitter ses amours,
sans perdre son amitié. Felicité d' Aristandre
troublée par la maladie de Cleonice, cause de
la venuë de sa mere. Artifices d' Arsilée pour
faire que Climene en emmenast Cleonice, du
consentement de la reyne et du sophy. Resolution
du depart de Cleonice. En confirmation
duquel Callirée raconte l' histoire des
amours de Tissaferne, et de Silesie.
Ceste seconde histoire
combla d' admiration
toute l' assistance ;
la reyne loüa la prudence
et le zele d' Arsilée devant
Cleonice, et ne blasma point
Cleonice devant Arsilée ; mais
apres l' avoir exhortée de se comporter
en telle sorte qu' elle fust
exempte du soupçon comme de la
faute, pour luy tesmoigner que

p157

cela n' avoit rien osté de l' estime
qu' elle faisoit de sa vertu, ny de
l' affection qu' elle portoit à son merite,
elle luy redonna la mesme bague
qu' Arsilée luy avoit remise, et
que Cleonice recevant avec une
grande reverence, fit tomber depuis
entre les mains d' Aristandre,
pour luy faire voir que cét accident
n' avoit rien osté de sa bien-veillance,
et pour le faire triompher des
presens de ses rivaux, comme elle
avoit triomphé des faveurs de leurs
maistresses. Alcandre cependant
sollicité de son frere, fit entendre
à quelques amis d' Arsilée, que le
mépris qu' elle avoit fait de bruller
ses lettres suivant son conseil, luy
avoit laissé quelque mécontentement.
Ils l' en advisent, et sur cét
avis, elle luy fait dire qu' elle les
porteroit à la chambre de la reyne

p158

pour les brusler. Tous deux s' y rencontrent :
mais il ne se fit point
mention de ces lettres ; Alcandre attendant
qu' Arsilée commençast de
luy en parler, et Arsilée attendant
la mesme chose d' Alcandre, se separerent
sans en rien dire. Si n' en falloit-il
pas demeurer en si beau chemin ;
Aristandre luy fait dire que
son frere veut avoir ces lettres. Arsilée
respond qu' elle les avoit brulées,
voyant le peu de conte qu' il
avoit fait de luy en parler. Celuy
qu' Aristandre avoit envoyé devers
Arsilée estoit Celidor, proche parent
d' Arsilée, qui croyant servir
Cleonice en obligeant Aristandre,
replique qu' Alcandre n' estoit point
homme à payer de telles excuses,
qu' il avoit assez de credit auprès du
sophy pour obtenir par la force ce
qu' il demandoit par la douceur,

p159

qu' il sçavoit bien que ces lettres
n' estoient pas bruslées, et qu' en
tout cas, il estoit resolu d' en avoir
les cendres ; qu' elle ne seroit pas bien
conseillée de s' aquerir l' inimitié
des deux freres, et principalement
pour des choses qui ne luy pouvoient
de rien servir, et luy pouvoient
beaucoup nuire. Arsilée
oyant toucher ceste grosse corde,
et craignant l' effect d' une menace
qui estoit fondée sur une grande
apparence ; tenez, dit-elle, et portez-les
luy donc vous mesme. Et ce
disant, luy donne non seulement
les lettres, mais aussi les cheveux
qu' elle croyoit estre d' Aristandre.
Celidor au lieu de les remettre entre
les mains d' Alcandre, les remet
en celles d' Aristandre, qui par

ce moyen se veid non seulement
possesseur des lettres, mais aussi des

p160

cheveux de sa maistresse, par celle-la
mesme qui taschoit de le ruiner
auprés d' elle : mais craignant qu' en
fin les raisons d' Arsilée ne fissent
quelque violence en l' esprit de la
reyne, qui alterast les affections
qu' elle avoit pour Cleonice, et
voulant seconder la faveur que sa
maistresse avoit auprès de sa majesté
d' un support qui l' appuyast davantage ;
il cache prudemment la
passion qu' il souffroit pour Cleonice,
et recherche ouvertement
Leonide. Leonide estoit fille de la
nourrice de Lisidor, qui pour avoir
nourry ce grand roy, estoit en
grande consideration, et sa fille en
non moindre faveur auprès de la
reyne. Toutes deux pouvoient
grandement servir à la pretention
d' Aristandre, et en recherchant l' une,
il s' acquerit la faveur de l' autre.

p161

Neantmoins son intention
estoit de demeurer dans les termes
d' une simple bien-veillance, et de
se servir de ceste amour exterieure,
pour maintenir la faveur de Cleonice
auprés de la reyne. Mais la
cour estant un jour aux champs
dans un beau palais qui regarde sur
l' Eufrate : et Leonide estant aux fenestres
d' une gallerie avec une autre
fille de la reyne, qui se nommoit
Callirée, toutes deux apperceurent
Aristandre sur une terrasse
qui donne sur le rivage, au dessous
de la gallerie, mais eslevée presque
jusques à fleur de ses fenestres.
Aristandre les appercevant aussi,
s' en alla vers elles, leur tendant la

main, comme ayant envie d' entrer
là dedans. Mais nous ne voulons
point que vous entriez par la fenestre,
dit Leonide, nous allons vous

p162

ouvrir la porte. Et en achevant de
respondre, quitte la fenestre, sans
qu' Aristandre la peüst divertir d' en
prendre la peine, quelque supplication
qu' il luy en sçeust faire. Mais
il ne sçavoit pas le dessein de Leonide,
qui estoit de luy pouvoir tesmoigner
sans tesmoins l' affection
qu' elle avoit pour luy. Qui fut cause
qu' il ne fut pas si tost entré par la
porte qu' elle luy avoit ouverte,
que luy mettant un chapellet entre
les mains, elle le pria de le garder
pour l' amour d' elle. Aristandre
qui n' avoit montré de passion pour
Leonide, que pour cacher celle
qu' il avoit pour Cleonice, et pour
s' aquerir une confidente auprès
d' elle, qui servist à son amour, ne
fut pas moins surpris de ceste faveur,
que marry d' avoir fait une
conqueste sans y penser, qui luy

p163

estoit plus dommageable qu' avantageuse,
et qui nuiroit plustost
qu' elle n' ayderoit à son dessein.
Parquoy voulant arrester ce mal à
sa source, avant qu' il se fist plus
grand, et qu' il eust de la difficulté
à perdre ce qu' il avoit conquis si
facilement. Il luy dit, en la remerciant
de son chapellet, que rien ne
luy pouvoit venir de sa main, qui ne
luy fust extremement cher, et qu' il
ne receust avec toute sorte d' obligation,
encore qu' il ne se peust
imaginer à quel dessein elle luy faisoit
ce present ; car de le recevoir en
qualité de faveur, ny en tesmoignage

d' affection, il ne pensoit pas
que celle qui n' en avoit que pour
Callirée, mortelle ennemie d' Aristandre,
en peust avoir pour Aristandre
son ennemy, veu mesme
qu' elle estoit encore ennemie de

p164

Virginie, parente du mesme Aristandre.
Si Aristandre avoit esté
surpris de la faveur de Leonide, elle
fut encore plus estonnée de ses
paroles. Mais elle l' aymoît avec
passion, et comme l' on est indulgent
à ce que l' on ayme, elle luy pardonna
ceste offense malgré luy-mesme,
luy disant seulement qu' elle
ne s' estoit point apperceuë, ny
ne croyoit point qu' il y eust de l' inimitié
entre luy et Callirée, ny
que l' amitié qui estoit entre elles,
peust nuire à l' affection qu' elle
avoit pour luy. Puis que vous ne
l' avez point creu, replique Aristandre,
et que vous ne vous en estes
point apperceuë jusqu' à present, je
vous prie de vous en apercevoir, et
de le croire maintenant que je le
vous dy, et que le premier tesmoignage
que vous me donnerez de

p165

vostre amitié, soit la rupture de
la sienne, en faveur de Virginie.
Aristandre disoit cela, sçachant
bien qu' elle n' en feroit rien,
et que son refus luy seroit une occasion
de rompre avec elle, comme
il fit ; car Leonide s' excusant sur
le commandement de sa mere, et
le tort qu' elle se feroit de quitter
sans sujet l' amitié d' une personne
comme Callirée, qui l' honoroit de
la sienne ; Aristandre la laisse froidement
avec une grande reverence,
et sort en mesme temps de la

gallerie. En sortant il trouve un gentilhomme de la reyne, auquel donnant la faveur qu' il venoit de recevoir, il luy dit ; monsieur, j' ay pris ce chapellet à Mademoiselle Leonide sans y penser, je vous prie de le luy rendre de ma part, et la supplier de me pardonner la prise

p166

que j' en ay faite. Leonide desja marrie du brusque depart d' Aristandre, fut encore plus déplaisante de ce message. Neantmoins elle se resolut de luy oster non seulement tout sujet, mais aussi tout pretexte de rompre avec elle, et de briser plustost l' amitié qu' elle avoit faite avec Callirée. Aristandre retournant donc chez la reyne le mesme jour à l' heure qu' il avoit accoustumé, trouva Leonide sur la porte du cabinet qui luy empeschoit le passage. Elle avoit fait ceste rencontre à dessein pour avoir sujet de parler à luy. Mais voyant qu' Aristandre ne laissoit point de passer sans parler à elle, la saluant toutesfois avec ceste courtoisie qui luy estoit naturelle, elle l' arreste par le manteau, et luy dit en souriant : monsieur, on n' entre point ceans sans reparer les offenses

p167

que l' on a faites, ou pour le moins sans en donner quelque raison, dites moy le sujet que vous avez eu de me renvoyer le chapellet que je vous avois donné. Mademoiselle, respond Aristandre, je serois bien marry de vous avoir offensée, et encore plus content de vous satisfaire si cela estoit ; mais je ne croy point que ce mal-heur me soit arrivé pour vous avoir renvoyé un chapellet, que je n' ay point

estimé devoir retenir d' une personne
qui refuse sa bien-veillance à
celles qui m' aiment, pour la donner
à celles qui me haïssent. Vous
voulez donc, reprit Leonide, que
je quitte les affections de Callirée
pour espouser celles de Virginie,
c' est à dire que je ruine mes amitez
pour establir les vostres ; ce qui
est d' autant moins raisonnable,

p168

que ma mere m' a commandé d' aymer
Callirée, et que son merite et
son affection m' y obligent. Mais
pour vous monstrier que la vostre
m' est encore plus chere, je vous
promets d' en retirer la mienne, et
de la donner à Virginie. Aristandre
vaincu d' une si grande preuve
d' affection, ne peût que luy rendre
un million de graces, quoy qu' en
son ame il eust mieux aymé l' esprouver
cruelle que favorable.
Mais Leonide suivant la parole de
l' effet, fut trouver incontinent Virginie,
et contracta avec elle une
telle amitié, qu' elle luy promit de
la servir tant elle que Cleonice,
mesmes au prejudice de Callirée :
et les mit toutes deux si bien avec
la reyne, qu' elle ne sembloit avoir
de faveurs que pour elles seules.
Ceste bonne intelligence de Leonide

p169

et de Virginie fut grandement
favorable à nos deux amans.
Aristandre jouïssoit paisiblement
de la veuë et de l' entretien de Cleonice,
de telle façon neantmoins
que Leonide ne s' apercevoit point
qu' il y eust de l' amour entre eux, ny
qu' autre qu' elle eust part aux affections
d' Aristandre. Cleonice n' ignoroit
rien de ce qui se passoit entre

Aristandre et Leonide. Arsilée craignant de se rendre odieuse à la reyne mesme, ne troubloit plus leur contentement. Mais il les troublèrent eux-mesmes pour une telle occasion. Cleonice se trouvant un peu mal, fut un jour visitée par Leonide, qu' elle retint à coucher avec elle : et le mesme soir Aristandre allant voir Cleonice, la trouva couchée dans un mesme lict avec Leonide. Il est bien mal aisé de

p170

tromper deux maistresses tout à la fois, et principalement alors qu' elles sont ensemble. Encore qu' Aristandre voulust déguiser l' amour qu' il portoit à Cleonice devant Leonide, si ne peût-il se commander tellement, qu' elle ne s' aperceust qu' elle estoit trompée, et qu' elle n' estoit que le pretexte des affections dont Cleonice estoit le sujet. ô quelles fureurs tourmenterent alors son ame ! Qu' elle eut de peine à cacher le ressentiment de sa passion ! Tous trois taschoient de dissimuler également ; Aristandre son amour, Cleonice son contentement, et Leonide sa jalousie : et tous trois voyoient au travers de leur dissimulation. Aristandre jugeant à la contenance de Leonide, qu' elle avoit penetré jusques dans son coeur, et que lisant les veritables

p171

affections que Cleonice y avoit écrites, elle avoit aussi découvert les feintes, dont il l' avoit abusée, print congé de l' une et de l' autre plustost qu' il n' eust pas voulu, mais plus tard qu' il n' eust pas esté besoin pour couvrir ses artifices. Leonide ayant passé la nuit avec plus d' inquietude

que de repos, se leve de
bon matin d' auprès de Cleonice,
pour se recoucher toute seule dans
un autre lit, non moins pour entretenir
son déplaisir, que pour en
mediter la vengeance : ô que de
ravages dedans son ame ! Que de
chimeres en sa fantaisie ! Que de
desseins en elle mesme pour ruiner
celuy d' Aristandre ! Qui d' autre part
prevoyant la ruine dont elle menaçoit
son contentement, et ne voyant
autre moyen de la prevenir, qu' en
faisant sa paix, trouve les moyens

p172

de la voir. Au commencement elle
luy dit des injures avant que vouloir
ouïr ses raisons ; mais apres que
sa premiere fureur fut passée, et
qu' elle se fut disposée à l' ouïr, elle
se resolut bien tost apres à luy pardonner,
tant nous sommes pitoyables
envers ce que nous aymons. Il
luy avoit fait voir assez clairement
qu' il ayroit Cleonice, et neantmoins
il luy persuada le contraire
de ce qu' elle avoit veu, et luy fit
croire plustost aux mensonges qu' il
luy disoit, qu' à la verité des choses
qu' elle mesme avoit reconnuës.
Leonide donc persuadée que Cleonice
servoit de couverture à sa passion,
au lieu qu' elle en servoit veritablement
à celle de Cleonice,
pardonna non seulement Aristandre,
mais redoubla les affections
qu' elle luy portoit. Et Aristandre

p173

la voulant entretenir en ceste humeur,
y conforroit tellement la
sienne, que non seulement Leonide
croyoit qu' il l' ayroit uniquement,
mais encore Cleonice s' en
deffioit ; tant il y a de peine à contenter

également deux personnes
qui aspirent à une mesme chose. Ils
s'entr' escrivoient tous les jours, par
le moyen d' un petit coffret d' argent,
dont chacun d' eux avoit une clef
qui passoit et repassoit par les mains
de Virginie, laquelle ne sçachant
point ce qu' il y avoit dedans, et
croyant seulement qu' ils se le prestassent
et se le rendissent, faisoit
innocemment tenir les lettres, et
les responses de l' un à l' autre. Mais
Cleonice s' en estant apperceuë, et
craignant qu' Aristandre ne devinst
veritablement amoureux de Leonide
en feignant de l' estre, elle la

p174

voulut desabuser, et faire voir en
mesme temps à Virginie le personnage
qu' on luy faisoit jouer. Or elle
n' eut pas beaucoup de peine à
desabuser Virginie ; mais la difficulté
fut à détromper Leonide,
d' autant plus grande que sçachant
que Cleonice aymoist Aristandre, elle
pouvoit croire qu' elle en parloit
plustost pour l' amour de luy que
pour l' amour d' elle. Neantmoins
elle luy fit voir tant d' apparence en
ses raisons, que Leonide connoissant
qu' elle n' avoit fait aucune action,
ny dit aucune parole qu' Aristandre
ne l' eust rapportée à Cleonice, jugea
d' autant mieux qu' elle estoit
trompée, qu' il ne luy avoit jamais
rien dit de ce qui se passoit entre
Cleonice et luy. Ce qui convertit
son amour en une si grande indignation,
qu' elle ne se reconcilia jamais

p175

depuis avec luy. Et non seulement
Aristandre fut mal avec elle,
mais encore avec Virginie, qui ne
trouvant pas bon que son cousin

se servist d' elle en ces occasions,
et moins encore Leonide, s' en offensa
contre tous deux. Mais ce qui
estoit bien plus sensible au coeur
d' Arsitandre, Cleonice mesme pour
l' amour de laquelle il avoit feint ceste
affection, se plaignoit de luy, qui
en ayant esté découvert, avoit bien
plus de sujet de se plaindre d' elle. De
toutes les trois, Aristandre ne se reconcilia
pour lors qu' avec Virginie
qui luy estoit necessaire, et l' amitié
d' Aristandre n' estant pas
moins utile à Virginie, ils concerterent
facilement leur accord. Mais
Aristandre se voulant venger, et de
Leonide, et de Cleonice, ou pour
le moins leur témoigner qu' il ne se

p176

soucioit pas beaucoup de la perte
de leurs bonnes graces, et desirant
aussi de s' aquerir quelqu' une auprès
de la reyne qui rabatist les
mauvais offices qu' Arsilée et Leonide
luy pourroient rendre, il rechercha
la faveur de Marianne.
Marianne estoit une des plus belles
filles de la cour que la reyne
avoit amenée d' Hiberie en venant
en Perse, qui ayant ouvert les yeux
sur les qualitez d' Aristandre, fut
tres-contente de sa recherche.
Mais afin qu' on ne découvrist leur
affection, ils s' adviserent de la publier
eux-mesmes, estimant qu' en
faisant semblant de s' aymer ouvertement
par raillerie, ils cacheroient
mieux leurs veritables amours.
L' effect succeda selon le dessein,
Aristandre et Marianne ne parloient
que d' amour l' un à l' autre devant

p177

tout le monde, et chacun croyoit
qu' ils ne faisoient que causer. Mais

Aristandre ayant prié Virginie de
changer l' amitié qu' elle avoit pour
Cleonice en faveur de Marianne,
et de faire oublier son nom à l' une,
pour le graver dans le coeur de l' autre ;
elle ne faillit pas d' en advertir
Cleonice, qui receut un grand déplaisir
de ceste nouvelle, et un extrême
regret de la perte d' Aristandre.
Leonide le sceut aussi, mais ceste
perte luy fut d' autant moins
sensible, que la possession en avoit
esté moins parfaite ; et que sa mere
ayant esté disgraciée de la reyne,
elle eut ce contentement en sa disgrace,
de ne voir point Aristandre
possédé d' une autre. La reyne estoit
alors en un chasteau qui est
auprés de Persepolis, ayant laissé
Cleonice, et la plus-part de ses autres

p178

filles à la ville. La seule Marianne
estoit avec la reyne, et Aristandre
le plus souvent avec Marianne ;
car le roy l' avoit envoyé vers
la reyne pour la convier à la chasse
du cerf, et pour l' y conduire.
Cleonice sçachant cela, prie la gouvernante
de les mener en ce chasteau ;
et en entrant dans la chambre
de la reyne, trouve Aristandre
parlant avec Marianne, qui fit
semblant d' estre marry d' y avoir
esté surpris, quoy qu' en son ame
il en fust bien aise ; car il ne desiroit
rien tant que de faire revenir Cleonice
par la jalousie de Marianne.
Parquoy feignant de se retirer, elle
luy dit en l' arrestant ; vous ne devez
jamais rien croire, si vous ne croyez
que je vous ayme plus que ma vie.
Je vous demande une grace, c' est
de perdre la memoire du passé, et

p179

de vous assurer à l' advenir que je ne feray jamais action qui ne vous soit agreable. Ceste satisfaction estoit plus grande que l' offense qu' elle avoit faite ; Aristandre n' en fut pas moins esmerveillé que content, et n' ayant pas tant aymé Marianne par inclination que par dessein, il se resolut de rompre avec elle pour renoüer avec Cleonice, et de ne luy donner jamais sujet de rompre avec luy. Je veux croire ce que vous dites, luy respondit-il, quand mesme il ne seroit pas ; car il est bien raisonnable que vostre empire s' estende aussi bien sur ma creance que sur ma volonté. Mais je vous demande une grace toute contraire à celle que vous desirez de moy, c' est que vous ne perdiez jamais la memoire du passé ; car vous ne vous en pourrez jamais

p180

souvenir, qu' il ne vous souviene que je vous ay plus aymée que ma propre ame, et que vous ne le pouvez oublier sans ingratitude. Ils n' eurent pas le temps de s' expliquer davantage ; mais Aristandre cherchant les moyens de se deffaire honnestement de Marianne, elle mesme les luy donna pour une telle occasion. Aristandre estant aux fenestres de la reyne avec une des compagnes de Marianne, et luy baisant les mains sans penser qu' aucun y prinst garde, une damoiselle de Marianne qui estoit presente, ne faillit pas de le rapporter à sa maistresse, qui en fit plus de bruit qu' il n' en falloit pas pour perdre un amant si difficile à conserver qu' Aristandre. Mais sa colere ne fut pas moins courte que violente, et sa froideur estoit desja passée que celle

p181

d' Aristandre ne faisoit que commencer ;
tellement que le voulant
rapeller, elle trouva qu' il n' estoit
plus temps, et que la pierre une
fois laschée ne se peut plus retenir.
Aristandre ne se plaignoit point
d' elle, parce qu' il n' en vouloit
point estre satisfait, mais fuyant
les occasions de la voir, se rendoit
aussi soigneux de les éviter, comme
Marianne estoit curieuse de les rechercher.
Que si quelquesfois il
venoit à la rencontrer, il s' en reculoit
le plus qu' il pouvoit, mais
avec tant de respect et d' humilité,
qu' il sembloit que ce fust plustost
de crainte de luy déplaire, que de
desir de la fuïr ; ce qui la mettoit en
une incroyable perplexité ; car elle
ne le vouloit point perdre, de courir
apres, la bien-seance et le devoir
le luy defendoient et d' attendre qu' il

p182

revinst de luy mesme, c' estoit temps
perdu, joint que toutes attentes estoient
insupportables à son amour.
En fin Aristandre parlant un jour à sa
belle soeur Orante femme d' Alcandre,
et ayant esté surpris par Marianne,
qui avoit fait alliance de soeur avec
elle, elle dit à Orante, interrompant
leur discours ; je ne sçay, ma
soeur, pourquoy Aristandre ne parle
point à moy depuis quelque
temps ; tous ceux de la cour y parlent,
il n' y a que luy seul qui semble
tesmoigner en cela de n' en estre
pas, priez-le d' en dire la cause. Orante
prenant alors la parole ; dites
nous donc, mon frere, pourquoy
ne parlez-vous point à ma soeur
Marianne ? C' est, respond Aristandre,
qu' elle est d' Hibernie, et moy
de Perse, et n' entendant point mon
langage, ny moy le sien, nous ne
sçaurions parler l' un à l' autre. Ce

p183

n' est pas cela, repart Marianne,
nous ne nous entendons pas si mal,
que nous n' ayons parlé d' autres-fois
ensemble. Mais c' est quelque
occasion que vous avez pris pour
cause, ou quelque mauvais conte
qu' on vous a fait. Si c' est le dernier,
je vous prie de ne me taire point
ce qu' on vous a dit de moy, je
ne vous celeray rien de ce qu' on
m' a dit de vous. Mon frere, dit
lors Orante, vous ne luy pouvez
pas refuser cela, et pour moy,
je vous laisse tous deux seuls, afin
que vous puissiez mieux esclaircir
vos differents. Orante partie, et
Marianne se trouvant seule avec
Aristandre, la raison vouloit qu' il
fust le premier à respondre, puis
qu' elle avoit esté la premiere à luy
demander. Mais l' amour ne connoist
point de raison, et Marianne n' eut

p184

point la patience d' attendre qu' il
commençast ; aussi ne s' en metoit-il
point en devoir, meditant plustost
quelque sujet pour la quereller,
que pour l' esclaircir ; discourtoisie
qui ne luy pourroit estre pardonnée
qu' en faveur de l' amour
qu' il portoit à Cleonice. Elle luy
dit donc toutes les inventions dont
on s' estoit voulu servir pour l' empescher
de l' aymer, et luy fit voir
que tous les obstacles dont on avoit
voulu traverser ses affections,
n' avoient fait que les augmenter ;
protesta de mettre tout ce qu' on
luy avoit dit, et tout ce qui s' estoit
passé sous les pieds, le conjura d' en
faire autant, et luy promit de n' avoir
jamais autre pensée que de
l' aymer. Ces paroles estoient la verité

mesme, Aristandre n' en pouvoit
douter, mais il falloit quitter
Marianne pour recouvrer Cleonice,

p185

et n' en ayant point de sujet, il
en falloit trouver un pretexte. Il
accusa donc sa naïveté d' artifice,
et luy reprocha la mesme offense
qu' il luy faisoit ; allez infidele, dit
il, pensez-vous que je me laisse persuader
à un artifice ? Ne sçay-je pas
que ces paroles ne sont veritables
que pour un autre, et ne s' adressent
maintenant à moy que pour me
tromper ? Non, non, ma croyance
n' est pas si legere ; adressez vos tromperies
à ceux qui en usent, pour
moy je ne suis capable d' en faire,
ny d' en souffrir : et pour preuve de
cela, je me separe de vous pour
n' en estre jamais le sujet. ô Marianne,
à quelle indignité te vois-tu
reduite, de souffrir qu' on t' accuse
des mesmes tromperies que l' on
te fait ! Encore si c' estoit un ennemy,
mais c' est ton amant, celuy
que tu aymes plus que toy-mesme,

p186

qui se rend l' auteur, et l' accusateur
d' un mesme crime. Laissons-la
digerer ceste amertume, elle sçaura
bien prendre le temps de s' en revancher,
et monstrier que sa nation
n' oublie jamais le ressentiment d' une
injure ; et suivons la fortune
d' Aristandre qui se remet mieux
que jamais avec Cleonice. Le temps
qu' il avoit employé auprès de Marianne,
avoit donné sujet à Cleonice
de rapeller Poliandre, et à Poliandre
de chasser Termodon d' auprès
d' elle, que l' absence d' Aristandre
avoit fait encor revenir. Mais
il estoit bien raisonnable qu' elle

quittast ses amans, comme il avoit
quitté ses maistresses : elle les supplia
donc tous deux de se retirer, et
tous deux luy obeïssant, quitterent
la place au seul Aristandre. Mais
Celidor aymant Hyacinte qui estoit

p187

encore une des compagnes de
Cleonice, et des plus confidentes
qu' elle eust, et Termodon estant
des amis intimes de Celidor, Hyacinte
persuadée de son amant, fit
tout ce qu' elle peût envers Cleonice
pour remettre Termodon en
ses bonnes graces. D' ailleurs Termodon
n' estimant pas qu' Hyacinte
eust assez de croyance envers
Cleonice pour la luy rendre favorable
au prejudice d' Aristandre,
avant que se rembarquer en sa recherche,
voulut sçavoir de luy mesme,
s' il avoit dessein de la rechercher ;
c' estoit vouloir sçavoir s' il
estoit jour à midy. Aristandre
voyant que Termodon vouloit
sonder son dessein sans luy découvrir
le sien, luy dit qu' il n' en avoit
point sur Cleonice, non plus que
luy, et dissimulant sa pensée à celuy

p188

qui luy cachoit la sienne, luy conseille
de la servir. Le grand desir
que Termodon avoit que cela fust,
luy fit croire qu' il estoit, et l' engagea
derechef en l' amour de Cleonice.
En ce temps-la le sophy partant
de la ville de Persepolis pour
aller à celle d' Ecbatane, capitale de
la Medie, Aristandre et Termodon
conferoient tous les jours ensemble
durant le voyage, Termodon
pour tirer quelque connoissance
de l' amour d' Aristandre, et
Aristandre pour oüyr parler de

Cleonice ; cependant ils ne laissoient
pas d' écrire au desceu l' un de
l' autre, les courriers battoient incessamment
les chemins d' Ecbatune
à Persepolis, où Cleonice
estoit demeurée avecque la reyne.
Mais le mal-heur estoit que Cleonice
ne vouloit point recevoir les

p189

lettres de Termodon, quelque
instance qu' en fist Hyacinte ; qui
d' un costé faisoit trouver mauvais
ce refus à celle qui le faisoit pour la
rendre plus favorable, et de l' autre
le faisoit trouver bon à celui qui le
souffroit, pour le rendre plus patient.
Mais la cour estant de retour
à Persepolis, et Termodon
pressant Cleonice de permettre
qu' il luy escrivit, et Hyacinte se
plaignant d' elle, et du peu d' égard
qu' elle avoit à ses prieres, elle en
communique avec Aristandre, et
luy demande un moyen pour se démesler
honnestement des importunitéz
de l' un et de l' autre. Je vous
le donneray bien, dit Aristandre, et
vous promets que vous n' en serez
jamais importunée apres l' avoir
pratiqué, mais ne me le faites pas
dire, si vous ne le voulez faire. Asseurez-vous

p190

que je n' y manqueray
point, dit-elle, et que l' expedient
sera bien mauvais, s' il n' est meilleur
que la persecution que j' en
souffre. L' expedient sera, replique
Aristandre, que vous luy permettiez
de vous écrire, et qu' apres avoir
receu sa lettre, vous me la donniez
sans l' ouvrir : vous reposant du reste
sur ma discretion, et sur ma vie,
que j' aymerois mieux perdre cent
mille fois, que vous offenser une

seule. Vostre expedient, repart
Cleonice, est plus estrange que je
ne pensois, et plus difficile à pratiquer
que leur persecution à souffrir ;
mais pour vous monstrier l' estat
que je fais de vostre discretion,
je vous feray voir celuy que vous
devez faire de mes promesses. Ceste
resolution prise, Aristandre se
retire, et par sa retraite favorise la

p191

poursuite de Termodon, qui ne
perdant point de temps, presse, et
fait tellement presser Cleonice,
qu' apres quelques difficultez recherchées
pour mieux couvrir son
dessein, elle luy permet de luy escrire ;
et ayant receu sa lettre la remet
incontinent entre les mains
d' Aristandre, non seulement sans
en ouvrir le cachet ; mais encore
sans en regarder le dessus. Quelque
temps apres Termodon pensant
avoir conquis sa maistresse, et n' estant
pas content de la joye qu' il
en sentoit en luy-mesme, s' il ne la
tesmoignoit à celuy sur lequel il
pensoit l' avoir acquise, fut voir
Aristandre, ayant le visage gay, et
le coeur aussi ravy d' aise qu' il estoit
auparavant comblé de tristesse.
Aristandre qui avoit desja receu sa
lettre de Cleonice, se douta bien

p192

que ce changement ne procedoit
que de l' avantage qu' il pensoit
avoir eu sur ses amours, et de la faveur
qu' il en croyoit avoir eue à son
prejudice. Et pour le confirmer davantage
en ceste erreur, il composa
tellement son visage, qu' il n' y paroissoit
pas moins d' affliction que
de joye en celuy de Termodon, et
sembloit que l' affliction de l' un

procedast de la joye de l' autre. Mais
d' où vient, dit Termodon, que
vous estes si triste ? C' est, dit Aristandre,
qu' une fluxion m' est tombée
sur les yeux, qui m' oste le contentement
avec la veuë. Quoy ? Repart
Termodon, si la plus grande
beauté du monde se presentoit devant
vous, vous ne la sçauriez connoistre ?
Il y a difference entre voir
et connoistre, respond Aristandre,
car plusieurs choses se peuvent voir,

p193

qui ne se peuvent pas connoistre,
et d' autres se peuvent connoistre,
qui ne se peuvent pas voir ; combien
qu' il y en a plus des premieres
que des dernieres. Et pour respondre
à vostre demande, il faudroit
sçavoir de quelle connoissance
vous voulez parler. J' entends parler
de la connoissance qui procede
de la veuë, dit Termodon. En cela,
replique Aristandre, je la connoistrois
encore moins que je ne la
verrois : mais vous n' auriez garde de
la méconnoistre, vous qui la possédez
absolument à vostre souhait.
Toutesfois vous ne me tenez pas la
parole que vous m' avez donnée, de
me faire part de vos desseins amoureux,
quand vous en auriez. Je vous
l' ay promis, et vous le tiendray sur
ma vie, dit Termodon. Souvenez-vous
de ceste promesse, respond

p194

Aristandre, car si vous y manquez,
je vous prepare le plus sensible déplaisir
qu' on vous puisse faire. Vous
m' avez demandé en vous moquant,
qui estoit le plus heureux de nous
deux, mon mal m' empesche maintenant
d' y respondre ; mais si je me
trouve jamais en lieu où je ne vous

le puisse dire, je vous l' écrivay. Termodon se mit à rire, et prenant congé de luy, luy dit qu' il avoit fait partie avec Celidor d' aller passer la soirée avec Hyacinte et Cleonice ; mais Aristandre l' en empescha bien, car en écrivant un mot à Cleonice tout à l' heure mesme, elle fit semblant de se trouver mal apres souper, et rompit par ce moyen la partie. Termodon qui ne sçavoit rien de tout ce mystere, avoit prié Celidor d' obtenir de la gouvernante la permission de voir

p195

leurs maistresses, et ne sçachant que faire en attendant la response, fut voir derechef Aristandre, qu' il trouva faisant la response de la lettre que le mesme Termodon avoit écrite à Cleonice, sans l' avoir toutesfois ouverte. La response qu' il luy faisoit estoit telle.

Response d' Aristandre à Termodon.

Monsieur, puis que mon mal me donne quelque relasche, il faut que je responde à vostre demande, et que je vous fasse connoistre quel est le plus heureux de nous deux, afin que je m' aquite mieux de ma promesse que vous n' avez fait de la vostre. Et qu' estant esclaircy de vostre doute, vous fassiez moins d' estat de vostre vanité que de ma prudence, et ne me preniez point

p196

une autre fois pour l' objet de vos railleries, ny pour un homme à qui vous deviez donner des paroles, et des assurances contraires à vos desseins.

Termodon estant entré dans la chambre d' Aristandre, comme il achevoit sa lettre, luy demanda à qui il écrivoit. à une personne, respond Aristandre, qui n' en sera

pas trop contente. Il n' y a rien de
si particulier entre nous que nous
ne nous puissions communiquer,
repart Termodon, apres la promesse
que nous avons faite de nous
communiquer nos amours ; je
vous prie que je le sçache. Pour le
present, replique Aristandre, il n' y
a pas moyen, parce que cela decouvrirait
un mystere qu' il faut encore
tenir couvert ; mais je ne vous demande qu' un jour pour
vous le

p197

faire sçavoir. Apres plusieurs autres
discours, et diverses railleries de
l' un et de l' autre, Termodon le
quitta pour aller voir Cleonice,
suivant la permission qu' il en attendoit ;
mais elle ayant fait la malade,
comme nous avons dit cy dessus,
il fut contraint de se retirer
sans la voir, non moins affligé de
se voir privé du contentement
qu' il s' estoit imaginé de recevoir,
que de l' indisposition de sa maistresse :
mais ceste affliction estoit le
presage d' une autre plus grande.
Le lendemain Aristandre envoie sa
response à Cleonice, la priant par
tout ce qu' il pouvoit prier, de la faire
tenir à Termodon ; et deux heures
apres Cleonice la donna à Celidor
pour la rendre à son amy ; qui
se resjoüissant du contentement
qu' il en recevroit, se hasta de la luy

p198

porter comme la meilleure nouvelle
qu' il peust recevoir. Si Celidor
avoit esté bien aise de ceste response
pour l' amour de son amy, il
en fut encore plus transporté pour
l' amour de soy-mesme. ô combien
de fois elle fut baisée par Termodon.
Mais pauvre affolé ! Si tu

sçavois qui l' a faite, et ce qu' elle
porte. Attens au moins que tu l' aye
veuë, pour sçavoir si elle t' est favorable,
ou contraire. Ceste joye
ne fut pas longue, aussi estoit elle
trop violente ; elle ne dura qu' autant
de temps qu' il mit à lire la lettre,
qui estoit fort courte. Quand
il eut veu ce qu' elle portoit, il demeura
immobile comme un rocher :
il n' est pas possible d' exprimer
l' estonnement dont il fut surpris :
et plus encore quand il veid
Aristandre, qui avoit tellement observé

p199

le temps que sa lettre luy pouvoit
estre renduë, qu' il y fut presque
aussi tost comme elle. ô qu' il
se contraignit pour le voir, et qu' il
eut de peine à s' empescher de le
quereller ! Mais quoy, la raison parloit
contre luy ; il s' estoit voulu
moquer de son amy, et son amy
s' estoit moqué de luy ; il l' avoit voulu
supplanter, et il en avoit esté
supplanté. Qu' eust-il fait qu' augmenter
sa honte en la publiant, et
se rendre la risée de tout le monde ?
Pendant qu' il faisoit ce discours en
luy mesme, ayant les yeux et les
sourcils bas, et le visage aussi sombre
qu' il l' avoit auparavant éveillé ;
Aristandre le prie qu' il luy puisse
dire un mot dans son cabinet. Ils
y entrent, et s' y estant enfermez
tous seuls, Aristandre tire la lettre
que Termodon avoit écrite à Cleonice,

p200

et la luy montrant encore
fermée du mesme cachet qu' il y
avoit mis, luy parla de ceste sorte.
Vous avez écrit à Cleonice, et je
vous ay fait response, pour vous faire
voir qu' on ne gagne rien à vouloir

circonvenir ses amis. Mais
pour vous monstrier aussi que je
suis meilleur amy que vous, et que
vostre lettre n' a point esté veuë, je
vous la raporte icy toute fermée de
vostre propre cachet. Vous permettrez
neantmoins que je la lise
avant que de la rendre, et que je fasse
devant vous, avec permission, ce
que je n' ay pas voulu faire de moy-mesme
en vostre absence, vous assurant
que j' ay peu d' amis, à la ruine
desquels je n' en eusse tiré des avantages,
s' ils m' y eussent obligé
comme vous. Encore que Termodon
achevast de connoistre par ce

p201

discours qu' il ne devoit point esperer
de part aux faveurs de Cleonice,
et qu' il luy fachast extremement
de démordre d' une si douce
pensée que celle de son amour ; si
est-ce qu' ayant creu du commencement
qu' Aristandre auroit fait
éclater sa lettre et sa response par
toute la cour, et s' estimant desja
la fable des courtisans, il fut tout
consolé de voir que l' une ny l' autre
n' avoient esté veuës d' aucun : et
d' autant qu' il avoit moins attendu
ceste discretion d' Aristandre, d' autant
luy fut-elle plus chere, se voyant
obligé d' un amy qu' il avoit tasché
de desobliger, qui luy fit faire ceste
response. Je confesse maintenant
que vous estes non seulement plus
heureux, mais aussi plus sage que
moy : et qu' apres m' avoir fait connoistre
mon imprudence, vous m' avez

p202

fait voir vostre courtoisie.
Non pas que j' aye jamais eu tant
de presumption, ny si peu de jugement
que de vous penser oster

Cleonice ; mais j' y ay formé du dessein,
quand vous m' avez assuré de
n' en y avoir point : enquoy vous
avez failly devant moy, qui n' ay
manqué qu' en ce que je vous ay
voulu déguiser le mien. Je vous ay
dit que je n' en y avois point, replique
Aristandre, voyant que vous
feigniez d' ignorer une chose si manifeste ;
estes vous seul au monde
qui ne sçache point qu' Aristandre
ayme Cleonice ? Je le sçavois voirement,
repart Termodon, mais j' ay
creu ce que vous me disiez à force
de le desirer. Quoy qu' il en soit, il
ne sera jour de ma vie que je ne me
reconnoisse vostre obligé : mais je
me plains de Cleonice qui vous a

p203

fourny des armes pour me battre, si
vous en eussiez eu la volonté comme
le pouvoir, et vous promets
que l' affection que je luy porteray
desormais, ne fera jamais de tort à
nostre amitié. Ils finirent ces paroles
en s' embrassant, et Aristandre
ayant leu sa lettre, la jetta dans
le feu ; mais j' ay veu depuis le
broüillard de Termodon, qui disoit
ainsi :
lettre de Termodon à Cleonice.
Vous m' avez fait une grande faveur
de me permettre de vous écrire ;
mais la peine où vous m' avez mis n' est
pas moindre, puis que vous m' avez réduit
à vous exprimer des choses qui surpassent
le moyen de les dire, tellement
que je ne sçay si je suis plustost obligé
de vous en remercier, que de m' en
plaindre. Il est vray qu' il ne faut rien

p204

dire à celle qui sçait tout, et que ce
seroit une espece de vanité de vous
exprimer icy des affections, qui se representent

mieux aux traits de vostre
beauté, qu' en ceux de ma plume. C' est
pourquoy je ne me travailleray point à
vous figurer en cét écrit, ce que vous
pouvez plus parfaitement connoistre
en vous mesme. Mais je vous supplieray
qu' en voyant vos propres perfections,
vous en tiriez la necessaire consequence
de mon amour, et de l' immuable
volonté que j' ay d' estre vostre.
Depuis ce temps-là Aristandre
et Termodon furent les meilleurs
amis de la cour, et Aristandre et
Cleonice les plus fortunez amans
de la terre. Leur bon-heur estoit si
grand, qu' aucun n' osoit entreprendre
de le traverser, quoy qu' il
fust envyé d' un chacun. Arsilée
estoit rebutée pour le mauvais succez

p205

de ses premiers efforts. Leonide
estoit releguée avec sa mere. Marianne
estoit oubliée d' Aristandre,
et Poliandre esloigné de la presence
et des bonnes graces de Cleonice.
Termodon ne se souvenoit plus
de les avoir desirées ; et Hyacinte
et Celidor voyant leur amy laisser
en paix sa maistresse, n' y ayant
point d' autre interest que celui de
sa passion, la laissoient eux-mesmes
en repos. Mais voicy une nouvelle
tourmente qui le va troubler ; Cleonice
tombe malade à l' extremité, et
les medecins jugeant la maladie
perilleuse et longue, luy conseillerent
de changer d' air. Arsilée prenant
ceste occasion aux cheveux,
écrit à Climene mere de Cleonice,
qui estoit à sa maison aux champs,
l' indisposition de sa fille, et l' advis
des medecins : et tant par son advis

p206

que par la naturelle affection que

Climene portoit à sa fille, elle se rendit à la cour. De fortune à son arrivée, elle trouva que le mal de Cleonice estoit allegé, tellement que suivant le dessein qu' elle avoit fait avec son mary sur les nouvelles d' Arsilée, elle se resolut à l' en emmener. Toutes choses y concouroient avec une merveilleuse disposition ; Cleonice premierement qui se trouvoit mieux qu' elle n' avoit fait pour supporter le travail du chemin : Arsilée qui persuadoit à Climene que sa fille n' estoit pas bien auprès de la reyne, que sa majesté ne l' aymoît point comme elle avoit fait ; que la maladie de Cleonice ne procedoit que de se voir esloignée des bonnes graces de sa maistresse, et que perdant ceste occasion de la retirer, outre le danger

p207

d' une recheute pour elle, il estoit à craindre que la reyne ne la congediast, qui seroit un regret, et une honte insupportable à tous ses parens. Tellement que la mere y estoit si resoluë qu' il n' y avoit qu' un commandement absolu, qui luy peust empescher de la retirer. Mais il y falloit disposer la reyne, qui n' estoit pas princesse à souffrir qu' une fille comme Cleonice sortist de sa maison sans un grand sujet. Pour cét effect Arsilée suscite Marianne qu' elle sçavoit estre outragée d' Aristandre, et par consequent ennemie de Cleonice, et de tout ce qui l' aymoît. C' estoit l' instrument le plus propre qu' elle eust pû choisir à sa vengeance, tant pour estre tres-puissante auprès de la reyne, que pour estre d' un naturel non moins prompt à se ressentir

p208

d' une injure, que tardif à la pardonner.
Arsilée faisoit deux coups d' une
mesme pierre, elle se vengeoit
d' Aristandre et de Cleonice, et
obligeoit Marianne en se servant
d' elle pour s' en venger. Mais Marianne
qui sçavoit bien que ses
amours avec Aristandre estoient
parvenuës à la connoissance de la
reyne, et qui jugeoit accortement
que cela luy pourroit faire soupçonner qu' elle
avoit quelque interest
en ceste affaire, ne luy parla
point du depart de Cleonice comme
le desirant, mais comme le regrettant
et déplorant l' infortune
qui luy faisoit perdre la presence
d' une si chere compagne, pour sonder
seulement les intentions de sa
maistresse, et suivre plustost les loix
de la complaisance que le desir de
se venger, quoy que la vengeance

p209

luy fust extremement douce. Et
voyant que la reyne ne luy respondoit
autre chose, sinon que
Cleonice n' estoit pas encore partie ;
elle s' arresta prudemment sur le jugement
qu' elle fit par là, que sa majesté
ne desiroit point qu' elle s' en
allast. Tellement que le dessein
d' Arsilée, ny le sien propre, ne reüssirent
point pour ce coup, comme
elles avoient pensé. Mais Arsilée
qui avoit plusieurs cordes en son
arc, et qui faisoit profit de tout,
pourveu que ce fust au dommage
d' Aristandre, s' advisa d' une autre
invention qui luy succeda plus heureusement.
Elle fait rechercher
Leonide, et luy fait dire qu' il s' offre
une occasion, non seulement
de se venger d' Aristandre, mais
aussi de se remettre avec la reyne.
Qu' elle l' advertit que Climene est

p210

arrivée à la cour, en apparence pour emmener Cleonice, mais en effect pour conclure son mariage avec Aristandre. Qu' elle sçait fort bien que ce mariage ne se fait point au plaisir d' Alcandre, et qu' un des plus grands moyens de l' obliger, estoit de le rompre. Qu' il ne faut qu' en advertir le sophy, lequel pour obliger Alcandre sera bien aise que la reyne redonne Cleonice à sa mere, qui la demande. Que du depart de Cleonice s' ensuivra la rupture du mariage, et de la rupture du mariage l' obligation d' Alcandre, qui n' estant pas moins puissant auprès de leurs majestez, que sensible aux services que l' on luy fait, la pourra remettre auprès de la reyne. Qu' il n' y a personne qui puisse mieux parler à Lysidor de cela, que sa propre mere qui l' a nourry.

p211

Et que pour elle luy conservant encore l' amitié qu' elle luy a tousjours portée sur toutes les filles de la reyne ; elle luy a bien voulu faire part de ce bon advis. Arsilée ne le prenoit pas mal, car il estoit vray qu' Alcandre n' approuvoit pas ceste alliance, mais non pas qu' ils fussent si prests à la contracter, ny que Climene fust venuë pour ce sujet ; au contraire, son dessein estoit de marier Cleonice ailleurs. Mais Arsilée l' avoit feint pour enflammer davantage Leonide, qui ne cessa jamais d' importuner sa mere, qu' elle n' en eust adverty le roy. Le roy sçachant la volonté d' Alcandre, qui avoit jetté les yeux sur un autre party pour son frere, fit dire à la reyne, que puis que Cleonice ne se trouvoit pas bien à la cour, que les medecins luy conseilloyent de

p212

changer d' air, et que sa mere la demandoit ;
il estoit d' advis qu' on la
luy rendist. à ceste parole la reyne
n' eut plus que tenir. Voila donc
le depart de Cleonice arresté avec
un incroyable contentement d' Arsilée,
de Marianne et de Leonide.
La reyne le vouloit pour l' amour
du roy, le roy pour l' amour d' Alcandre,
et Alcandre pour l' amour
d' Aristandre qu' il destinoit pour
une autre femme. Et Climene sur
tous prevenuë des fausses persuasions
d' Arsilée, pressoit ce depart
avec toutes les instances qui s' en
pouvoient faire. Et pour achever,
l' envie non jamais lasse de traverser
les amans, éveilla dans la memoire
d' Arsilée le souvenir des amours
de Tissaferne et de Silesie, dont
l' histoire ayant esté jouëe peu d' années
auparavant chez la reyne

p213

Marthesie, servit d' un puissant exemple
pour confirmer le depart
de Cleonice. Toutesfois afin de ne
se rendre point importune, Arsilée
en fit porter la nouvelle par Callirée,
et tellement à propos, que la
reyne mesme luy commanda de
le luy dire, en ayant desja oüy murmurer
confusément quelque chose,
et ayant appris de la mesme Arsilée
que Callirée en sçavoit nettement
l' histoire, par le moyen d' un
chevalier son parent, qui avoit
esté au service de Marthesie. à
quoy Callirée obeïssant avec une
grande reverence, non toutesfois
sans rougir, commença de ceste
sorte.
Madame, il eust esté mieux seant
à Madame Arsilée de vous faire ceste
histoire qu' à moy, qui luy osteray
toute la grace et tout l' ornement

p214

qu' elle luy pourroit donner, et qui d' ailleurs ne suis pas capable de la raconter devant vostre majesté : mais puis qu' elle me le commande, il n' y a blasme que je n' ayme mieux en courir que celui de la desobeïssance. Je commenceray donc par la Reyne Marthesie ; vostre majesté sçait les admirables parties dont ceste illustre reyne fut recommandée. Entre lesquelles la courtoisie, et le courage heroïque et genereux au dela de la mesme generosité, la rendoient moins recommandable qu' adorable. Sa cour estoit tousjours belle et splendide, et toute sa maison sentoit la magnificence et la majesté d' une si auguste et si grande reyne ; car il n' y avoit homme relevé de quelque éminente partie, ny femme recommandée de quelque excellente beauté, qu' elle ne

p215

taschast d' attirer à son service, et par ce moyen sa cour estoit tousjours pleine de braves hommes, et de belles dames. Sur tout elle estoit curieuse de la parer des plus belles filles du royaume, obligeant leurs parens à les luy donner par les appointemens qu' elle leur faisoit à eux mesmes pour l' amour d' elles. Or de toutes celles qu' elle eut jamais, Silesie fut la plus belle, et de tous les chevaliers dont elle faisoit estat pour leur gentillesse, et pour leur valeur, Bohemont emporta le prix, et s' acquit un tel accez auprès de Martesie, qu' il ne falloit qu' estre aymé de luy pour estre aymé d' elle. Bohemont estoit des extremités de la Perse, et comme il estoit en faveur auprès de la reyne,

tous ceux qui avoient affaire à la
court, et principalement ceux de

p216

son païs se jettoient entre ses bras.
Du nombre de ceux-cy fut Tissaferne,
l' un des plus vaillans, mais aussi
des plus orgueilleux chevaliers du
monde. Bohemont non seulement
le reçoit, mais aussi le produit à la
reyne, qui sur le tesmoignage
qu' il en rendit, en fit l' estime qu' elle
devoit. Et passant plus outre, sur
l' advis que le mesme Bohemont
luy donne, que Tissaferne avoit
une affaire auprès du sophy, pere
de Lysidor, qui mettoit sa vie en
peril, elle voulut que sa maison luy
servist d' asile, et que pendant qu' il
y seroit à couvert, on employast sa
faveur pour accommoder son affaire.
Sa courtoisie ne s' arresta pas
là, elle dit à Tissaferne qu' elle sçavoit
bien qu' il n' y avoit point de
belle prison, et que puis que ses affaires
le rendoient comme prisonnier

p217

chez elle, elle seroit bien aise
qu' il adoucist sa captivité par tous
les honnestes plaisirs qu' il y pourroit
prendre. Que pour cét effect,
elle luy permettoit de voir ses filles,
non seulement dans son antichambre
comme les autres qui
jouissoient de la liberté, mais aussi
dans leur chambre mesme ; luy semblant
raisonnable, que comme
estranger, il eust cét avantage sur
les domestiques, et comme prisonnier
sur les libres. Tissaferne
fut tout ravy d' une si grande bonté,
et son orgueil surpris tout d' un
coup de la faveur de tant de courtoisies
se fondit en submissions, et
emprunta les plus humbles termes

de la mesme humilité pour luy rendre
graces. Certainement ceste
franchise de Marthesie devoit
obliger Tissaferne à mourir plustost

p218

que d' en abuser, et l' un, et
l' autre le pensoient ainsi ; mais le
sucez fera voir qu' ils furent tous
deux trompez, Marthesie de Tissaferne,
et Tissaferne de luy-mesme.
Tissaferne estant donc chez Marthesie
comme en prison, c' estoit
bien la plus douce prison, s' il y en
a quelqu' une de douce, qu' il y en
puisse avoir au monde ; car la musique,
le bal, les assemblées, et autres
divertissemens les plus agreables y
estoyent si ordinaires, qu' on n' avoit
pas loisir de s' arrester à quelque
nouvelle, qu' on ne fust incontinent
diverty par la nouveauté
d' une autre ; tellement que s' il y a
quelque paradis en la terre, c' estoit
là dedans ; mais la douceur, et
le paradis de Tissaferne estoit Silesie.
Il avoit jouÿ du privilege que
la reyne luy avoit donné, qui estoit

p219

la veuë, et l' entretien de ses filles
dedans leur chambre ; et trouvant
en Silesie un amas de toutes les
perfections qu' il avoit veuës separément
en toutes les autres, il ne
peût faire qu' il ne donnast dans les
filets inevitables de sa beauté.
D' autre part Silesie voyant à ses
pieds la gloire de Tissaferne, et
trouvant en sa personne un abregé
de toutes les qualitez qui rendent
les hommes aymables, se pleut tellement
à le captiver, que ne sçachant
pas que l' amour vient le
plus souvent de la complaisance,
en le pensant asservir elle s' asservit

elle mesme, et receut le mesme
coup qu' elle luy donna : son amour
n' empira pas sa beauté, mais il altera
bien son humeur ; son ordinaire
entretien n' estoit plus avec ses compagnes,
mais plustost avec ses pensées

p220

tousjours occupées en la memoire
de Tissaferne, qui ne pouvoit
vivre, et ne vouloit mourir
que pour elle. Encore qu' ils ne fussent
pas moins discrets qu' amoureux,
si ne pûrent-ils si bien cacher
leur amour, que ses flammes ne le
découvrirent. L' amour est bien
aveugle, et c' est une de ses proprietéz
de communiquer son aveuglement
à ceux qui le servent, mais
non pas à ceux qui l' observent. La
reyne estoit grandement soigneuse
de ses filles, et leur avoit donné
une gouvernante qui de peur d' estre
trompée, vivoit tousjours dans
la deffiance. Celle-cy voyant que
Silesie ne parloit qu' à Tissaferne,
et que Tissaferne méprisant le commun
entretien des autres filles
estoit tousjours dans le particulier
de Silesie, conneut clairement leurs

p221

affections, et advertit aussi tost la
reyne du peril qu' il y avoit à les
laisser croistre. La reyne jugeant
le danger qu' il y avoit à negligier
ce mal, le voulut arrester à sa source :
et ayant fait appeller Tissaferne,
luy dit : qu' elle ne l' avoit point
retiré dans sa maison, comme dans
une prison, mais comme dans un
temple, afin d' y asseurer sa personne,
et d' y conserver sa liberté.
Qu' elle luy avoit permis d' y voir
ses filles en particulier, afin que
dans la seureté, il trouvast encore

du plaisir, et trompast les ennuis
de ses affaires par un honneste divertissement.
Mais qu' elle estoit
marrie qu' il eust perdu sa liberté,
par le mesme moyen qu' elle avoit
tasché de la conserver, et qu' en
luy voulant faire éviter une prison,
il fust tombé dans un autre, violant

p222

luy mesme la franchise des propres
autels où il s' estoit retiré. Que les
temples sont encore plus inviolables
à ceux qui s' y sauvent, qu' à ceux
qui les poursuivent. Que c' est un
crime aux poursuivans de les violer,
mais qu' aux affligez c' est un sacrilege.
Que pour ceste raison elle
revoquoit la permission qu' elle luy
avoit donnée, et le prioit de ne
voir plus ses filles qu' en commun
avecque les autres. Qui fut estonné
de ces paroles, ce fut Tissaferne,
mais elles estoient pleines de tant
de justice, et proferées avec tant
d' autorité, qu' encore qu' il n' eust
point de volonté pour les approuver, il
n' avoit point de raison pour
y contredire. Il respondit seulement
qu' il seroit le plus ingrat de
tous les mortels, s' il ne reconnoissoit
que les graces qu' il avoit receuës

p223

de sa majesté ne se pouvoient
jamais reconnoistre ; mais qu' il n' en
avoit point abusé, et que c' estoit sa
consolation en ce desespoir, qu' il
les avoit perduës sans qu' il y eust de
sa faute, comme il les avoit receuës
sans qu' il y eust de son merite. Que
le seul crime dont il estoit coupable,
estoit de n' avoir pas esté trouvé
digne de ses faveurs. Qu' entre les
plus cheres, il avoit tousjours conté
la grace qu' elle luy avoit faite de

luy permettre de voir ses filles ;
mais que comme il les avoit veuës
par sa permission, il s' en abstiendrait
par sa defense, et luy tesmoigneroit
que sa volonté luy estoit
encore plus chere que sa faveur.
Response qui satisfit grandement
la reyne, et qui fut cause qu' elle
ne luy en fit point plus mauvais visage,
ny n' en dit pas une seule parole

p224

à Silesie, ne croyant pas aussi
qu' elle fust si avant engagée dans
les affections de Tissaferne. Mais
sçachant qu' il avoit d' autres amours,
d' où procedoient les affaires
qui l' avoient fait refugier dans
sa maison, elle commanda à Bohemont
de voir Silesie, et de luy déchiffrer
la vie et les actions de Tissaferne,
afin de destourner le cours
la bien-veillance qu' elle luy pouvoit
porter. Bohemont obeïssant à la
reyne, void Silesie dedans sa chambre,
où Tissaferne n' osoit plus entrer
qu' à la dérobée, et prenant le
temps de l' entretenir à loisir, comme
celuy qui en avoit charge, il luy
parla de ceste sorte. Belle Silesie,
on a dit à la reyne que Tissaferne
avoit de l' amour pour vous, et que
vous avez aussi quelque bien-veillance
pour luy, comme il est bien

p225

difficile de se pouvoir empescher
de vouloir du bien à ceux qui nous
ayment. Je suis amy de Tissaferne,
et vous sçavez qu' il n' a point d' autre
accez auprès de la reyne que celui
que je luy ay donné. Mais comme
je me suis acquitté de ce que je
devois à mon amy, en luy procurant
la faveur de nostre maistresse, je
suis de mesme obligé de m' aquiter

de ce que je dois à nostre maistresse,
en empeschant qu' il n' abuse de la
faveur que je luy ay procurée, et
sur tout aux despens d' une beauté
que j' honore comme la vostre. Tissaferne
est brave, et quand vous auriez
fait élection de sa personne,
vous n' auriez point mal choisi :
mais vous ne seriez pas la premiere
à le posseder, quoy que vous soyez
premiere à le meriter. Il a d' autres
amours que les vostres, et cela est

p226

si certain qu' il n' est icy que pour les
affaires qu' elles luy causent. Je sçay
cela Silesie, parce que comme on
ne peut demander remede qu' en
monstrant son mal ; il ne m' a pû
demander secours qu' en me communiquant
ses secrets, que je ne
suis point obligé de celer au prejudice
de nostre maistresse, de vostre
honneur, et du mien propre. Il vous
trompe donc, s' il vous fait accroire
qu' il n' a point d' autre maistresse
que vous ; et sans doute il vous le fait
accroire, puis que vous l' aimez ; car
vous estes trop bien née pour le
pouvoir aymer autrement. Il importe
donc à vous de sçavoir, et à
moy de vous apprendre le fond de
ceste affaire ; car je serois blasmable
si servant un mesme maistre, et
mangeant, comme on dit d' un
mesme pain, je vous laissois tromper

p227

par un homme que vous ne connoissez
que par mon moyen. Il y a
une jeune vefve en nostre païs nommée
Artemise, honneste, riche, et
belle, qui sont les trois qualitez
pour lesquelles les femmes sont
communément recherchées, que
Tissaferne a servy long temps, et

qu' il auroit desja espousée s' il n' eust
esté supplanté par un de ses amis,
qui meritoit bien plustost le nom
de son ennemy, et qui en fin fut
traitté de luy comme tel. Cestuy-cy
s' appelloit Tartane, homme de
grande valeur, et si familier amy de
Tissaferne, qu' il le choisit pour l' accompagner
à la poursuite de ses
amours. Artemise avoit une soeur
encore vefve, un peu plus jeune, et
non guere moins belle qu' elle, appelée
Marfire, qui dependoit entierement
de son aînée ; de laquelle

p228

Tartane devint furieusement amoureux.
Mais Tartane estant assez
pauvre gentilhomme, et Marfire
une riche vefve, il voyoit si peu
de disposition en ceste affaire, qu' il
n' osa jamais découvrir son amour
à sa maistresse, qu' il ne l' eust premierement
découverte à son amy,
qui le servit si dignement en ceste
occasion par la faveur qu' il avoit
auprés d' Artemise, qu' estant prest
à se marier avec elle, il différa ses
nopces pour avancer celles de Tartane,
et luy fit espouser Marfire
avant qu' espouser sa soeur. Mais
Tartane reconneut si mal ce trait
d' amitié, qu' estant parvenu là où
il aspiroit, il rompit le mariage de
celuy qui avoit fait le sien, et empescha
sa belle soeur Artemise d' espouser
Tissaferne. Je ne sçaurois
pas dire qui l' obligea à commettre

p229

une si lasche ingratitude ; mais tant
y a que Tissaferne en fut adverty
par Artemise, qui luy dit qu' il ne
s' en plaignist point à elle, mais à luy
mesme, qui mariant Tartane avec
sa soeur, avoit fait naistre l' obstacle

qui les empeschoit de se marier.
Tissaferne outré d' un si sanglant
déplaisir, eut recours à son espée.
Mais ne voulant point mesler Artemise
dans sa querelle, il print un
pretexte tout different au sujet. Et
ayant presté de l' argent à Tartane
pour couvrir son incommodité, du
temps qu' il servoit Marfire, il le luy
envoya demander en une saison où
il sçavoit bien que l' autre n' en avoit
point ; au refus, il le fait appeller.
Tartane se porte au combat,
et se doutant bien que ce n' estoit
pas pour l' argent que Tissaferne l' avoit
fait appeller, estant tous deux

p230

en presence l' un de l' autre, le prie
avant que se battre de luy dire le
vray sujet de son appel. à quoy Tissaferne :
il n' est plus temps de parler,
Tartane, mais de bien faire. Je voy
bien, respondit Tartane, que
les femmes ont assez parlé pour
nous, mais il en faut boire le calice.
Pour le faire court, Tissaferne
apres un rude combat, laisse mort
Tartane sur le champ ; et par sa mort
redouble l' empeschement de son
mariage ; car quelle apparence y
avoit-il qu' Artemise espousast un
homme encore sanglant du meurtre
de son beau frere ? Et pour surcroist
de mal heur Tartane avoit
deux freres, dont le plus jeune est
encore icy, et l' autre estant lors au
païs, et voulant venger son aîné,
fit appeller Tissaferne, qui le tuë
comme son frere : et est maintenant

p231

icy pour interiner les graces de ces
deux meurtres. Voila, belle, dequoy
j' ay pensé vous devoir advertir,
afin que vous sçachiez à qui

vous avez affaire, et que vous n' ignorez
point que Tissaferne est
non seulement pris ailleurs, mais si
engagé dedans ses querelles, que
difficilement s' en pourroit-il dégager
sans la faveur de la reyne.
Bohemont estoit en ces termes,
quand on luy vint dire devant Silesie,
que le jeune Tartane qui restoit
des trois avoit fait appeller
Tissaferne, et qu' il estoit sorty pour
s' aller battre ; nouvelle qui luy fit
quitter Silesie sans attendre sa response,
pour courir apres les autres.
Mais il n' alla pas gueres loin, parce
que celui qui avoit appellé Tissaferne
l' ayant mené dans le parc de Marthesie
pour s' accorder avec luy des

p232

formalitez du combat, Tissaferne
n' en voulut point ouïr parler.
Mais, monsieur, dit-il à celui qui
l' appelloit, je suis icy pour me laver
de la mort des deux freres de Tartane,
il n' est pas raisonnable que je
tuë toute la race ; mais puis que
vous avez pris la charge de le servir,
mettez la main à l' espée. Cét
appellant le voyant l' espée à la
main, fut un peu surpris ; il ne s' estoit
point préparé à cela, le lieu
luy estoit un peu suspect, et plus
favorable à Tissaferne qu' à luy, tellement
qu' il eust bien voulu pour
le moins changer de place ; mais
se voyant pressé, il tire l' espée, et
au desguainer de l' un et de l' autre,
les gardes du parc y accourant, les
separerent. Mais ils les devoient
prendre tous deux prisonniers pour
leur apprendre le respect qu' ils devoient

p233

à leur maistresse, et l' eussent
peut-estre bien fait, si au lieu

d' estre soustenus, ils n' en eussent
esté empeschez par quelques gentils-hommes
de la reyne, et par
Bohemont mesme, qui survenant
presque en mesme temps, ramena
Tissaferne chez Marthesie, et pria
l' autre de se retirer. Chacun trouva
l' action de Tissaferne fort bonne,
et Silesie meilleure que tous, qui
n' avoit pas perdu son affection
pource qu' on luy en avoit dit ; non
pas qu' elle ne creût qu' il estoit trop
vray, mais elle l' aymoît : et quand
on ayme une personne, tout le mal
qu' on en dit se convertit en bien,
et ne sert qu' à la faire aymer davantage.
Bohemont neantmoins retourné
vers elle, elle luy nia constamment
qu' elle aymast Tissaferne,
ny que Tissaferne l' aymast.

p234

Mais la reyne qui les faisoit éclairer
tous deux, estant advertie qu' ils
ne laissoient pas de se voir la nuict
dans la chambre des filles apres
qu' elle estoit couchée, se releve un
soir à la haste, et prenant un manteau
de nuit sur les espauls, se fait
mener à leur chambre alors qu' elle
y estoit moins attenduë, n' esperant
pas moins que d' y surprendre Tissaferne
comme elle fit, et si mal-heureusement
qu' ayant honte d' avoir
failly de parole à sa majesté, il
se voulut cacher dans la ruelle du
lit de Silesie, où la reyne mesme le
fut trouver, avec un si grand regret
de ces deux amans, qu' ils eussent
voulu tous deux estre morts.
Ha ! Tissaferne, dit la reyne, je feray
moins d' estat que je ne faisois
de vostre parole, puis que vous me
l' avez si mal tenuë. Tissaferne ne

p235

dit pas un mot, quoy qu' il manquast
fort peu souvent de replique ;
mais il n' y avoit là rien à dire.
Aussi la reyne n' attendit pas qu' il
luy respondist : mais ayant commandé
à Silesie de se lever, s' alla remettre
dedans le lit. Silesie se leve en
jupe, et suivant la reyne en sa chambre,
comme un criminel qu' on
mene au supplice, y fut presque
aussi tost comme elle, conduite
toutesfois par Tissaferne, qui
l' ayant menée jusqu' à la ruelle du
lict royal, s' arreste derriere pour
ouïr ce que l' on diroit, s' imaginant
bien que sa maistresse auroit sa leçon,
comme elle n' y faillit pas.
Car la reyne qui ne luy avoit rien
voulu dire dans la chambre des filles,
croyant qu' elle fust seule dans
la sienne, ou pour le moins avec
ceux qui avoient accoustumé d' y

p236

estre en ces heures-là, luy fit la plus
severe reprimende qui se puisse imaginer :
et n' espargna pas mesme
Tissaferne, car pour le luy rendre
odieux, elle luy dit, que c' estoit un
pauvre soldat, ruiné des querelles
qu' il avoit euës, et de celles qu' il
prenoit tous les jours ; et moins aymable
encore pour sa personne
que pour son bien, estant encore
plus pauvre des biens de nature,
que de ceux de fortune. Quand
Tissaferne entendit que la reyne
quittoit sa maistresse pour l' entreprendre,
il fut bien si hardy que
de se presenter à la ruelle pour arrester
le cours des paroles de la reyne,
comme en effet il l' arresta, car
elle fut estonnée de le voir en un
lieu où elle ne pensoit pas qu' il fust ;
et peut-estre n' en eust-elle pas tant
dit, si elle l' eust creu si prés. Neantmoins,

p237

nous parlions de vous, luy
dit elle, je ne sçay pas si vous avez
oüy ce que j' en disois. à mon grand
regret, respond Tissaferne, et
pleust aux dieux, madame, que
j' eusse esté sourd, ou que je n' eusse
point esté du tout pour ne l' avoir
point oüy. Vous voyez, repliqua
la reyne, qui fait ce qu' il ne doit,
oyt ce qu' il ne veut. Je veux bien
que cela soit ainsi, madame, repart
Tissaferne, et confesseray
bien que je suis un pauvre soldat ;
mais non pas que jamais aucune
demande que j' aye faite, vous ayt
deu faire juger de ma pauvreté.
Quand je serois plus pauvre de bien
que vous ne dites, je suis plus riche
d' honneur que vous ne pensez : et
si la noblesse jointe à la valeur est la
richesse du gentilhomme, il n' y a
chevalier au monde dont je doive

p238

envier ny la naissance ny la fortune.
Allez Tissaferne, dit la reyne,
je vous estimois plus sage que vous
n' estes ; ou vous ne sçavez pas ce
que vous dites, ou vous ne sçavez
à qui vous parlez ; il ne tient qu' à
moy de vous l' apprendre ; mais je
pardonne à vostre folie, et ayme
mieux m' en moquer que la chastier.
Tissaferne sort en courroux, et laisse
la reyne non moins courroucée
d' avoir si mal employé les faveurs
qu' elle avoit faites à cét ingrat : et
tout l' orage en tomba sur la teste
de Silesie, qui ne peût dire autre
chose sinon qu' elle ne l' avoit point
fait entrer dans la chambre des filles,
ny ne pouvoit pas l' en faire sortir.
Qu' elle s' en estoit plainte à celle
qui luy avoit ouvert la porte, qui
l' avoit payée de ceste response ; que
sa majesté luy avoit commandé

p239

qu' on luy ouvrist au commencement,
et ne l' avoit point defendu
depuis. Que pour elle, elle n' avoit
jamais ouvert les yeux sur les qualitez
de Tissaferne pour juger si elles
estoyent aymables, ou non ; que
bonnes, ou mauvaises, elles ne luy
pouvoient estre qu' indifferentes,
puis que n' ayant point de volonté
pour personne, et moins encore
d' inclination pour luy, elle n' y pouvoit
avoir du dessein, ny l' executer
quand elle l' auroit. Et achevant
ses raisons, elle donne le bon soir à
la reyne, qui le luy avoit donné
fort mauvais. Tout cela n' alloit
que bien ; mais Tissaferne se plaignant
le lendemain à Bohemont
de l' affront que la reyne avoit fait
à sa maistresse, et des paroles qu' elle
avoit dites au desavantage de luy
mesme ; luy representa qu' estant

p240

là sous sa protection, il estoit garent
de son honneur. Que sa majesté
luy ayant esté favorable en ce
qui regardoit son bien, pour luy
estre contraire en ce qui touchoit
sa reputation, ne l' avoit pas tant
obligé en l' un, comme elle l' avoit
offensé en l' autre. Que ceste offense
ne s' addressoit pas tant au protégé,
comme au protecteur. Qu' il reconnoistroit
l' amitié qu' il luy portoit
par le sentiment qu' il en monstreroit.
En effet il luy tesmoigna
qu' il vouloit qu' il querellast la
reyne, ou qu' il le vouloit quereller.
Bohemont voyant que Tissaferne
abusoit aussi bien de son amitié,
comme de la bonté de la reyne,
et que la presumption de sa valeur
luy faisoit estimer que toutes
choses luy devoient estre permises,
luy respond ; monsieur, je suis

p241

vostre amy, mais je suis serviteur
de la reyne, et plus obligé de justifier
ses actions, que de proteger
les vostres. Je suis bien marry que
vous luy ayez donné sujet de vous
offenser : mais de penser que j' en
témoigne jamais autre ressentiment
que la pitié que j' ay de vostre disgrace,
vous vous tromperiez. C' est
ce que je n' ay jamais fait, replique
Tissaferne, que lors que je me suis
fié de mes amis. Si vous me comprenez
au nombre de ceux qui
vous ont trompé, vous avez menty, repart
Bohemont. Vous parlez
sur vostre fumier, dit Tissaferne,
mais vous n' y serez pas tousjours.
En disant cela, Tissaferne sort, et
Bohemont le suivant, tous deux
gaignent la campagne. Mais cela
ne peût estre si tost, que la reyne
n' en fust advertie, qui fit courir

p242

apres toute sa maison, avec commandement
exprez de tuer Tissaferne,
qui eust esté ce jour là perdu,
si Bohemont mesme ne l' eust fait
sauver. La fuite de Tissaferne fut
la paix de la maison ; mais Silesie
ayant perdu son amant, ne recouvra
pas les bonnes graces de sa maistresse.
Et Bohemont qui avoit accru
sa faveur par la disgrace de Tissaferne,
voulant restablir ceste pauvre
fille, acheva de la ruiner ; car la
reyne s' imagina qu' il en estoit
amoureux, et que la querelle qu' il
avoit euë avec Tissaferne, venoit
plustost de l' amour de Silesie, que
du respect de sa majesté. Ce qui la
fit resoudre à la congedier ; mais
de telle sorte qu' ayant envoyé querir
le satrape de Syrie son pere, elle

luy dit : qu' après avoir long temps
dissimulé les inclinations de sa fille,

p243

elle estoit contrainte de la luy rendre,
voyant qu' il y avoit plus de danger
en l' exemple qu' elle donnoit aux
autres, que d' esperance d' amendement
en elle. Qu' elle le prioit de
la retirer, et de delivrer son esprit
d' une charge qu' il ne pouvoit plus
porter. Le satrape outragé en l' injure
de sa fille, respondi brusquement
à la reyne, qu' il luy avoit
donné sa fille bien nourrie, et bien
née, et que si elle avoit fait quelque
chose qui fust contraire à l' honneur
de sa nourriture et de sa naissance,
cela devoit plustost proceder
de l' exemple qu' elle avoit veu,
que de celuy qu' elle avoit porté
dans sa maison. Qui fut cause que
la reyne le fit chasser honteusement,
et luy et sa fille, accroissant
la honte de l' un par l' infamie de
l' autre ; outrée neantmoins jusqu' au

p244

coeur du regret de n' avoir
preveu quand il estoit temps les
amours de Tissaferne, qui par la
trop grande privauté qu' il avoit
euë avec Silesie, avoit esté cause de
son mal-heur.

LIVRE 4

p245

Argument.
Indisposition de Cleonice. Artifices d' Aristandre
pour empescher son depart, et le
personnage qu' il fit joüer à Cleante envers le
sophy. Ce qu' il fit dire à Climene par Clodamire

pour mesme sujet. Paroles de Climene avec Arsilée. Depart de Cleonice rompu, comment Cleonice en fut advertie, et par qui. Froideur d' Aristandre et de Cleonice, et pourquoy. Discours d' Aristandre avec Celidor sur le sujet d' Arsilée et de Cleonice. Paroles de Celidor avec Arsilée sur mesme sujet, suivies de la reconciliation d' Aristandre, et de Cleonice avec elle. Felicité d' Aristandre et de Cleonice troublée par l' advis qu' on donna à Cleonice du mariage d' Aristandre avec Luciane. Les plaintes de Cleonice, et la response d' Aristandre. Mariage du mesme Aristandre avec Luciane. L' advis qu' il en donna luy mesme à Cleonice, et sa response. Regrets d' Aristandre

p246

et de Cleonice, et les dernieres paroles qu' ils eurent ensemble, suivies de l' histoire de Tiribase, et d' Orithie. De ceste histoire l' on tira trois grands déplaisirs qu' avoit receus Marthesie par sa bonté, pour avoir permis trop librement la conversation de Tissaferne et de Silesie ; l' un d' avoir esté contrainte d' offenser un chevalier qu' elle avoit tant obligé ; l' autre de perdre l' amitié d' un satrape qui luy estoit si necessaire ; et le troisieme de ruiner une fille qu' elle avoit si cherement eslevée. Et de ces trois déplaisirs une conclusion tacite d' en envoyer plustost Cleonice maintenant que sa mere la demandoit, et que toutes choses y estoient disposées, qu' attendre que la communication qu' elle avoit avec Aristandre

p247

produisist quelque mauvais effect, qui contraignist la reyne de la chasser. Voila donc le congé de Cleonice accordé à l' instance de sa mere, qui

se resout à partir dès le lendemain
avecque sa fille. Aristandre fut bien
adverty des sourdes pratiques d' Arsilée,
mais il ne les pouvoit empescher ;
car il avoit à gagner le sophy,
la reyne, Alcandre, Arsilée, et Climene,
qui bien que pour diverses
fins, conspiroient tous une mesme
chose, qui estoit le depart de sa maistresse.
Et le pis estoit pour luy qu' il
n' osoit pas embrasser ouvertement
cette affaire, et pour ne se declarer
point contraire à la volonté de
leurs majestez, et pour ne témoigner
point qu' il eust quelque interest
au depart de Cleonice. Si ne
faut-il pas qu' elle s' en aille, quand
tout le monde ensemble l' auroit

p248

conclu. Il la prie donc de differer
son depart encore huit jours, par la
feinte d' une nouvelle indisposition,
l' assurant que dans ce temps-la,
il aura changé non seulement la
volonté du sophy, et de la reyne,
mais aussi celle de Climene. Tellement
que dès le soir mesme la santé
de Cleonice fut tellement alterée,
qu' on ne parla plus que de luy donner
du repos, en attendant qu' elle
peust souffrir le travail du chemin :
mais au lieu que le repos fortifiast
sa personne, il l' affoiblissoit davantage,
et fortifioit son mal. D' autre part
Aristandre s' estant allé promener au
parc du sophy, et s' estant retiré tout
seul dans une alée pour songer plus
profondement au depart de Cleonice,
et aux moyens de le divertir, y
fut trouvé par Cleante, lors qu' il
estoit plus engagé dans cette pensée.

p249

Cleante estoit parent proche
de Cleonice, et familier

amy d' Aristandre, qui le voyant plus triste que de coustume, luy demanda la cause de sa tristesse. J' ay assez de confiance en vostre amitié pour vous la dire, respond Aristandre, et vous avez assez d' interest en la cause pour la sçavoir ; c' est que Climene seduite des fausses persuasions d' Arsilée, veut oster l' honneur à sa propre fille ; et voila le sujet de mon déplaisir. Cleante s' arresta tout court à ceste response ; mais comment est-il possible, reprit-il apres, que Climene vueille faire ce tort à ma cousine ? Elle ne le veut, ny ne le pense, replique Aristandre, mais elle ne laisse pas de le faire ; car n' est-il pas vray que les filles qui sont une fois entrées au service de la reyne, n' en sortent

p250

jamais que pour estre mariées, ou pour avoir fait quelque faute ? Or vostre cousine n' en sortant point pour estre mariée, ne s' ensuit-il pas qu' elle en sort pour avoir failly ? Quel aveuglement est-ce donc à sa mere de la retirer avec ceste honte, l' y pouvant laisser avec tant d' honneur ? Je ne sçay qui luy peut avoir donné cét advis, respondit Cleante ; mais je ne l' ay jamais trouvé bon. Vous le trouveriez bien plus mauvais, dit Aristandre, si vous sçaviez ce qu' on en pense, et ce qu' on en dit ; mais pour le present vous n' en apprendrez pas davantage. Monsieur, dit Cleante, il me semble qu' il vaudroit mieux trouver quelque moyen de rompre ce depart tandis que Cleonice est icy, que perdre le temps à la regretter inutilement tandis qu' elle s' en ira.

p251

Si vous jugez que j' y puisse servir de
quelque instrument, je m' y employeray
non seulement comme
son parent, mais aussi comme vostre
serviteur. Il faut donc que vous
fassiez une chose, dit Aristandre,
par laquelle vous obligerez
non seulement Cleonice, mais
aussi leurs majestez ; et Climene
mesme quand elle aura découvert
les artifices d' Arsilée. Vous sçavez
que le prince de Medie est parent
de vostre cousine ; il est vray, respondit
Cleante. Il faut donc que
vous ailliez trouver le sophy, et
que parlant à luy de vostre propre
mouvement, vous luy disiez que
vous venez de la maison de ce prince,
où vous avez trouvé une grande
assemblée des parens de Cleonice,
qui se sont rendus là sur l' advis
qu' on leur a donné qu' elle avoit

p252

son congé de la reyne, pour remonstrer
à sa majesté le tort qu' on
fait à ceste fille de l' en envoyer, et
la honte qui en revient à tous ses
parens. Que la coustume de la cour
de Perse ne souffre point que les
filles qui ont l' honneur d' estre
nourries en la maison de leurs majestez,
en sortent que pour quelque mariage avantageux, ou
pour quelque faute signalée. Que puis
que Cleonice n' en sort point pour
le premier, il semble que ce soit
pour le second ; auquel cas ils veulent
supplier leurs majestez de ne
les couvrir point de ceste infamie,
sans avoir premierement verifié son
innocence, ou sa faute. Que si elle
a failly, ils seront les premiers à requerir
qu' elle soit punie ; comme
ils supplioient aussi leurs majestez
de ne la chasser point si elle est innocente.

p253

Que le prince de Medie
doit porter à sa majesté la parole
pour tous les autres, et que devant
que la resolution en fust entierement
prise, vous estes party
pour l' en advertir, afin qu' elle ne receust
point quelque ennuy de leur
déplaisir, et qu' elle trovast plustost
moyen de les contenter, et de rompre
leur assemblée avant que les
oüyr, quand ce seroit mesme en retenant
Cleonice, qui au bout du
conte n' a point merité d' estre chassée.
Le lendemain Cleante ne faillit
pas d' aller chez le roy, et de luy
dire à l' oreille la nouvelle qu' il avoit
concertée avec Aristandre, la
luy colorant avec tant d' apparence,
qu' il la receut comme veritable. Et
apprehendant déjà la remonstrance
des parens de Cleonice, fondée
sur la justice et sur la raison, il commanda

p254

au mesme Cleante de retourner
en la maison du mesme
prince, et de rompre leur assemblée
sur l' assurance qu' il leur donnoit,
que Cleonice ne s' en iroit
point, pourveu que sa mere consentist
qu' elle demeurast : et que l' intention
de la reyne ny la sienne
n' avoit jamais esté de la chasser,
mais de la livrer seulement aux importunitez
de sa mere, qui les avoit
contraints à luy donner son congé
quasi malgré eux. Mais Climene
estant allé voir sa fille pour la faire
resoudre à son partement, aussi tost
que sa santé le pourroit souffrir : et
Cleonice craignant que les medecins
ne découvriissent la feinte de
son mal, et que sur leur advis sa
mere ne la contraignist de partir, elle
luy dit ; madame, aussi tost que
ma douleur me permettra de vous

p255

suivre, je seray la premiere dont
vous en recevrez l' advis : mais je
vous supplieray de vous arrester en
passant aux sacrifices du grand
Orosmades, afin qu' accomplissant
le voeu que j' ay fait de finir mes
jours dans son temple, je satisface
premierement à ma devotion, et
évitte finalement la malice de ceux
qui avec plus de rage que de raison
veulent tirer quelque avantage
de mon depart. Climene s' arresta
tout court à ces paroles, sans s' informer
plus avant, de peur d' en sçavoir
davantage, et sans plus parler
du depart, de peur d' irriter son mal.
D' ailleurs Aristandre ayant gagné
la volonté du sophy, et par consequent
celle de la reyne, avoit à
combatre encor celle de Climene
et d' Alcandre ; l' une ayant déjà fait
dessein d' un autre mary pour sa fille,

p256

et l' autre d' une autre femme pour
son frere. De ces deux-la dependoit
la demeure, ou le depart de Cleonice ;
car quoy que l' autorité du sophy
fust pleinement absoluë, il ne
s' en fust jamais voulu servir au prejudice
de leurs volonte. Aristandre
songeant perpetuellement aux moyens
d' en venir à bout, se souvint d' un
chevalier nommé Clodamire, qui
estoit voisin et bon amy de Climene,
et avec lequel il avoit une estroite
et particuliere confidence. Il le
prie donc d' aller voir Climene, et
l' instruit de ce qu' il avoit à luy dire
sur le sujet de Cleonice. Clodamire
n' y manque pas, car outre
qu' Aristandre estoit en faveur, et
que chacun desire de le servir, il
avoit des qualitez pour lesquelles il
estoit, non seulement dans l' estime,
mais aussi dans la bienveillance

p257

de tout le monde : et la beauté de Cleonice faisoit que toute la cour en craignoit le depart, et en desiroit le sejour. Estant donc allé voir Climene, elle luy demanda ce qu' on disoit à la cour de ce qu' elle en emmenoit sa fille. Si vous sçaviez ce qu' on en dit, madame, respond Clodamire, vous ne l' en emmeneriez pas. Comment, monsieur, replique Climene, et qu' est-ce qu' on en pourroit dire ? Rien de mauvais sans mentir, respond Clodamire ; mais ne sçavez vous pas que les plus nettes actions que nous puissions faire, sont sujettes à la calomnie. Il est vray, dit Climene, mais encore faut-il quelque couleur à la calomnie, qui luy donne apparence de verité ; là où je ne croy pas qu' il y en puisse avoir en ce fait icy. Madame, reprit Clodamire, la plus part des

p258

choses sont à double entente, et il n' y a que les amis qui les interpretent en la bonne part, mais les ennemis les prennent tousjours en la pire ; et ce que les uns jugent sans apparence, les autres le trouvent tres-apparent. à ce conte, respond Climene, il y a donc quelque chose qu' on dit de nous qui ne va pas bien ; je vous supplie, monsieur, comme bon voisin, et comme bon amy que vous m' avez tousjours témoigné d' estre, de ne me la celer point. Madame, dit Clodamire, c' est une chose plus digne de moquerie que de croyance, mais toutesfois si chatoüilleuse qu' elle vous toucheroit ; c' est pourquoy je serois bien aise que vous l' appreniez de quelque autre. Et monsieur, dit Climene, y a t' il quelque autre qui m' en doive plus confidemment advertir

p259

que vous ? Je vous prie de ne
destruire point par ce refus la confiance
que j' ay tousjours euë en vostre
amitié. Madame, dit Clodamire,
c' est qu' on dit que mademoiselle
vostre fille est grosse, et que vous
l' en emmenez afin qu' elle n' accouche
point icy à la veuë de la cour.

Je sçay bien que cela est faux, et
que les gens de bien ne le croient
pas ; mais le mensonge prend sa
force de l' autorité de ceux qui
le disent : et cestuy-cy vient de telles
personnes, que parmy les ennemis
il pourra passer pour la verité.

C' est pourquoy, madame, tant
pour faire mentir ceux qui le disent,
que pour en arracher le soupçon de
ceux qui le croient, je trouverois
fort bon, sauf meilleur advis, que
Cleonice demeurast icy, jusques à
ce que le temps découvrist la fausseté

p260

de ceste imposture. Ha ! Monsieur,
dit Cleonice, quelle parole
me dites vous là ! Que ma fille est
grosse, est-il possible que ceste pensée
soit pû tomber au coeur de
quelque personne tant ennemie
qu' elle puisse estre ? Non, non, elle
n' est point grosse, et pour faire
voir qu' elle ne l' est point, elle ne
s' en ira encore de douze lunes. La
reyne ne l' a point chassée, elle l' a
seulement donnée à mon importunité,
et sera plus contente de la retenir,
que de la laisser. Mais vous,
monsieur, achevez moy d' éclaircir,
dites-moy qui est l' ame si méchante
et si noire qui a pû concevoir
une si maudite pensée. Madame,
dit Clodamire, cela ne feroit
que vous offenser davantage : je

sçavois bien qu' on ne vous toucheroit
pas à une partie si sensible sans

p261

vous faire mal, mais il estoit necessaire
que vous le sçeussiez : et j' eusse
regretté toute ma vie, qu' à faute
de vous avoir donné cét advis,
l' honneur de Cleonice eust couru
quelque fortune. En fin, apres
avoir repoussé trois ou quatre fois
la curiosité de Climene, qui brusloit
du desir de connoistre les auteurs
d' une si sanglante médisance ;
il luy dit, que tout cela venoit
d' Arsilée, qui apres luy avoir persuadé
de demander à la reyne le
congé de Cleonice, et à la reyne
de le luy donner, avoit trouvé ceste
mal-heureuse invention pour perdre
sa renommée. Ce que je vous
dis, madame, adjousta Clodamire,
à condition que vous ne me ferez
point s' il vous plaist de querelle
avec une femme ; car je m' en démeslerois
fort mal. Monsieur, respondit

p262

Climene, je ne vous en feray
jamais avecque personne ; mais
je m' en vay bien signifier tout
presentement à ceste dame, que ma fille
ne s' en ira point. De fait, Clodamire
ne se fut pas si tost retiré,
qu' elle alla trouver Arsilée, à qui
elle dit : madame, j' avois supplié la
reyne de me redonner ma fille, en
partie par l' advis des medecins, et
en partie aussi par le vostre, ne
croyant pas que cela luy peust apporter
aucun prejudice. Mais depuis
ayant esté advertie que cela la
pourroit faire soupçonner d' avoir
fait quelque mauvaise action auprès
de sa majesté, pour laquelle
on l' auroit plustost chassée que congediée,

j' ay creu qu' il y avoit plus
d' apparence en cét advertissement
qu' au vostre : et que pour ce qui regarde
les medecins, je dois estre

p263

plus soigneuse de son honneur que
de sa santé. C' est pourquoy, madame,
je suis icy pour vous dire
qu' elle ne s' en ira point. Qui fut estonnée
de ceste harangue, ce fut Arsilée.
Madame, dit-elle, vous avez
demandé le congé de vostre fille à
la reyne, et la reyne vous l' a donné :
et sur je ne sçay quel nouveau
fait vous prenez maintenant un
nouvel advis. Pour moy, je seray
fort aise qu' elle demeure, mais je
vous declare que l' intention de la
reyne est qu' elle s' en aille. Madame,
repliqua Climene, la reyne a
esté marrie que je la luy aye demandée,
et sera bien aise que je la luy
rende ; ma fille n' a point fait de
faute, et n' est point de condition
pour estre chassée sans avoir failly ;
si elle a mal fait, il faut qu' elle soit
punie d' un chastiment plus severe

p264

que son congé ; si elle n' a point mal
fait, il ne faut pas que ses ennemis
ayent cét avantage sur elle de la
chasser. Je sçay que cela ne vient
point du mouvement de la reyne,
au contraire, il est fort esloigné de
sa bonté, et que quand elle sçaura
les moyens qu' on a pratiquez pour
esloigner Cleonice, elle les trouvera
fort mauvais. C' est pourquoy,
madame, je vous declare une fois
qu' elle ne s' en ira point. Madame,
dit Arsilée, il semble que vous me
vueillez comprendre entre ceux
qui n' aiment point vostre fille, enquoy
je serois fort mal reconnuë

de la trop grande affection que je
luy ay portée ; car si je suis mal avec
elle, ce n' est que pour avoir trop
aymé son bien, et ce qu' elle doit
avoir plus cher. Neantmoins, madame,
il vous est permis de jouir de

p265

la liberté de vos pensées, et à moy de
me contenter de la sincerité de mes
intentions. Pource qui est du depart
de Cleonice, vous mesme l' avez
poursuivy, et obtenu de la
reyne, c' est à vous à luy faire revoquer
le congé qu' elle luy a donné
à l' instance que vous en avez faite.
Il est vray que j' en ay fait l' instance,
respondit Climene, et c' est
dequoy je me plains, qu' en me persuadant
qu' elle n' estoit pas bien auprès
de la reyne, vous m' ayez fait
demander son congé pour en faire
apres un mauvais discours. Ha !
Madame, dit Arsilée, il y peut avoir
quelque chose du premier, mais je
nie formellement le second. J' ay
bien plus de sujet de nier que ma
fille vous vueille du mal pour avoir
aymé son bien, respondit Climene.
En fin elles en dirent tant, et

p266

avec tant d' aigreur, que le bruit en
vint aux oreilles et de Lisidor, et
d' Alcandre ; ce qu' Aristandre ayant
preveu, avoit tellement gagné
le directeur de la conscience du
roy, que se trouvant à point nommé
quand on luy rapporta la prise
que Climene avoit eüe avec Arsilée ;
il luy representa qu' il n' en pouvoit
envoyer Cleonice sans l' exposer
à la médisance de tout le monde,
enquoy il n' y alloit pas seulement
de l' honneur de Cleonice,
mais aussi de la conscience de sa

majesté. Tellement que le sophy
qui recevoit ses conseils comme
des oracles, envoya sur le champ
Alcandre à la reyne, pour luy dire
que les parens de Cleonice se plaignoient
du congé qu' elle luy avoit
donné, que Climene mesme en
avoit eu quelques paroles avec Arsilée :

p267

et que tant pour ces considerations,
que pour celle de la mesme
Cleonice, qu' on pourroit soupçonner
d' avoir fait quelque faute
qui fust la cause de son depart, il seroit
bien aise qu' elle la retinst
comme auparavant. La reyne
fut bien aise d' entendre la volonté
du sophy, tant pour l' amour de
Cleonice, que pour le respect d' Aristandre,
duquel elle recevoit du
service tous les jours ; les persuasions
d' Arsilée, l' importunité de la
mere, et la contraire volonté du
roy, l' avoient comme contrainte
de consentir à son depart, elle consentit
donc d' autant plus volontiers
à la retenir, qu' elle avoit esté
comme contrainte à la relascher ;
et oubliant tous les discours, et
tous les exemples d' Arsilée, elle luy
commanda de porter ceste nouvelle

p268

à Cleonice. Arsilée voyant renverser
en un moment toute, ses machines,
et rompre tant de ressorts
qu' elle avoit fait joüer pour l' éloignement
de ceste fille, fut extrêmement
estonnée, et encore plus
honteuse que la reyne l' eust choisie
pour estre la messagere d' une
nouvelle si contraire à son esperance,
et à son desir, dont l' affliction
estoit augmentée par le plaisir qu' elle
estoit contrainte d' annoncer à

Cleonice. Du commencement elle
essaya de s' en excuser, remontrant
à la reyne qu' Orante s' aquitteroit
mieux de ceste charge qu' elle ;
mais Orante repliquant qu' elle n' avoit
point de charge sur les filles de
la reyne, elle fut contrainte d' obeïr.
Et ainsi celle qui avoit remué
le ciel et la terre pour éloigner Cleonice,
et qui luy avoit donné tant

p269

d' allarmes et de frayeurs de son depart,
luy porta la nouvelle de sa demeure,
ou fut au moins destinée
pour la luy porter ; car elle la differa
tant, que Cleonice l' avoit desja
receuë par le moyen d' Aristandre,
qui sçachant l' inquietude où elle
estoit entre les doutes de son depart,
ou de son sejour, l' avoit non
seulement advertie de ce qu' Arsilée
luy devoit dire, mais encore instruite
de ce qu' elle luy devoit respondre ;
car encore que Cleonice
fust tres-habille, elle voioit reüssir
les desseins d' Aristandre avec tant
d' heur, qu' elle ne parloit que comme
elle en estoit inspirée, et ne se
laissoit pas moins conduire à la fortune
de son genie, qu' à la prudence
de son jugement. Arsilée l' allant
donc voir sur le soir pour obeïr au
commandement de la reyne, luy

p270

dit qu' elle avoit tant fait envers sa
majesté, qu' encore que Climene
eust pressé son depart avec toutes
les instances qui s' en peuvent faire,
que la reyne mesme le luy eust accordé
du consentement du sophy,
elle l' avoit tant suppliée, qu' à sa
priere elle avoit revoqué le congé
qu' elle luy avoit donné, et l' avoit
choisie pour luy porter la nouvelle

de ceste faveur, comme celle qui
la luy avoit procuré, à la charge
toutesfois qu' elle ne verroit jamais
Aristandre, ny ne parleroit point
à luy. Cleonice qui voyoit le jour
au travers de ceste finesse, la remercia
neantmoins de la bonne affection
qu' elle luy avoit témoignée,
bien qu' elle la jugeast tres-mauvaise :
et luy promist, non seulement
de ne voir jamais Aristandre,
quoy que ce fust au plus loin de sa

p271

pensée, mais aussi de ne suivre jamais
autre volonté que la sienne.
La promesse estoit équivoque ; car
elle pouvoit entendre la volonté
d' Aristandre, ou d' Arsilée, ou la
sienne propre ; aussi l' avoit-elle faite
avec intention de ne la point tenir ;
neantmoins elle ne fut rompuë
que par le commandement
d' Arsilée, comme nous verrons en
suite. Mais pour lors Cleonice estant
guerrie au moyen de ceste nouvelle,
et sa demeure arrestée auprès de la
reyne, Climene s' en retourna sans
sa fille, et Aristandre allant chez la
reyne, non seulement ne parla
point à Cleonice, mais n' en fut pas
mesme salué ; ce qui ne procedoit
pas d' aucune mauvaise intelligence
qui fust en eux, mais de la resolution
qu' ils avoient prise ensemble,
non seulement de ne se témoigner

p272

point leur affection l' un à l' autre
devant le monde, mais plustost
de monstrier une mauvaise volonté.
Tous ceux qui avoient veu le familier
entretien d' Aristandre avec
Cleonice, voyant une si grande
froideur et indifferance en l' un et
en l' autre, en discouraient à leur

mode, comme ils l' entendoient, assez
diversement. Les uns pensoient
que ceste premiere amour estoit
convertie en inimitié. Les autres
que Cleonice ayant couru fortune
de se retirer pour le respect d' Aristandre,
se vouloit asseurer par le
revers de ce qui l' avoit pensé perdre :
et les plus advisez estimoient
que c' estoit une feinte qui se jouoit
entre eux pour tromper les plus
clair-voyans. Tandis Celidor, dont
nous avons parlé cy-dessus, qui
avoit retiré les lettres d' Aristandre

p273

des mains d' Arsilée estant amy de
l' un et parent de l' autre, et marry
de les voir tous deux mal ensemble,
trouvant un jour Aristandre à la
promenade, ne luy peût celer le déplaisir
qu' il avoit de l' inimitié qui
estoit entre luy et sa cousine. Ne
sçavez vous pas, luy dit Aristandre,
que c' est la coustume des dames
principalement de la cour, de rendre
du mal à ceux qui leur veulent du
bien ? Vous ne pouvez pas dire cela
d' Arsilée, respond Celidor, car
vous sçavez bien que sans elle Cleonice
s' en fust allée. Je sçay qu' elle
ne veut que la ruine de Cleonice,
replique Aristandre : et pour vous
faire voir qu' il est vray, c' est que ne
l' ayant pû ruiner par les paroles
qu' elle en a dites pour la tirer d' auprès
de la reyne, elle la veut ruiner
maintenant par le silence ; car

p274

pourquoy luy a t' elle defendu de
parler à moy, sinon afin que tout
le monde en parle, et que cela oblige
un chacun à croire que l' une
a fait quelque faute, qui a contraint
l' autre à luy faire ceste defense ? Ma

condition et la sienne presuposent-elles
pas quelque grand sujet pour
lequel on nous a defendu de parler
ensemble ? Cette action, Celidor,
m' est insupportable, puis qu' elle
touche la reputation d' une personne
qui m' est si chere ; blasmez moy
si j' ay tort, mais si je n' en ay point
aussi, ne trouvez pas mauvais un si
juste ressentiment. Si cela est, respond
Celidor, ma cousine a tort ;
mais je vous prie de me permettre
de le sçavoir d' elle-mesme, et de
trouver bon que je me mesle de
vous accorder. Je ne desire pas
mieux, replique Aristandre, pourveu

p275

que Cleonice soit hors d' interest,
et qu' Arsilée la traitte comme
elle doit. Ils se separerent en ceste
resolution, et Celidor estant allé
trouver Arsilée, luy dit que toute
la cour trouvoit estrange que
Cleonice ne saluast plus Aristandre ;
que la defense qu' on luy avoit
faite de parler à luy, estoit cause que
tout le monde en parloit ; qu' Aristandre
n' en estoit pas tant marry
pour la perte de sa conversation,
quoy qu' elle luy fust tres-chere, que
pour la flastrissure dont cela ternissoit
son honneur ; d' autant qu' un
chacun s' imaginoit qu' il y eust
quelque mauvaise action precedente,
qui fust le sujet de ceste defense.
D' ailleurs qu' elle estoit contraire
à la courtoisie et civilité de
la cour de Perse, qui ne defend
point le commun entretien des

p276

chevaliers avecque les dames.
Qu' Alcandre possedoit absolument
les bonnes graces de Lisidor : et
qu' Aristandre estant aymé d' un

chacun pour ses vertus et perfections,
n' avoit point de vice, ny
de defaut qui le deust faire haïr
d' elle seule. Arsilée avoit fait tous
ses efforts pour traverser les amours
d' Aristandre et de Cleonice, et
voyant que tout cela ne les avoit
pû diviser, qu' au lieu de moyenner
le depart de Cleonice par tant de
ressorts qu' elle avoit fait joüer, elle
avoit affermy sa demeure ; et que
la continuation de sa mal-veillance
ne feroit que témoigner inutilement
une mauvaise volonté sans
effect, se laissa persuader aux advis
de Celidor, et commanda à la
gouvernante d' advertir Cleonice
qu' il n' y avoit point de danger

p277

qu' elle saluast Aristandre, ny qu' elle
parlast à luy, s' il parloit à elle.
Mais Cleonice qui avoit desja le
mot d' Aristandre, respondit à la
gouvernante qu' elle n' en feroit
rien, que la dame d' honneur le
luy avoit defendu, et que sa mere
luy avoit commandé de ne rien
faire contre les defenses d' Arsilée.
Et trouvant un peu apres la mesme
Arsilée, elle luy dit ; madame, nostre
gouvernante m' a dit que je saluasse
Aristandre, s' il me saluoit, et
que je parlasse à luy, s' il parloit à
moy : mais je luy ay dit que je n' en
ferois rien, attendu vostre defense,
et la resolution que j' ay prise
de ne rien faire contre vos commandemens.
Cleonice disoit cela
par le conseil d' Aristandre, qui
vouloit faire dédire Arsilée de sa
parole, et en obtenir un commandement

p278

qui fust contraire à sa defense,
comme il obtint ; car Arsilée

estant obligée de parler là dessus,
dit à Cleonice qu' il n' y avoit point
de mal de saluër, ny de parler avec
Aristandre, pourveu que ce fust de
telle sorte qu' aucun ne peust trouver
rien à dire, ny en ses actions,
ny en ses paroles. Alors Aristandre
fut voir Arsilée, à laquelle il
fit tous les compliments qui se
peuvent faire, et en receut tous
ceux qui se peuvent recevoir. Depuis
ce temps-là, Arsilée print un
grand soin de Cleonice, la faisant
disner ordinairement avec elle, et
la traittant comme Callirée sa niece,
avec laquelle Aristandre contracta
une tres-estroite amitié, tant
pour luy que pour Cleonice. Et
d' autant que Callirée aymoît un
chevalier amy d' Aristandre qu' elle

p279

desiroit grandement d' espouser ;
Aristandre la servit si dignement
en ceste occasion, que le mariage
en eust esté fait, si la jalousie
et l' envie de Callirée n' en eussent
rompu le dessein. Mais estant envieuse
de la bonne intelligence
qui estoit entre Aristandre et son
serviteur, elle les mit mal ensemble ;
ce qui obligea Aristandre de
reculer le mariage qu' il avoit avancé.
Et neantmoins pour tenir tousjours
Callirée dans ses liens, et
sçavoir les mouvemens de son esprit
dangereux, il luy produit sous
main un autre chevalier tres-parfait,
qui en apparence servoit, et
recherchoit ouvertement Callirée ;
mais en effect servoit couvertement
Aristandre. Alors cesserent
les orages qui avoient accoustumé
de le traverser. Le sophy tres-bon

p280

et genereux prince, ayant cherement
les siens, aymoit sur tous Aristandre
et ses freres ; la reyne ne
sembloit regarder que Cleonice ;
Arsilée ne juroit que par la sainteté
de leurs intentions ; Cleonice
n' aymoit qu' Aristandre, et Aristandre
n' adoroit que Cleonice. Ce n' estoit
qu' un mesme desir, et une
mesme pensée dans un mesme coeur,
et une seule ame animant deux
corps. Ils vivoient non pas en eux
mesmes, mais en ce qu' ils aymoient ;
Aristandre en Cleonice, et Cleonice
en Aristandre. ô que de doux
entretiens, et que d' agreables conversations,
hors des troubles, et
des soupçons qui avoient accoustumé
de les inquieter ! Que de contentement
de se représenter en cette
félicité les contraires fortunes
dont ils avoient esté diversement

p281

agitez ! Il est vray qu' ils ne se voyoient
que par la permission de la gouvernante :
mais elle ne leur estoit
jamais refusée ; et non seulement
elle leur estoit accordée dans le palais,
mais encore aux promenades
où elles alloient avec eux, et où ils
jouïssoient avec plus de liberté de
leurs delices presentes, par la consideration
de leurs infortunes passées.
Douce et heureuse condition
d' un parfait amant, et d' une amante
encore parfaite, si elle n' eust esté
sujette à la fin qui termine toutes
choses. Dure loy des tristes mortels,
qui ne peuvent rien posséder
en ceste vie de permanent, et qui
ne se peuvent résoudre à rien aquerir,
qu' en se resolvant à le perdre.
Pendant ceste gracieuse bonace,
voicy tout d' un coup s' eslever une
effroyable tourmente. On dit à

p282

Cleonice que le sophy prenoit le
soin de marier Aristandre avec une
des plus riches heritieres de son
empire : et qu' Alcandre avoit tellement
avancé les choses, que le
mariage estoit desja fait. Dieux
immortels, ayez pitié de Cleonice :
et puis que vous permettez qu' une
si mauvaise nouvelle luy soit donnée,
donnez luy le courage de la
souffrir. L' amour et la fidelité d' Aristandre
luy faisoient rejeter cét
avis, comme contraire à toute
apparence : mais l' autorité d' Alcandre,
et la grandeur du party le luy
faisoient recevoir. Tu me quittes
donc, ingrat, disoit elle en soy-mesme,
et quelque peu plus de
bien que celuy que j' ay, te fait manquer
laschement à la fidelité que tu
m' as jurée ? ô desloyal ! Que ne m' as-tu
donc advertie de ton dessein,

p283

afin que ton crime ne m' eust point
esté revelé par un autre, et que je
n' eusse point sceu la plus grande
perfidie qui fust jamais, que par celuy
qui l' avoit commise. Ils avoient
fait serment de ne contredire jamais
à la volonté l' un de l' autre ;
ils avoient juré de ne se celer jamais
aucune pensée : et maintenant
qui se pourra jamais assurer
à la parole des hommes,
puis qu' Aristandre le plus accompli
de tous a violé les plus religieux
sermens qu' on puisse jurer, à
la plus parfaite beauté qui vive.
Cleonice, apres avoir roulé plusieurs
semblables pensées en son
cerveau, fait des discours qu' elle
mesme auroit de la peine à les dire,
et dit des choses telles que luy pouvoit
suggerer une pareille douleur,
se resolut en fin de s' en esclaircir

p284

avec Aristandre ; et pour cét effect
elle luy écrit qu' il demande permission
à la gouvernante de la mener
à la ville. Aristandre la demande,
et l' ayant obtenuë, ils allerent
dans une maison, où Cleonice
ayant liberté de parler, commence
de ceste sorte. Quand j' ay ouvert
les yeux sur vos actions, Aristandre,
et les oreilles à vos paroles, je
ne vous ay pas creu seulement homme
d' honneur pour ce qui touche
le courage des chevaliers, mais
aussi pour ce qui regarde la conscience
des gens de bien ; et vous
diray franchement que le premier
charme dont vous m' avez enchantée,
est l' opinion que j' avois conceuë
de vostre bonté. Pourquoy
faites-vous maintenant en sorte,
qu' au lieu que je vous estimois le
meilleur chevalier du monde, je

p285

sois contrainte de vous connoistre
le plus meschant : et de vous haïr
autant pour vostre malice, comme
je vous aymoïis pour vostre bonté ?
Quoy, j' ay renoncé pour l' amour
de vous à toutes les affections
du monde ; vous m' avez fait aymer
et haïr ce qu' il vous a pleu ; vous
m' avez fait mépriser tant de seigneurs
qui m' ont honoree, et je
vous ay fait triompher de tant de
services qu' ils m' ont rendus, sans
jamais avoir eu volonté qui ne dépendist
de la vostre, afin qu' apres
tant de vrais témoignages que vous
avez receus de mon amour, et tant
de faux sermens que vous m' avez
faits de la vostre, vous vinssiez, ingrat
que vous estes, à consentir
secrettement au mariage d' une autre,
en faisant tousjours semblant
de me rechercher ? Aristandre qui

p286

ne sçavoit rien de ce mariage presomptif,
ne fut jamais si confus
qu' à ceste harangue ; car il estoit
bien vray qu' il s' en estoit parlé comme
il avoit esté dit à Cleonice, mais
non pas qu' on luy en eust rien communiqué,
quoy qu' il y eust le principal
interest. Il luy respondit donc ;
je ne sçay pas pourquoy vous me
dites ces paroles, ou plustost ces injures ;
si c' est pour exercer vostre esprit,
ou pour esprouver ma constance :
mais je veux que toutes
les foudres qui sont au ciel tombent
sur ma teste, si je sçay seulement ce
que vous voulez dire, ny si j' ay jamais
oùy parler du mariage dont
vous parlez. Quoy, reprit Cleonice,
le sophy ne vous a pas parlé
de vous marier ? Non, par ce que je
dois à sa couronne, et par ce que je
vous dois à vous mesme, replique

p287

Aristandre, qui sont les plus grands
sermens que je puisse faire, apres
celuy du grand Orosmales, que
je feray encore s' il est besoin. On
m' a dit pourtant qu' il a prins le
soin de vous marier, reprit Cleonice,
et que les choses sont bien
avancées. Ce qu' ayant trouvé déjà
fort mauvais, je trouvois encore
plus estrange que je l' eusse sceu d' autre
que de vous. Asseurez-vous,
ma belle, dit Aristandre, que je n' en
sçay rien, et que je ne croy pas
qu' on me puisse marier sans en sçavoir
quelque chose. Pour moy, dit
Cleonice, je ne sçavois qu' en penser,
je ne suis point dans la deffiance
de vostre amour, et m' assure
fort des choses qui dépendent de
vous ; mais je me deffie grandement

de vostre frere, et crains fort qu' à
sa persuasion le sophy ne vous contraigne

p288

de vous marier. Elle avoit
raison, et l' événement fera voir
que sa profetie ne la trompa point,
quoy qu' Aristandre luy persuadast
le contraire, ne se pouvant imaginer
que le ciel mesme eust assez de
force pour le pouvoir contraindre
à cela. Ils s' en retournerent avec une
grande satisfaction l' un de l' autre ;
mais elle ne dura pas long temps
en l' ame de Cleonice ; elle estoit
continuellement agitée des bruits
qui couroient du mariage d' Aristandre,
qui la tindrent deux ou
trois mois en des continuelles
frayeurs. En fin ayant esté advertie
qu' on avoit veu parler Aristandre
avec une personne dont elle apprehendoit
grandement l' alliance, il
falut venir à un second esclarcissement.
Ils s' allerent promener encore
à la ville, Cleonice se plaignit

p289

derechef de l' infidelité d' Aristandre,
et derechef Aristandre s' en excusa.
Il estoit encore dans l' innocence,
et pensoit bien y perseverer ;
mais que ne peuvent les grands sur
nos volontez ? Le sophy le surprenant
un jour avec Alcandre, fit ceder
l' amour à l' autorité, et le faisant
consentir contre son propre
consentement au mariage de Luciane,
témoigna qu' Aristandre estoit
meilleur sujet que fidelle amant,
et plus obeïssant à son prince,
qu' à sa maistresse. Innocent en ce
que sa faute estoit contrainte, mais
coupable en ce qu' il avoit promis
de ne pouvoir estre contraint : et
plus puny que coupable, en ce

qu' il estoit contraint de perdre ce
qu' il aymoît, pour posseder ce qu' il
n' aymoît point. ô Aristandre ! Et
pourquoy falloit-il que l' amitié de

p290

ton prince, et de ton frere, troublassent
le plaisir de ta vie, avec le
contentement de tes amours ? Et
pourquoy falloit-il preferer un
bien espineux aux delices d' un mariage
sans espines ? Mais comment
te justifieras-tu devant Cleonice ?
Diras-tu qu' on t' y a contraint ? Tu
avois deffié le ciel de le pouvoir faire.
Diras-tu que tu as esté surpris ?
Elle t' en avoit si bien adverty. Tu
ne peux rien dire pour ton innocence,
qui ne te rende encore plus
coupable que la mesme offense
que tu as commise. Il faut luy crier
mercy de ta presumption, et de
ton aveuglement, qui t' ont empesché
de prevoir la faute que tu as
faite. Pour rabatre donc quelque
chose de sa faute en la confessant,
et ne donner point de sujet à Cleonice
d' une double plainte, en attendant

p291

que quelque autre luy donnast
avis de son mariage, il luy écrivit ceste
lettre.
Lettre d' Aristandre à Cleonice.
Ma maistresse, je serois le plus
meschant homme du monde, si je n' estois
le plus mal-heureux : et si j' avois
fait par meschanceté ce que j' ay esté
contraint de faire par mon mal-heur.
Ma consolation est, s' il m' en reste
quelqu' une en ce déplaisir, que si je suis
meschant, c' est par force, et contre la
volonté que j' ay d' estre bon. Principalement
en vostre endroit ma maistresse,
auquel il est impossible aux dieux mesmes
de me pouvoir rendre mauvais.

L' autorité du grand Lysidor, et le respect d' Alcandre, qui est tout ce qu' il y a de puissant au monde sur moy, m' ont bien pû contraindre au mariage

p292

de Luciane, mais non pas me faire jamais renoncer à l' amour de Cleonice. Et voyez le desespoir où leur violence me plonge ; je suis contraint de quitter une maistresse que j' adore, pour espouser une femme que je n' ayme point : si c' est vous quitter, belle Cleonice, que ne joüyr point du tiltre de vostre espoux, et de la chere possession de vostre personne. En quoy certainement toute la perte est de mon costé ; car vous ne perdez rien en moy que le nom de femme d' Aristandre : mais je perds avec Cleonice, toutes les joyes et felicitez que j' avois au monde. Accusez donc mon mal-heur, et non ma malice : estimez moy mal-heureux, et non pas meschant : et ne pensez point que je vous aye trompée, mais que je me suis trompé moy-mesme, et par force, consentant plustost à la violence d' autruy, qu' à ma volonté. Que pleust aux dieux,

p293

belle Cleonice, m' eussent-ils plustost osté la vie que la liberté de vous obeïr. Que si apres cecy, vous devez faire jamais estat de la parole d' un chevalier qui ne l' a jamais violée ; car ce n' est pas moy, c' est leur tyrannie qui la viole maintenant : je vous jure par tout ce qu' il y a de plus venerable au ciel, et de plus religieux sur la terre, que je n' auray jamais pensée dans mon esprit qui ne revere le nom, et la memoire de Cleonice ; et que vous ne captiverez jamais chevalier qui plus veritablement se puisse dire vostre. Quand Cleonice receut ceste lettre, elle estoit toute seule dans sa

chambre, et bien luy en print ; car
difficilement eust-elle pû calmer les
tourmentes que ceste nouvelle esmeut
en son ame, sans qu' on les
eust apperceuës. Neantmoins comme
les grandes douleurs estonnent

p294

les sens, elle ne fut pas tant esmeuë,
comme estonnée de celle-la : et si
elle eust esté autant inopinée, comme
preveuë, elle estoit capable de
l' emporter ; mais les choses qu' on
apprehende de loin, nous font
moins de mal alors qu' elles nous
viennent à toucher de prés. Elle
fut doncques toute surprise, et comme
une personne estourdie de quelque
grand coup, ne sent pas le mal
qu' elle a, jusques à ce qu' elle soit
revenuë de cét estourdissement ;
Cleonice esperduë en cét accident,
ne ressentit point la douleur, qu' elle
n' eust retrouvé ses sens. Mais
apres qu' elle eut un peu recueilly
ses esprits égarez dans l' estonnement
d' une si sensible perte, elle se
plaignit ainsi. Comment ! Aristandre
a perdu l' amour qu' il avoit
pour moy, et le soleil n' a point perdu

p295

sa lumiere ? Le ciel garde encore
ses mouvemens, et la terre sa fermeté,
et il n' a point gardé la foy
qu' il m' avoit jurée ? Et cependant
l' Eufrate devoit remonter contre
sa source, et tout l' univers changer
de visage, avant qu' il changeast
d' amour ? Quoy, celuy que les
dieux mesmes ne pouvoient forcer,
s' est laissé contraindre aux volonte
z d' un prince, et d' un frere ?
Et cependant apres m' avoir fait un
si grand affront, il a le courage de
m' écrire, et de me parler d' amour,

apres s' estre marié ! ô brave Aristandre,
n' y avoit-il pas assez d' exemples
de l' infidelité des hommes,
sans que vous en servissiez
vous mesme de preuve, et de la plus
grande qui fut jamais ! Apres mille
semblables plaintes qui se peuvent
mieux imaginer qu' exprimer, encore

p296

faut-il que je luy rescrive, dit
elle, et que je fasse voir que s' il
a peu de raison à m' offenser, il en
a encore moins à colorer son offense.
Mais le moyen qu' elle puisse
écrire en une si grande diversité de
pensées qui estouffent ses paroles,
et en une si grande abondance de
larmes qui trempent tout son papier ?
Mais l' amour ne trouve rien
d' impossible ; il force toutes les
choses du monde, et n' est jamais forcé
d' aucune : elle luy fit doncques ceste
response.
Response de Cleonice.
Encore que vostre lettre ne merite
point de response, ny vostre offense de
pardon ; je vous veux faire voir toutesfois
qu' il me reste assez d' esprit pour répondre
à l' une, et assez de courage
pour pardonner l' autre. Vous avez

p297

raison, Aristandre, d' avoüer que
vous estes meschant et mal-heureux
tout ensemble, puis que les meschans
sont tousjours mal-heureux, et qu' il
n' y a point de meschanceté qui ne soit
suivie de son mal-heur. Vostre consolation
dites-vous, c' est que c' est par force ;
mais vous ne jouissez donc point du
privilege des hommes, et vous devez
conter entre les enfans que l' on peut contraindre.
Non, non, Aristandre, l' amour
ne connoist point de respect ny de
majesté ; rien ne le peut ny forcer, ny

vaincre. Et si vous eussiez esté veritablement amoureux, vous eussiez esté veritablement invincible. Vous avez tant de volonté d' estre bon, principalement en mon endroit, dites-vous, qu' il est impossible aux dieux mesmes de vous rendre mauvais ; mais ce qui est impossible aux dieux, a esté tres-facile aux hommes. Vous dites qu' ils vous ont pû

p298

contraindre au mariage de Luciane, mais non pas vous faire renoncer à l' amour de Cleonice. Comme si je pouvois souffrir vostre amour hors du mariage. Apprenez, Aristandre, que Cleonice ne peut estre vostre maistresse, tant qu' une autre sera vostre femme, et qu' en perdant l' esperance de vous posseder legitivement, elle en a perdu le desir. Que toute la perte soit en cela de vostre costé ; je n' en suis pas d' accord avec vous : j' ay ma part en la perte des felicitez que vous pretendiez en me possedant, comme je l' avois en la pretention. Je n' accuse ny vostre mal-heur, ny vostre malice, je me contente que vous l' accusiez vous mesme, et l' affliction que vous en témoignez me rend si satisfaite, qu' il me prend quasi envie de vous consoler. Je ne sçay pas si c' est en vous jöuant que vous me priez de vous estimer mal-heureux ; mais je vous en estime

p299

de telle sorte, que j' ay plus de pitié de vous maintenant, qu' alors que vous soupiriez pour moy. Quant à ce que vous dites que je ne pense point que vous m' ayez trompée, mais que vous vous estes trompé vous mesme ; je pense veritablement que vous avez fait l' un et l' autre. Et pour l' estat que je dois faire de la parole d' un chevalier qui ne l' a jamais violée ; il n' y a aucun qui m' en puisse estre meilleur, ny plus fidele témoin

que vous. ô Aristandre ! Qu' il
paroist bien à vostre lettre que vous
n' aviez pas accoustumé de tromper ny
de mentir, puis que vous sçavez si mal
excuser vostre tromperie et vostre mensonge !
Mais pourquoy osez-vous encore prendre le
ciel à témoin de vostre
fidelité, vous qui venez de commettre
une perfidie ? Et pourquoy m' osez-vous
jurer encore de l' amitié, en me produisant
des effects si contraires à vos sermens ?

p300

Allez infidele, vous n' aurez jamais
pensée, dites-vous, qui ne revere
le nom et la memoire de Cleonice ; elle
n' en aura jamais que pour effacer les impressions
des vostres ; et ne captivera
jamais chevalier que pour se venger de
vostre inconstance.

Ceste response de Cleonice affligea
cruellement Aristandre, assez
affligé d' ailleurs de la violence
qu' on luy avoit faite. Il ne me restoit
plus rien à perdre, disoit-il,
que la bien-veillance de Cleonice,
apres en avoir perdu la personne :
et comme c' estoit toute ma consolation
d' esperer qu' elle me vouloit
encore du bien, il faut bien que ce
soit mon desespoir de voir qu' elle
me veut maintenant du mal. Ha !
Cleonice que vous connoissez mal
les affections d' Aristandre, et la
cruauté que c' est d' estre contraint à

p301

se priver soy-mesme de ce qu' on ayme,
pour posseder ce qu' on n' ayme
pas ! Si ne faut-il pas que vous viviez
en ceste erreur, ny que vous irritiez
la douleur d' une personne, que
vous avez plus de sujet de plaindre
que d' offenser ; je dy plaindre, non
pas tant pour le dommage que vous
recevez en sa perte, que pour le ressentiment

qu' il souffre en la vostre.
Aristandre se resolut donc à voir
Cleonice, et en ayant obtenu la
permission des gouvernantes, mais
avec plus de difficulté d' elle mesme,
ils se furent promenez dans le
parc royal tous deux diversement alterez ;
luy de regret et de honte, elle
d' indignation et de dépit. Quand ils
se virent tous seuls, Aristandre commença
de parler en ceste sorte. Je vous avois
écrit, belle Cleonice, le déplaisir
qui m' estoit arrivé, qui est le plus sensible

p302

et le plus sanglant que j' aye jamais
souffert, ny que je puisse jamais
souffrir, et m' en estois plaint à vous
comme à la personne du monde qui
m' est plus chere, et que n' ayant pas
tant perdue par ma faute que par mon
malheur, a plus de sujet de me regretter
que de m' offenser. En ce cruel revers
de fortune, qui a fait tant d' outrage
à ma constance, rien ne m' a
tant consolé, que de penser que vous
me conserviez encore vostre amitié,
comme je vous conserve tousjours
la mienne : et que ceux qui avoient
du pouvoir sur nos actions apparentes,
n' en auroient jamais sur nos affections
interieures. Vous au contraire
avez affligé celui que vous deviez
consoler, et au lieu de vous condouloir
en mon infortune, m' avez
accusé de meschanceté. Je pardonne à
votre passion, Cleonice, encore que

p303

vous ne pardonnerez point à mes raisons ;
mais je veux que vous sachiez
que vous avec plus de tort au mal
que vous me voulez, que je n' en saurois
avoir en la faute que j' ay faite ;
parce que j' ay failly par contrainte, et
vous me voulez mal sans cause : car s' il

n' y a que les actions volontaires qui nous offensent, vous ne vous pouvez offenser de celle que j' ay fait par force. Mais vous dites qu' il n' y a que les enfans qui peuvent estre forcez. Il est vray, Cleonice, que les enfans peuvent estre forcez de leurs peres, mais les hommes le peuvent estre aussi de leurs roys, mesmes aux choses plus libres : et les loix de l' estat ont tant d' avantage en cela par dessus les loix naturelles, que le pere dont le fils doit estre sujet par la loy de la nature, peut estre sujet du fils par celle de l' estat. Et si cela n' estoit point, ils ne

p304

seroient point nos souverains, ny nous ne serions point leurs sujets. Bien vous diray-je, Cleonice, que si quelque chose peut justifier une felonnie, ce ne peut estre qu' une beauté telle que la vostre : mais il y a bien difference entre la justifier et la soutenir. Que de choses justes sont injustement opprimées, faute d' estre puissamment soustenuës. Je vous supplie tres-humblement de considerer, Cleonice, l' honneur que le roy m' a fait en prenant le soin de me marier, et l' offense que je luy eusse faite en le refusant ; et que quand il ne m' eust pû contraindre à prendre Luciane, moins encore l' eusse-je pû contraindre à me donner Cleonice. Que pleust aux dieux ne m' eust-il donné qu' elle seule en tout son royaume, et que me privant de tous autres biens, je la puisse posseder avec l' honneur de

p305

ses bonnes graces : je luy ferois voir qu' il n' y a bien au monde auquel je ne preferasse celuy de sa possession. Toutes les raisons, respond Cleonice, sont fondées sur une contrainte,

que vous me voulez faire recevoir
comme veritable, apres l' avoir rejettée
comme impossible ; car quand
je vous ay predit que le roy, ou vostre
frere vous forceroient à d' autres
partis ; ne m' avez-vous pas juré
qu' il estoit impossible aux dieux
mesmes ? Pourquoi me voulez vous
donc maintenant obliger à croire
qu' il a esté possible à des hommes ?
Advoüez au moins que vous avez
eu tort en l' un, ou que vous en avez
en l' autre. Je ne puis nier que je
n' aye fait ce serment, replique Aristandre :
mais je puis asseurer de l' avoir
fait en saine conscience, et de
n' avoir point juré contre ma pensée.

p306

J' ay eu tort de l' avoir fait, en ce que
j' ay deffié les puissances de la terre, et
du ciel, ne croyant pas qu' elles me
peussent forcer à cela ; mais non pas
en ce que j' aye eu dessein de vous
tromper ; c' est un effect de ma foiblesse,
et non pas de ma malice. Quand
l' oeil void ce qu' il n' a jamais veu, le
coeur pense ce qu' il n' a jamais pensé.
J' ay fait comme ceux qui bravent
le peril de loin, et s' en estonnent
quand ils sont prés. Encore
n' est-ce pas peu, dit Cleonice, de
pouvoir tirer quelque adieu de vostre
faute ; je suis à demy satisfaite
de vous voir entrer en quelque raison,
et souhaiterois d' avoir tort,
afin de l' estre du tout. Vivez, Aristandre,
avecque Luciane, puis que
le destin et la majesté royale le
veulent ainsi. Vous n' aurez jamais
tant de contentement ny de bien,

p307

que je ne vous en souhaite tousjours
davantage. Puissiez-vous,
belle Cleonice, pour ce souhait, replique

Aristandre, sujure tousjours
librement les inclinations et les
mouvements de vos volontez, et
n' esprouver jamais la contrainte
que j' ay si durement esprouvée. Et
puis que mon astre veut que je me
prive de ma plus chere felicité, pour
m' attacher à la roüe d' une perpetuelle
langueur ; puisse le ciel tousjours
favorable, incliner à vostre
desir, et vous partager selon vos
merites. Ce furent les dernieres paroles
de nos amans, qui en eussent
bien dit davantage, si l' on ne les
eust destournez. Mais Celidor survenant
avec Hyacinte, et Cleante
avec Callirée, Adriante s' y
rendit incontinent avec Theodore,
et tous ensemble s' assirent à

p308

la fraischeur d' un ombrage en la
plus belle saison du printemps. Ce
Theodore estoit un mage de Perse
doüé de plusieurs belles et grandes
parties ; en la compagnie duquel
estoit un excellent physionome
qui avoit plus de presse que
tous ; car ces filles curieuses de l' advenir,
quitterent l' entretien de
tous les autres, pour le prier de leur
dire leurs adventures. Cestuy-cy
leur disant quelque bon mot à chacune,
arresta sa veuë sur Cleonice,
qui ne sçachant que trop sa mauvaise
fortune, ne pressoit point nostre
physionome de le luy dire. Et
Theodore voyant qu' il la regardoit,
luy demande ; que vous semble
de ceste beauté, monsieur, vous
est-il advis qu' elle soit aussi capable
d' aymer, comme d' estre aymée ?
J' estime qu' oüy, dit le physionome,

p309

et puis adjouster davantage,

qu' elle aymera bien celuy qu' elle
espouera ; mais qu' elle n' espouera
pas celuy qu' elle ayme, quoy qu' elle
en soit parfaitement bien aymée.
Ceste parole fit émerveiller toute
la compagnie, mais d' autant plus
Aristandre et Cleonice, qu' ils estoient
les seuls qui sçavoient la verité
de ce qu' il disoit, tous les autres
ignorant le mariage d' Aristandre
avec Luciane : je ne voudrois pas
vous pleger de cela, respondit le
mage : car il y a tant d' incertitude
aux choses de l' advenir, qu' il n' appartient
qu' aux dieux seuls de les
dominer : neantmoins il se trouve
quelquesfois des hommes, qui par
l' inspiration divine, ou par les regles
d' un certain art, les predisent
avec un heur incroyable. Et de cela
nous en avons un exemple en ceste

p310

ville en la personne de Tiribase,
non moins admirable que familier.
Monsieur, dit Adriante, je
vous supplie de n' estre point marry
que je vous importune de nous le
dire, vous nous ferez passez autant
de temps, et obligerez toute la compagnie,
qui vous en conjure. Le
conte n' est pas trop digne d' estre
fait icy, respond le mage, mais
vous meritez encore moins d' estre
refusée. Si le discours en est
ennuyant, ne m' accusez point d' une
faute que vous me faites commettre,
veu que c' est pour vous
obeïr, et non pas pour vous ennuyer
que je l' entreprenne. Alors
Theodore ayant fait un peu de silence,
et se voyant escouté de tous
avec attention, recommence de
ceste sorte.
En ceste grande ville de Persepolis,

p311

que je devois plustost appeller
monde, pour estre comme un
abregé de son orgueil, et de sa richesse,
vivoit n'aguere un vieillard
nommé Philetas, homme d'assez
moyenne extraction, mais d'une
excessive et prodigieuse fortune,
qui avoit amassé de grands biens,
et n'avoit qu'une fille pour les recueillir.
Ceste fille estoit nommée
Orithie, non moins riche en perfections,
que son pere l'estoit en
moyens, et non moins aymable
pour ses vertus, que pour ses beautez.
Tiribase estoit un chevalier
d'Armenie, qui s'estoit nourry dans
la cour de Perse : et qui en toutes
les guerres du feu sophy, avoit illustré
sa renommée par les plus honorables
preuves qui puissent signaler
une heroïque valeur ; mais
qui vivant splendidement, et avec

p312

moins de soin de son bien que de
son honneur, avoit consommé la
plus-part de ses moyens en dépenses
extraordinaires. Et le mal-heur
du siecle, qui refuse les charges au
merite pour les donner à l'argent,
faisoit que Tiribase estoit sans
charge, et sans bien, comme une
pierre qui est hors d'oeuvre. Mais
tout cela ne le tourmentoit pas tant,
comme l'amour d'Orithie ; car il
l'aymoit extremement, et pour ses
richesses, et pour sa beauté. Et Philetas,
homme avare, qui faisoit
moins d'estat de la vertu sans
moyens que de la bouë, haïsoit
autant Tiribase pour sa pauvreté,
comme sa fille en estoit aymée
pour sa richesse. Et c'estoit le tourment
de Tiribase, de voir qu'il
avoit affaire avec un vilain, qui par
le mépris qu'il faisoit de la noblesse,

p313

témoignoit assez qu' il ne luy
donneroit jamais sa fille. Tellement
que pour cacher sa pauvreté,
il la rendoit tousjours plus grande,
augmentant sa despense pour paroistre
davantage ; et cela fit qu' en
voulant tromper autruy, il se trompa
soy-mesme, en devenant veritablement
ce qu' il ne vouloit point
ressembler. Orithie toutesfois d' un
naturel moins commun, et plus
genereux que celui de Philetas,
aymoit Tiribase, et pour la grandeur
de son merite, et pour celle
de sa naissance, s' estimant plus heureuse
d' estre recherchée d' un homme
de ceste condition, que pour
estre heritiere de tous les biens de
son pere ; mais elle n' avoit pas assez
de courage ny de liberté pour
autoriser ceste affection. Tellement
que Tiribase n' avoit qu' un

p314

vain et sterile contentement d' estre
inutilement bien-voulu de sa
maistresse, et elle le regret de ne
luy pouvoir rendre plus utile sa
bien-veillance. Davantage la difference
des conditions redoubloit
la difficulté des affaires ; Tiribase
estoit un courtisan, Philetas estoit
un homme de ville, qui ne se communiquoit
qu' à des gens d' affaires,
dont Tiribase ne se mesloit point,
et par consequent hors de communication
l' un avecque l' autre. Orithie
estoit rarement aux assemblées,
fort souvent aux temples, mais éclairée
et conservée comme une
precieuse relique ; et partant inaccessible
à l' abord de Tiribase, qui
ne pouvoit que la saluer en passant,
sans luy témoigner son affection
que par ses reverences, ou par ses

p315

regards. Tout cela fut cause que
Tiribase desesperant de pouvoir
jamais rien gagner sur la fille, que
du consentement du pere, delibera
de s' adresser à luy mesme : et ayant
fait connoissance avec un des amis
de Philetas nommé Cleomene, il
luy fit dire : que les beautez et les
vertus de sa fille, plus qu' aucune
pretention qu' il eust en son bien,
luy faisoient desirer l' honneur de
son alliance. Et afin qu' il n' ignorast
point que Tiribase luy faisoit
plus d' honneur de s' allier
avec luy, qu' il n' en recevoit ; il n' oublia
pas à luy faire presenter toutes
les qualitez qui le rendoient recommandables.
Tiribase, disoit
Cleomene portant la parole à Philetas,
est de bonne maison, vaillant
homme de sa personne, en tres-bonne

p316

estime auprès du sophy, et
en bonne odeur à toute la cour.
Vous pouvez trouver de plus riches
partis à vostre fille, mais non
pas de plus relevez ; et vous avez besoin
d' un homme, et non pas de
biens. Si vous estes plus riche que
luy, il est plus illustre que vous : et
ainsi vous pouvez relever vostre condition
par le lustre de ses qualitez,
et il peut accommoder ses affaires
par le moyen de vostre argent. La
premiere response de Philetas, fut
qu' il ne vouloit point marier sa fille ;
la seconde qu' il ne la vouloit
point marier en Armenie, et la
troisiesme qu' il ne la vouloit point
donner à Tiribase. à la seconde,
Cleomene avoit charge de dire que
Tiribase vendroit le bien qu' il
avoit en Armenie pour se tenir à la
cour ; mais n' ayant point de charge

p317

de repartir aux deux autres pour n' avoir pas esté preveuës, il demanda seulement à Philetas, pourquoy il ne vouloit point marier sa fille avec Tiribase ? Parce que Tiribase, respond Philetas, est de trop bonne maison pour ma fille. Et c' est la raison pour laquelle vous la luy devez donner, repart Cleomene ; car on refuse bien des choses pour estre mauvaises, mais non pas jamais pour estre trop bonnes. Pardonnez moy, reprit Philetas, en fait de mariage, l' égalité est la premiere piece qu' on doit produire ; et vous ne voyez pas que Tiribase en recherchant mon alliance, ne cherche pas tant un beau-pere, comme un valet, et que je n' ay pas tant affaire d' un maistre comme d' un gendre. Cleomene n' ayant point dequoy repliquer à ceste réponse, raporte

p318

seulement à Tiribase, que Philetas estoit un homme rude, et inflexible, et luy conseille de ne se morfondre point davantage à la vaine poursuite de ses amours ; que c' est une fille à ne se marier jamais que du consentement de son pere, et que son pere ne consentira jamais à la luy donner. Tiribase receut la nouvelle de ce refus avec un extrême ressentiment ; le voila non pas hors de son amour, mais hors d' esperance de son mariage, hors d' esperance de rien faire à la cour, sans bien, sans credit, et sans ressource aucune en toute la terre. Que fera-t' il ? Ce n' est pas un homme à demeurer inutile, puis que la fortune luy est si contraire sur la terre, il faut voir si elle luy sera plus favorable sur la mer. Il vend ce peu de bien qui luy reste, emprunte encore

p319

ce qu' il peut de ses amis, pour en armer deux vaisseaux, et se met corsaire. Avant que partir, il y eut un arabe, qui estant allé voir Tiribase avec quelques autres de ses amis, et l' ayant considéré longuement sans mot dire, le tira à part, et l' ayant prié de ne trouver point mauvais qu' il l' advertit d' une chose qui regardoit sa fortune et sa vie, fit tout ce qu' il peût pour le divertir de ceste entreprise. Regardez en quel estat vous vous trouvez maintenant, disoit-il, vous serez bien peu sur la mer ; mais la misere dont vous y estes menacé, ne sera rien au prix de celle que vous esprouverez derechef sur la terre. Vous aquerrez sur la mer de grandes richesses, mais vous ne les possederez pas. Vous y courrez aussi de grands dangers : mais vous n' y

p320

perirez pas. Vostre plus grand peril, et vostre plus grande fortune sont dans l' eau, mais ce n' est pas dans la mer. Une grande adversité vous menace, mais une grande prosperité vous attend. Vous verrez la fin de tous vos desirs, mais ce sera dans la fin de vos esperances : et apres que vous n' espererez plus rien, et que vous aurez desesperé de tout, tout ce que vous esperez, et tout ce que vous desirez maintenant vous arrivera. Tiribase fut tout esmerveillé du discours de cét arabe, encore qu' il n' y entendist rien : et s' il n' eust esté prest à s' embarquer, il en eust rompu le dessein ; mais toutes choses y estoient desja preparées, et il avoit employé tout le credit et le bien qui luy restoit

à cét armement, quel moyen
de le rendre maintenant inutile sur

p321

la prediction d' un arabe ? Il luy dit
donc, qu' il avoit resigné sa fortune
et sa vie entre les mains du grand
Orosmades ; que celuy-la dispoit
de la mer, comme de la terre, et le
pouvoit asseurer, et garantir de
tout peril aussi tost en l' un qu' en
l' autre ; qu' il feroit son proffit
neantmoins des choses qu' il luy
annonçoit : et que s' il estoit vray
qu' au sortir de tant de mal-heurs,
il se trovast en quelque prosperité,
il luy témoigneroit qu' il se sçavoit
mieux aquiter d' une reconnoissance,
que d' un grand mercy. Voila
comment Tiribase se separa lors
d' avec cét arabe, qu' il n' avoit jamais
veu devant ce jour-la, et qu' il
ne veid jamais depuis ; mais ayant
pris congé de tous ses amis, il pria
particulierement Cleomene de voir
Orithie de sa part, et de l' asseurer

p322

que la rudesse de son pere n' empescherait
jamais qu' il ne luy conservast
son affection, quand mesmes
il seroit asseuré de n' avoir jamais
aucune part en la sienne, ce
qu' il n' esperoit pas de sa bonté. Que
pour luy, puis que rien ne le rendoit
indigne de la servir que le defaut
de ses biens, il s' exposoit aux
dangers de la mer pour en aquerir,
protestant que le desir qu' il avoit
d' estre riche n' estoit que pour la meriter,
et qu' il n' y avoit aucune richesse,
dont il eust si grand desir de
jouïr, que de celle de sa beauté.
Message dont Cleomene s' aquita
depuis fidelement, et qui fut receu
d' Orithie avec un pitoyable ressentiment

de la mauvaise fortune
de ce chevalier. Quant au voyage
de Tiribase, le commencement en
fut fort heureux ; mais la fin en fut

p323

miserable, et en un mot telle que
cét arabe luy avoit predite. Non
pas que le dessein de Tiribase ne
fust aussi juste que nécessaire ; car
quelque nécessité à laquelle il se
vist réduit, ny quelque passion
qu' il eust d' estre riche, il ne se porta
point à courir sur les marchands,
mais sur les corsaires, ny ne pilla
jamais que les ennemis ; mais c' est
qu' en vain se travaillent les hommes
pour aquerir des moyens, s' il
ne plaist aux dieux de leur en donner.
Tiribase neantmoins eut cet
avantage sur tous les armeniens,
et sur tous les perses, de leur rendre
la mer assurée et navigable à
ses despens, la nettoyant de plusieurs
corsaires, qui ne se contentoient
pas d' en tenir les costes, mais
qui descendoient quelquesfois en
terre, et y faisoient de cruels ravages.

p324

Il pilla leur pillage, et remplit
tous ses vaisseaux des richesses
qu' ils avoient volées ; accompagnant
son courage de tant de jugement,
et moderant ses actions avec
tant de justice et de prudence, qu' il
semble que ce fust avec quelque espece
d' injustice que le ciel consentit
à son naufrage. Mais les jugemens
des dieux sont occultes, et
les hommes n' en pouvant pas comprendre
les secrets, n' en peuvent
parler que comme des choses du
tout esloignées de la portée de leur
connoissance. Lors donc que Tiribase
meditoit un glorieux retour

en Perse, où il pensoit éblouyr
principalement les yeux d' Orithie
et de Philetas, des richesses qu' il
avoit conquises, voila une tourmente
qui s' esleve en la mer Caspienne,
où il estoit alors, avec tant

p325

de furie, qu' ayant escarté tous ses
vaisseaux, et contraint le sien de rejeter
dans la mer toutes les richesses
qu' il en avoit prises, il eschoüa
finalement en Hircanie, où tous
les autres estans peris, Tiribase resta
vivant avec quatre ou cinq, de
plus de deux cents qui l' avoient
suivy. Alors il se souvint des predictions
de l' arabe, et se voyant privé
tout d' un coup, et de ses biens, et
de ses amis, en un país estrange, où
il n' avoit ny habitude ny connoissance,
il n' apprehenda pas moins
la misere future, qu' il ressentit la
presente, se ressouvenant de ce qu' on
luy avoit predit, que sa disgrace seroit
encore plus grande sur la terre
que sur la mer. Neantmoins il rendit
graces aux dieux de ce que
l' ayant voulu rendre miserable, ils
avoient permis que ce fust en un

p326

país estrange, et non pas au sien,
où la connoissance qu' on avoit de
son nom et de sa personne, luy eust
rendu sa misere moins supportable.
Et apres avoir marché quelque
temps au long de la coste, les yeux
tousjours dans la mer, pour voir
si le mesme vent qui l' avoit porté
dans ceste plage, n' y porteroit point
ses autres vaisseaux ; il commença
de parler à ses compagnons en cette
sorte, monstrant tousjours un
mesme visage en la diversité de tant
de fortunes, et gardant une mesme

resolution en la perte de tant
de biens. Mes amis nous venons
d' éviter une cruelle mort, pour trainer
une vie encore plus miserable ;
nous voicy tous nuds exposez aux
bors d' un rivage inconnu, où le
mieux qui nous puisse arriver, est
une languissante captivité. Car

p327

quand les originaires de ce païs-cy,
pardonneroient à nos vies, nostre propre
nécessité ne leur pardonnera pas :
ou si elle pardonne à la vie, elle ne
pardonnera pas à la liberté. La
servitude estant donc le moindre
mal que nous puissions esperer, encore
vaut il mieux la souffrir en un
païs estranger qu' au nostre. Pour
moy, mes amis, je ne pensois pas
vous tirer des delices de Perse, pour
vous plonger en ceste misere ; mais
puis que les dieux ou les destins
ont voulu que vous ayant choisis
pour avoir part à mon bon-heur,
vous participiez à mon infortune,
il faut que vous et moy nous y resolvions
courageusement, et que
faisant tout ce que peuvent faire
des hommes, nous laissions au
ciel la disposition du reste. Et
pour vous dire promptement

p328

mon advis de ce que nous devons
faire ; il me semble qu' ayant gagné
la plus prochaine ville de ceste mer,
nous y devons attendre des nouvelles
de nos vaisseaux tant que nous
aurons dequoy subsister : et que cela
manquant, nous devons chercher
quelque occasion de nous employer,
soit en paix ou en guerre
en ceste province ; ne croyant pas
qu' après un si grand mal-heur, je
me doive jamais faire voir en Perse,

ny en Armenie, où je serois la
honte de mes amis, et la risée de
mes ennemis. Entre ceux qui s' estoient
sauvez avec Tiribase, il y
avoit un jeune homme nommé
Thesandre, qui s' estoit nourry jeune
dans sa maison, et l' avoit suivy
par mer et par terre jusques alors.
Cestuy-cy sçavoit les amours de
Tiribase avec Orithie, et n' ignoroit

p329

point les mal-heureuses predictions
de l' arabe, qui en fin apres
une desesperée revolution, devoient
estre heureuses ; et ayant l' esprit
net et inventif, et le jugement
prompt et solide, il remonstra à
Tiribase que son sejour en ces
bords luy estoit non seulement
inutile, mais encore dommageable.
Que pour ses vaisseaux, ou ils
s' estoient sauvez, ou ils s' estoient
perdus ; s' ils s' estoient sauvez, ils ne
faudroient jamais de se rendre en
Perse, et que s' ils estoient perdus, il
ne les falloit point attendre en ce
païs-la. Que le temps qu' ils y perdroient,
se pouvoit mieux employer
ailleurs : et qu' au lieu d' y trainer sa
vie entre des barbares, où ils devoient
tout craindre, et rien esperer ;
il valoit mieux la porter en
lieu, où ils peussent plus esperer, et

p330

moins craindre. Que Tiribase avoit
encore des amis en Perse, entre
lesquels sa condition seroit plus
heureuse, et sa vie plus assurée
qu' en Hircanie : et que quand il n' y
auroit que son espée et son nom,
c' estoit assez de cela pour relever sa
fortune. Qu' il ne falloit point regarder
à la honte de ses amis, ny à
la risée de ses ennemis ; mais à son

propre bien, qui changeroit la honte
des uns, et la risée des autres.
Qu' il devoit juger de sa fortune à
venir par la consideration de la presente,
et de la passée, et croire qu' il
y avoit plus d' apparence que les
predictions qu' on luy avoit faites
fussent veritables que fausses ; mais
que fausses ou veritables, le mal qui
le menaçoit estoit tout apparent en
ce lieu, et le bien qui luy estoit promis,
hors de toute apparence. Qu' il

p331

y avoit plus de raison à croire que
Tiribase se pourroit relever en Perse,
où sa valeur estoit si connuë, que
parmy des gens inconnus et cruels,
où il seroit plustost pris comme un
corsaire, qu' employé comme un
vaillant homme : et où il faudroit
faire des miracles avant qu' aquerir
la reputation qu' il avoit en Perse.
Que non seulement il estoit d' advis
qu' on y retournast, mais que la raison
et la nécessité le vouloient ainsi :
outre lesquels il avoit encore un secret
ressort, par lequel il feroit que
Tiribase espouseroit Orithie, quand
il n' auroit rien vaillant au monde
que sa chemise. Encore qu' il n' y
eust pas grande assurance en ceste
promesse, il y en avoit encore
moins à ne la pas croire, et Tiribase
se souvenant de la prediction de
l' arabe, qui luy promettoit une

p332

grande fortune en un grand mal-heur,
se resolut à suivre l' advis de
Thesandre, apres avoir conferé
avecque luy des moyens dont il pretendoit
de se servir en son mariage ;
esperant qu' en fin la fortune se laisseroit
de luy estre contraire, et ne se
souvenant pas qu' elle ne luy devoit

estre favorable qu' apres en avoir
perdu toute sorte d' esperance. Ceste
resolution prise, il ne restoit
plus qu' à trouver les moyens de l' executer ;
Tiribase avoit des riches
bagues aux doigts, et des pendans
aux oreilles, avec deux bracelets de
perles de ce país oriental, qui furent
destinez à cela. Ils se mettent
donc en queste de la plus prochaine
ville, ou de quelqu' un qui leur en
peüst donner des addresses ; mais ils
ne trouverent ny l' un ny l' autre de
ce soir-la, et passerent une mauvaise

p333

nuict, comme ils avoient souffert
une mauvaise journée. Le lendemain
se remettant sur leurs pas
pour suivre leur dessein, ils arrivent
à Socande, port de mer assez
proche de Siracene, capitale ville
d' Hircanie, où mesurant leur équipage
à la portée de leurs
moyens, ils s' accommoderent de
ce qu' ils peurent, et non pas de ce
qu' ils voulurent ; Tiribase d' un seul
cheval, et les autres des choses plus
necessaires : et estans entrez au
royaume des parthes par le mont
Coronné, ils entrerent apres en
Perse par les portes caspiennes ; et
apres un penible et miserable voyage,
ils arriverent à Persepolis en un
équipage encore plus miserable.
Avant que se produire à personne,
Thesandre fut d' advis que Tiribase
se presentast devant Philetas, et

p334

que luy ayant fait un bref discours
de sa fortune, il luy demandast luy
mesme sa fille, qui estoit une requeste
fort incivile ; car s' il la luy avoit
refusée lors que Tiribase estoit encore
en quelque lustre dans le monde,

quelle apparence y avoit-il
qu' il la luy deust maintenant accorder
dans les profondes ruines
dont il estoit accablé ? Mais Thesandre
avoit un dessein fondé sur
une autre apparence, qui ne luy
reüssit pas toutesfois comme il esperoit.
En toutes choses, il n' y a
que les commencemens qui soient
difficiles. Tiribase estant au commencement
si honteux, que dans
l' Hircanie il apprehendoit qu' on le
vist de Perse au miserable estat où
il se voyoit, s' estoit desja si accoustumé,
et si accoquiné à sa misere,
qu' il n' eut point de honte de la
produire, et de paroistre ainsi qu' il

p335

estoit aux yeux mesmes de Philetas,
voire mesme de luy demander sa fille.
Il avoit encore les mesmes habits,
avec lesquels il estoit party ; mais
si deschirez, qu' il ne paroissoit
rien en sa personne qui ne fust une
marque de sa pauvreté. Il estoit en
si pauvre estat, que Philetas eut de
la peine à le reconnoistre, et s' imaginer
que ce peüst estre Tiribase.
Luy mesme faisoit le discours de
ses disgraces, et de la perte de ses
vaisseaux : et apres cela demander
encore Orithie à un homme comme
Philetas ; c' estoit témoigner qu' il
avoit perdu le sens avec le bien, et
que le revers de sa fortune avoit
renversé son entendement. Monsieur,
dit Tiribase, apres qu' il eut
salué Philetas chez luy mesme ; j' ay
fait un grand et penible voyage, où
j' avois amassé de grandes richesses ;

p336

mais les vents les ont dispersées, le
vaisseau où j' estois a fait naufrage,
et les autres se sont écartez. Je me

suis sauvé tel que vous me voyez,
avec deux ou trois de mes compagnons
(il avoit laissé les autres derriere
pour le sujet que vous entendrez.)
maintenant, poursuit Tiribase, en
la perte de tant d' autres
choses, je n' ay rien conservé d' entier
que les affections d' Orithie ; je
vous supplie tres-humblement,
de me la donner en mariage, et de
n' avoir point tant d' égard à l' incommodité
presente où vous me voyez,
qu' à tant de richesses qui m' attendent
à l' advenir. Philetas regardant
Tiribase avec une grande admiration
de sa pauvreté, écouta sa
harangue avec un merveilleux estonnement
de sa folie, et ne le jugeant
pas moins digne de compassion

p337

pour l' une, que de moquerie pour
l' autre, il luy respondit ainsi : monsieur
je suis bien marry de vous voir
en cét estat, mais je ne puis que compatir
à vostre disgrace. Pour ce qui
est de ma fille, ce n' est pas un instrument
propre à relever vostre fortune ;
je luy laisseray si peu de bien,
qu' elle seroit plustost miserable avec
vous, que vous ne seriez heureux
avec elle. Monsieur, replique
Tiribase, je ne vous demande
point vostre bien, je vous demande
vostre fille, et croy que le bien
que je luy apporteray, sera plus
grand que celuy que vous luy laisserez ;
car j' en ay plus sur la mer en
un seul de mes vaisseaux, que vous
n' en avez sur la terre en tout vostre
fonds. Bien, monsieur, dit Philetas,
je ne veux point qu' on m' assure,
ny qu' on me reconnoisse le

p338

doüaire de ma fille sur la mer ; et

moins encore la donner à un corsaire
dont le bien est attaché aux
vents et la vie aux flots. Comme
ils estoient en ceste contestation,
Tiribase s'opiniastrant à demander
Orithie, et Philetas à la luy refuser,
s'ennuyant desja de ce discours ;
voicy les deux hommes que Tiribase
avoit laissez derriere, qui ayant
demandé leur maistre, et l'ayant
trouvé parlant avec Philetas, le
salüent comme gens qui ne l'avoient
veu de long temps, et avec un extrême
respect, et un contentement
encore plus grand, luy parlent en
ceste sorte : monseigneur, la joye
que nous avons d'avoir évité le
naufnage estoit imparfaite, sans celle
de vostre rencontre ; mais à ces
deux-là s'en adjouste maintenant
une troisieme de la bonne nouvelle

p339

que nous vous portons. C'est
que trois de vos vaisseaux ont heureusement
passé le goulphe persique,
et sont maintenant à l'emboucheure
de ceste riviere de Rhogomanes,
d'où nous sommes partis pour
vous chercher en ceste ville. Ce sont
ceux que vous ostastes aux trois
derniers corsaires que vous deffites,
dont l'un est chargé de laines taintes
en pourpre, et les deux autres
d'epicerie. Alors Tiribase leve les
yeux et les mains au ciel, et louë
soit le grand Orosmades, dit-il, qui
n'abandonne jamais les siens en
l'adversité. Je veux qu'une partie
de ce bien-la soit sacrifiée aux dieux
qui les ont conservez, que l'autre
soit distribuée à mes serviteurs qui
les ont aquis avec moy, et que la
troisieme soit reservée pour Orithie.
Et adieu, monsieur, dit-il à

p340

Philetas, je ne vous demanderay plus vostre fille, que vous n' ayez le temps de vous informer de mes moyens. Monsieur, respond Philetas, tout changé par cét evenement, et moy et ma fille, et tout mon bien sommes à vostre service. Excusez-moy, si je ne vous l' ay plustost offerte ; ce n' est pas que ce ne fust tousjours mon intention de vous l' offrir, mais j' ay esté prevenu par la nouvelle de vos gens ; de laquelle je me resjoüis avecque vous, comme j' estois veritablement affligé de vostre infortune. Monsieur, monsieur, reprit Tiribase, vous m' avez un peu mal traitté ; mais l' estat où j' estois, la condition où vous estes, et le siecle où nous sommes, fait que j' excuse tout, et ne me ressens de rien. En disant cela Tiribase quitta Philetas, et s' estant retiré

p341

dans son logis, employa tout ce qui luy restoit en habits, tant pour luy que pour les siens, et se fit voir pompeusement par la ville, comme autresfois, à ceux-là mesmes qui l' avoient veu n' aguere tout nud, afin qu' on pensast que ce nouvel équipage provenoit des vaisseaux qui luy estoient arrivez. Et visitant ses amis, il n' oublia pas de voir Cleomene, luy racontant non seulement le succez de son voyage, mais aussi ce qui luy estoit arrivé depuis son retour parlant avec Philetas. Cleomene oyant parler de tant de richesses, et voyant en Tiribase un train splendide qui sentoit l' opulence d' un vray satrape, et qui rendoit son histoire fort vray-semblable, creut naïfvement à l' apparence de ses paroles, et s' imagina que ceste nouvelle fortune de Tiribase

p342

pourroit maintenant disposer
Philetas à luy donner Orithie ; parquoy
il luy dit que l' occasion de
son mariage avec elle estoit arrivée,
et que s' il vouloit il en parleroit encore
à Philetas, et se promettoit
d' achever ce qu' il avoit commencé.
S' il n' y alloit que de Philetas, et de
son bien, respond Tiribase, j' aymerois
mieux estre mort, que souffrir
qu' on en dist mot ; mais il faut confesser
que j' ayme Orithie, et que
pour l' amour d' elle, j' oublie et pardonne
à toutes les incivilitéz et rudesses
de Philetas. Neantmoins si
vous me voulez faire cét honneur
d' en parler, je vous prie que ce soit
de vous mesme, et non de ma part.
Non pas que je ne vous advoüe de
tout ce que vous pourriez dire ;
mais je ne voudrois pas aussi que
Philetas aussi abusast de la passion

p343

que j' ay pour sa fille, comme il a fait
jusques à present. Laissez moy faire,
dit Cleomene, j' accommoderay
bien cela : et quittant Tiribase,
s' en alla trouver Philetas, auquel
ayant parlé du retour de Tiribase,
et des richesses qui luy estoient nouvellement
arrivées par l' abord de
ses vaisseaux, il continua son discours
en ceste sorte ; je vous avois
autresfois parlé de le marier avec
Orithie, et je croy que rien n' en
empescha l' effect que le defaut des
choses qu' il a maintenant en abondance.
Seriez vous d' advis, monsieur,
qu' on renouüst maintenant
ce que vous rompistes alors, et que
je servisse de quelque instrument à
la perfection d' une si bonne oeuvre ?
Je sçay que Tiribase n' a rien si
avant au coeur que l' amour de vostre
fille ; mais je ne croy pas aussi

p344

qu' il voulust souffrir un second rebut :
toutesfois si vous me vouliez
donner vostre parole, je respondrois
bien de la sienne. Monsieur,
respond Philetas, je n' ay jamais refusé
l' alliance de Tiribase pour aucune
chose qui fust en luy ; car pour
sa personne, je l' estime tres-digne
de ma fille : et pour sa maison, je
n' ignore pas qu' elle ne soit plus illustre
que la mienne. Que si suivant
le cours universel de tous les hommes
du monde, j' ay méprisé la vertu qui
n' a point de bien, il ne s' en faut pas
tant prendre à moy, qu' à la corruption
du siecle où nous sommes,
qui non seulement méprise, mais
outrage aussi la vertu qui n' est
point accompagnée de la fortune.
Pour moy je me tiens dans le sens
commun, et si j' ay méprisé Tiribase
pour sa pauvreté, je l' estime davantage

p345

pour sa richesse : et quant
au mariage de ma fille, je vous assureray
de ma parole quand vous
me respondrez de la sienne. Je vous
en respons dès à present, reprit
Cleomene. Et dès à present je vous
en assure, repart Philetas ; mais
vous estes tant de mes amis, continua-t' il,
qu' apres la parole que vous
me portez, je ne m' informeray plus
de rien : voila pourquoy sous la
response que vous me faites de la
volonté de Tiribase, je comprends
celle de ses vaisseaux ; quelle assurance
avez-vous qu' ils soient arrivez ?
Point d' autre, respondit Cleomene,
que la parole de Tiribase,
que je n' ay jamais trouvée que veritable,
et la suite de son train qui
n' est pas moins conforme à sa parole,

que different du premier équipage,
auquel il est revenu. Mais

p346

l' emboucheure de la riviere n' est
pas si loin, que pendant que vous
vous accorderez des conventions
du mariage, je ne puisse secrettement
m' informer de la verité, quoy
que de ma part, je n' en sois nullement
en doute ; car Tiribase a le
coeur et trop haut, et trop genereux,
pour joüer le personnage d' un
affronteur. Ha ! Monsieur, dit Philetas,
je serois marry de l' avoir pensé ;
mais vous sçavez que la deffiance
est mere de seureté. Leur discours
se finit par ceste resolution :
et Cleomene ayant envoyé sur
l' emboucheure du fleuve, alla promptement
trouver Tiribase pour luy
raconter ce qu' il avoit negocié
pour luy avec Philetas. Tiribase
non moins esmerveillé que joyeux
d' un si prospere succez, ne sçavoit
que penser des sinistres predictions

p347

de l' arabe, qu' il avoit jusqu' alors
trouvé veritable ; si ce n' est que le
prudent advis de Thesandre en
avoit destourné l' événement : et
croyant que tous ses malheurs
estoyent compris en la perte des
vaisseaux que la tempeste avoit separez
du sien, ou au naufrage du
sien propre, il ne croyoit plus qu' aucune
fortune luy peut-estre contraire,
apres s' estre rendus Philetas
et Orithie favorables. Il embrasse
et remercie Cleomene comme autheur,
et promoteur de ceste felicité,
et le prie de ne laisser point imparfaite
une si bonne oeuvre. Il ne l' en
falloit pas prier, car il en estoit sollicité
d' autre part par Philetas mesme,

qui se repentant de sa dureté,
avoit desja peur que Tiribase ne
tournast avec son amour la proüe
de ses vaisseaux en quelque autre

p348

part. Il ne restoit plus que le consentement
d' Orithie, laquelle dependant
absolument des volontez
de son pere, n' avoit point d' autre
mouvement que le mouvement
paternel. Tellement que le mariage
s' en alloit fait, et ne restoit plus
qu' à livrer Orithie au bras seculier
de Tiribase, quand ceux que Cleomene
avoit envoyez à l' emboucheure
de la riviere, rapporterent
qu' il n' y avoit aucune nouvelle de
ses vaisseaux, et qu' en toute la coste
il n' y avoit pas une seule voile qui
fust à luy : ce n' est pas que Tiribase
n' y eust pourveu ; car il avoit pratiqué
lors qu' il procrea ce dessein
avecque Thesandre, un marchand
armenien, qui avoit veritablement
trois vaisseaux sur le mesme port,
qui devoit dire qu' ils estoient à Tiribase ;
mais le mal-heur voulut

p349

qu' alors que les gens de Cleomene
s' en allerent informer, le marchand
estoit à Persepolis, et ceux qu' il
avoit laissez en ses vaisseaux ne sçachant
rien de ce qu' il avoit accordé
secrettement avec Tiribase, et
n' estant pas bien embouchez de ce
qu' ils devoient dire, respondirent
naïfvement que les navires estoient
à leur maistre, qui estoit marchand
d' Armenie. Quand Cleomene receut
cét avis, il estoit chez Philetas,
où ils attendoient Tiribase
pour celebrer son mariage avec
Orithie. Cleomene fut bien estonné
qu' un homme tel que Tiribase,

qui avoit tousjours conservé son
honneur au milieu de toutes ses
pertes, et qui n' avoit rien de si cher
que la generosité, eust esté reduit à
commettre un si lasche trait, et
mesmes qu' il l' eust voulu comprendre

p350

en son infamie, se servant de
son amitié pour decevoir Philetas,
auquel il porta tout incontinent
cét advis, remerciant les dieux qui
le luy avoient donné assez à temps,
devant que la celebration des nopces
l' eust rendu du tout inutile. Mais
Philetas le print bien plus haut ;
car outragé de l' affront de Tiribase,
et de l' erreur en laquelle il avoit
esté si prest à tomber par la creance
qu' il avoit donnée à ses paroles, il
se resolut à le faire prendre comme
un imposteur, qui apres avoir impunément
exercé toute sorte de brigandages
sur la mer, le venoit maintenant
par une fausse supposition
de ces vaisseaux imaginaires, affronter
de son bien et de sa fille dans sa
maison. Neantmoins craignant
que Cleomene ne l' en advertist,
non seulement il luy cacha son dessein,

p351

mais il fit semblant de douter
de cet advis, et le pria de n' en rien
tesmoigner à Tiribase, jusques à
ce qu' il s' en fust mieux informé.
Cleomene luy respondit qu' il en
estoit tres-bien informé ; neantmoins
que c' estoit son affaire, et
qu' apres l' avoir adverty de ce qu' il
devoit, il luy laisseroit faire ce qu' il
voudroit. Mais qu' il protestoit de
ne les vouloir point servir d' instrument
à la perte d' Orithie. Qui survenant
là dessus, je vous prie, dit
Philetas, de vous entretenir cependant

avecque ma fille, et de me
laisser un peu pourvoir à ceste affaire.
Tandis que Cleomene s' entretenoit
avec Orithie, et que Philetas
d' un autre costé envoyoit querir
les ministres de la justice, voicy
arriver Tiribase, qui fut receu d' Orithie
et de Cleomene sans aucune

p352

demonstration du dessein de Philetas,
comme aussi ne pouvoient-ils
pas faire demonstration de ce
qu' ils ne sçavoient point. Mais
oultre cela Cleomene ayant esté
prié de ne témoigner point à Tiribase
qu' on eust descouvert sa fourbe,
il luy dissimula prudemment ce
qu' il en sçavoit, ne pensant pas toutesfois
que Philetas travaillast à
luy faire autre déplaisir que de rompre
le mariage qu' il luy avoit accordé
avecque sa fille. Tiribase parla à
sa maistresse, comme à celle qu' il
croyoit estre bien tost sa femme, et
Orithie à Tiribase, comme à celui
qu' elle esperoit avoir pour mary.
Mais las ! Que la creance de l' un, et
l' esperance de l' autre fut bien-tost
changée ! Alors qu' ils s' attendoient
que Philetas deust venir, et que la
plus-part de ses parens assemblez,

p353

n' attendoient plus que luy pour celebrer
ce tant desiré mariage, un
des domestiques de Philetas vint
advertir Tiribase qu' il y avoit des
armeniens en la ruë, qui desiroient
de parler à luy. Tiribase croyant
que c' estoit quelque nouveauté du
païs, porté du desir et de la curiosité
de l' apprendre, et n' estant pas en
lieu où il voulust prendre l' autorité
d' y faire monter personne, ou
peut-estre craignant qu' on luy vinst

porter quelque mauvaise nouvelle
en ceste bonne compagnie, laisse
sa maistresse avec une grande reverence,
et descend en bas, en intention
de remonter incontinent apres
avoir veu quelles gens c' estoient.
ô dieux ! Que suis-je contraint de
raconter maintenant icy ! Tiribase
ne fut pas si tost à la ruë, qu' il fut
constitué prisonnier à la requeste

p354

de Philetas, au dessous d' une fenestre
où il venoit de laisser sa maistresse,
qui en oyant le bruit, et
mettant la teste hors de la fenestre,
vid son presomptif espoux entre
les mains des ministres de la justice,
avec un estonnement qui surpasse
le moyen de l' imaginer. Tiribase
fit tout ce qu' il peût pour s' en
dêmesler, mais son espée luy avoit
esté saisie avant qu' il se doutast de
ceste surprise : et Philetas avoit employé
tant de gens à le faire prendre,
que la valeur fut contrainte de
ceder au nombre, et le courage à la
force. Tiribase se voyant pris comme
un affronteur, accusé d' imposture
et de volerie par celuy qu' il
croyoit estre bon beau-pere, regardé
avec un admirable estonnement
de tous ceux qui s' estoient assemblez
dans la maison pour assister à ses

p355

nopces, et une honteuse confusion
de luy mesme, leve ses yeux explorez
au ciel, dernier recours des
malheureux affligez : et voyant
Orithie fondante en larmes à la fenestre,
où un moment auparavant
il l' avoit si doucement entretenuë,
et de discours si esloignez d' un si
triste événement. Il pria ceux qui
le tenoient de luy donner quelque

relasche, et de luy laisser un peu de
liberté pour proferer une dernière
parole à sa maistresse. Mes amis, dit-il,
ne croyez que je me vueille sauver ;
le plus grand mal-heur que je
puisse craindre m' est arrivé, apres
lequel non seulement je ne puis rien
craindre, mais non pas mesmes rien
esperer. La seule mort que l' on
craint, est tout ce que je desire, et
à son défaut, la prison où vous me
menez, afin qu' en ses noirs cachots

p356

je n' aye point la honte de souffrir
la veuë des hommes, ny mesmes
d' estre esclairé du soleil apres une si
grande infamie. Mais avant qu' y
entrer, permettez-moy que je puisse
adorer encore une fois ce bel
astre qui luit là haut, et qu' au lieu
du baiser nuptial que je luy pensois
n' aguere donner, je luy fasse au
moins mes derniers adieux. Encore
que ceste priere fust si pleine de
compassion, que la mesme inhumanité
eust eu de la peine à la refuser ;
si est-ce que ces gens-la qui n' ont
rien d' humain que le visage, ne s' y
laissoient nullement toucher, et
eussent emmené Tiribase sans l' escouter,
si Cleomene qui estoit à la
fenestre avec Orithie, ne leur eust
commandé d' arrester, et de laisser
au prisonnier toute autre liberté
que celle de se sauver. Ils s' arrestent

p357

donc à ceste parole, et se mettant
tous à l' entour de Tiribase, le
laissent appuyer sur le bord d' un
puits qui estoit en la mesme ruë : et
lors tournant la veuë, et la voye devers
Orithie, il luy dit ainsi. Belle
Orithie, aussi digne d' estre adorée,
comme Philetas est indigne

de vivre, n' ayez point de honte de
ceste infamie, puis que vous n' y
avez point de part. Quand le desir
de souler l' avare convoitise de vostre
pere, et non pas la mienne,
m' auroit fait supposer des choses
qui ne sont pas ; je serois encore
excusable d' avoir fait des richesses
imaginaires, voyant qu' il ne se contentoit
pas des veritables, qui sont
en la vertu ; je n' aurois point feint
des choses que je n' eusse reellement
possedées, en plus grande abondance
que je ne les aurois feintes ; ny

p358

ne les aurois point feintes pour le
despoüiller injustement de ses biens,
mais pour vous posseder legitimement,
comme le plus grand thresor
où l' ambition humaine puisse
aspirer. Je n' ay point eu faute de
vertu ny d' honneur, mais j' ay manqué
de fortune et de bien. La fortune
m' a esté contraire, mais la mort
me sera favorable. ô belle Orithie,
que ces faveurs sont contraires à
celles que j' esperois recevoir de
vous ! ô lasche et desloyale fortune,
qui me pouvois avoir perdu
tant de fois en tant de perils, pourquoi
m' as-tu reservé pour me faire
sentir un si grand mal-heur, au
point de ma plus grande felicité ?
ô lasche Philetas, qui pouvant honorer
ta maison de mon alliance,
as mieux aymé que je fusse le scandale
de tes parens, et la honte de ta

p359

propre fille ! ô lasche moy-mesme,
qui puis souffrir un seul moment la
clarté du ciel, apres avoir fait rougir
ma maistresse de la honte de ma
misere ! Non, non, belle Orithie,
que ce peu de vie qui me reste ne

vous face point rougir ; je ne vy que
pour mourir vostre, et mon plus
grand regret en ma mort, c' est
qu' elle ne puisse reparer la honte
que vous recevez de ma vie. Je ne
seray jamais prisonnier d' autre que
de vous, et ma liberté retenuë dans
un si digne servage, n' esprouvera
jamais d' autre captivité que celle
où vous me tenez. Mais c' est trop arrester
vos beaux yeux sur un si miserable
spectacle ; je suis plus coupable
de l' ennuy que je vous donne,
que du crime qu' on m' impose ;
adieu, belle Orithie, je m' en vay
laver de l' un et de l' autre, et me

p360

delivrer par une derniere action, de
tous les outrages de la fortune. En
disant cela Tiribase regardant farouchement
tout autour de luy, et
témoignant la resolution de son
desespoir par l' esgarement de sa
veuë, ne peût estre si bien gardé de
ceux qui l' environnoient, qu' il ne
s' élançast dans le puits où il estoit
appuyé, avec une si admirable vitesse,
qu' il fut impossible de l' en
empescher ; car ses gardes trompez
d' un si furieux dessein, estoient plus
attentifs à l' empescher de se sauver,
qu' à l' empescher de se perdre. Tellement
qu' ils furent tous effrayez
de le voir sauter là dedans, et encore
plus de l' ouïr tomber dans l' eau, où
il alla jusqu' au fonds avec un grand
bruit, et un horrible et prodigieux
estonnement de tous les spectateurs ;
mais encore avec une plus

p361

grande angoisse d' Orithie, qui
ayant surmonté sa passion jusqu' alors,
en fut tellement surmontée
en cét accident, qu' elle tomba toute

évanouïe entre les bras de Cleomene,
avec une telle perte de ses
sentimens, qu' on la jugeoit plustost
morte qu' esvanoüye. Entre
tant de gens empeschez, les uns à
demander, les autres à chercher une
corde pour Tiribase, les autres à faire
revenir Orithie, il n' y en avoit
point de plus empesché, ny de plus
marry que Philetas, qui outre le
regret de la perte de sa fille, craignoit
encore qu' on ne l' accusast de
celle de Tiribase. ô combien de
fois il maudit son avarice ! Et combien
de fois il se repentit de luy avoir
refusé sa fille, et souhaita de la luy
avoir donnée alors mesme que sa
pauvreté luy estoit plus manifeste !

p362

Mal-heureux ! Disoit-il, j' avois une
fille à qui donner mon bien, et un
homme à qui donner ma fille, et
par mon avarice, je suis maintenant
coupable de la perte de tous
les deux. Le seul bien me demeure,
mais pour tomber entre les mains
des estrangers ou de la justice. Tandis
que Philetas se plaint d' un costé,
Orithie revient de l' autre, mais
pour augmenter, et non pas pour
consoler le desespoir du miserable
vieillard. ô cher Tiribase, ornement
du monde, dit-elle en reprenant
ses esprits, tu t' és donc noyé
dans un puits, apres avoir flotté tant
d' années dessus la mer : et les cruelles
ondes de cet impitoyable element,
t' ont esté plus clementes en
ton endroit, que l' avare convoitise
de Philetas, à qui je ne puis donner
le nom de pere, puis qu' il m' a si

p363

cruellement ravy la vie de mon espoux.
ô Tiribase encore une fois,

apres une illustre naissance, et une
vie encore plus glorieuse, falloit-il
faire une si pitoyable et tragique
fin ? Tu estois yssu d' un illustre sang,
que tu avois encore illustré par la
grandeur de tes actions, rendant
ton nom plus celebre que ta maison,
et ta vie plus glorieuse que ta
naissance. Apres avoir tant de fois
hazardé ta vie pour le desir de me
servir, tu la perds maintenant par
la crainte de m' offenser ; tellement
Tiribase que je suis la cause de ta
mort, et le crime de ta vie, n' est autre
chose que l' amour que tu m' as
portée, qui t' ayant en vain rendu
corsaire pour assouvir les insatiables
cupiditez d' un avare, t' a finalement
precipité dans un puits, non
tant pour éviter la captivité d' une

p364

prison, que pour m' oster la honte
de t' y voir mettre. Tu as mieux aymé
mourir que vivre sans Orithie,
et je pourrois vivre sans Tiribase ?
Non, non, Tiribase, je te suivray
jusques aux enfers, où nous flechirons
les dieux infernaux, moins
inexorables que Philetas. En achevant
ces paroles, Orithie se jette
par la fenestre, avec la mesme vitesse
que Tiribase s' estoit lancé dans
le puits, et avec autant moins
d' empeschement, qu' il n' y avoit
auprés d' elle que Cleomene, qui
pour la vouloir retenir, faillit à peu
de chose de passer par la fenestre
avec elle. Neantmoins ceste resistance
de Cleomene fut le salut
d' Orithie ; car elle donna loisir à
ceux qui estoient en bas, de la recevoir
dans un manteau, où elle tomba
plus mollement que sur le pavé,

p365

si esperduë toutesfois du desespoir
où elle s' estoit abandonnée, en
suinte de celui de Tiribase, qu' elle
avoit perdu toute connoissance.
Cependant on avoit desja devalé
une corde dans le puits où Tiribase
s' estoit jetté : et quoy que ce fust
un peu bien tard, et qu' il eust desja
tant beu qu' il n' en pouvoit plus ; si
est ce que comme un homme qui se
noye se prend à tout à ce qu' il trouve,
sans sçavoir ce qu' il fait, ny ce
qu' il veut faire, Tiribase aussi se prenant
à tout ce qu' il rencontroit sans
rien sçavoir de ce qu' il faisoit, saisit
finalement ceste corde ; soit que
l' horreur de la mort d' autant plus
grande qu' il l' avoit de plus prés approchée,
l' eust destourné de son
desespoir ; soit que son bon ange
l' eust consolé d' une meilleure esperance,
qui luy eust fait reprendre le

p366

desir de vivre : tant y a qu' il se laissa
remonter en haut, avec autant de
contentement d' un chacun, comme
on avoit eu de regret de l' y voir
tomber. Mais la joye redoubla
quand on veid en l' un de ses bras un
collier de pierrerie inestimable. Les
perses creurent alors que les Nereïdes,
et autres deïtez marines avoient
fait ce present à Tiribase dedans ce
puits, en recompense des richesses
que les ondes luy avoient englouties
dedans la mer. Mais il fut verifié
depuis que ce collier avoit esté
des ancestres de Tiribase, autres-fois
tres-opulents, et qui avoit esté
desrobé par un esclave, qui de peur
d' en estre trouvé saisi, l' avoit jetté
dans ce puits. Qui vous pourroit
dire la soudaine joye des assistans,
apres une si soudaine tristesse ? Les
mesmes archers qui menoient Tiribase

p367

en prison, furent les premiers
à le consoler, et à l'embrasser.
Quant à Philetas, il fut bien aise
que Tiribase ne fust pas mort, tant
pour le regard de sa fille, que pour
le danger qu'il couroit luy mesme
en la perte de sa vie : mais il fut encore
bien plus content, quand il
vid ce precieux collier, avec lequel
il sembloit que toutes les richesses
de Tiribase fussent resuscitées avec
luy. Il devint le plus honneste et le
plus courtois homme du monde, et
n'eut point de honte de se presenter
devant Tiribase, excusant sa rudesse
sur celle des archers, qui font
plus qu'on ne leur commande, et
traittent indifferemment toute sorte
de gens, sans sçavoir discerner
les merites ny les qualitez des personnes.
Au reste l'ayant tiré de
leurs mains, et fait mettre dans un

p368

bon lit en sa maison, comme le tenant
desja pour son gendre ; il en porta
luy mesme les nouvelles à sa fille,
qu'on avoit retiré en sa chambre
dans un autre lit, l'asseurant que jamais
autre ne l'espouseroit que Tiribase.
Mais en la voulant resjouir,
il s'en fallut bien peu qu'il ne l'achevast
de tuer, et que la trop soudaine
et trop violente joye ne fist
mourir celle qu'une trop violente
douleur avoit auparavant fait desesperer.
Cleomene, et tout le reste
de l'assemblée ne sçavoient que dire
d'un si admirable succez, chacun
estoit ravy de merveille et de joye.
Il n'y avoit que Tiribase et Orithie
à qui l'esmotion du danger passé,
empeschoit le sentiment de la joye
presente, que tous les autres sentoient
pour l'amour d'eux. Quand
on entendit derechef crier à la ruë,

p369

à l' ayde, à l' ayde, une corde. à ceste
nouvelle allarme, un chacun s' esmeut,
et sortant derechef à la ruë,
on trouve qu' un page de Tiribase,
ayant veu retirer son maistre de ce
puits avec un si riche collier, et
croyant peut-estre qu' il en fust tout
plein, et qu' il ne falloit que se jeter
dedans pour devenir riche en
fort peu de temps, s' y estoit precipité
la teste devant. On luy jette
donc la mesme corde qui avoit tiré
son maistre, il s' y prend, mais non sans
avoir cherché s' il trouveroit un autre
collier dans le puits, en la place
duquel, ayant esté retiré d' autant
plus promptement que son maistre,
que la corde se trouva plus
preste, on trouva qu' il avoit mis
l' ance d' une marmite autour de son
col, qui appresta à rire à toute la compagnie,
et fit voir aux hommes de

p370

jugement, que la fortune ne favorise
pas tousjours une mesme entreprise
d' un mesme succez, puis que
d' une mesme action, et d' un mesme
puits, Tiribase et son page
avoient rapporté des choses aussi
differentes, comme ils estoient contraires
en leur dessein ; car le dessein
de Tiribase avoit esté de se perdre,
et contre toute apparence il trouva
son bien au mesme endroit où il
cherchoit à se perdre : tellement
qu' il reüssit tout au rebours de sa
pensée ; et celuy du page fut tout
contraire à son esperance, qui avoit
esté de devenir riche par un coup
de desespoir comme son maistre.
Mais qu' avons nous fait de Thesandre
authheur principal du conseil
de Tiribase ? Il estoit avec son maistre
quand il fut pris, et le voyant
constituer prisonnier par la faute

p371

du marchand armenien que nous
avons dit estre alors à Persepolis, il
s' en estoit allé si viste qu' un chacun
croyoit qu' il s' estoit sauvé. Mais il
fit bien voir qu' il avoit un autre
dessein ; car ayant cherché et trouvé
le logis de cet armenien, il luy
dit l' estat où les affaires estoient reduites
par la faute de sa promesse ;
de laquelle il le somme, et le presse
avec tant d' instance, que luy ayant
remonstré qu' il y alloit de l' honneur
et de la fortune de Tiribase,
duquel le marchand esperoit une
grande recompense ; il le mena
droit à la maison de Philetas au
point que toutes ces choses venoient
d' y estre achevées, pour luy
faire declarer que les vaisseaux qu' il
avoit au port appartenoient à Tiribase.
Mais il n' en fut pas de besoin,
car outre qu' il suffisoit du

p372

collier que Tiribase avoit trouvé
dans le puits pour contenter l' avarice
de Philetas, desja moderée par
le peril où elle l' avoit porté, les
dieux permirent que les veritables
nouvelles des vaisseaux que la tempeste
avoit escartez de celui de Tiribase,
y arriverent en mesme temps ;
afin que le mesme Tiribase possedast
legitiment Orithie sans aucune
fraude, et qu' on reconnust
qu' il tenoit sa fortune et sa richesse
de la main des dieux, et non pas
des mauvais moyens où la necessité
de ses affaires, et le desespoir de ses
amours l' avoient contraint de recourir.
Celuy qui porta les nouvelles
des vaisseaux de Tiribase estoit celui
mesme qu' il y avoit laissé pour
leur commander, homme assez

connu dans Persepolis, et particulièrement de Cleomene et de Philetas ;

p373

mais qui pour preuve de son dire, estala publiquement des plus belles perles que l' orient eust encore produites, et plusieurs autres joyaux d' extrême valeur, qu' il remit entre les mains de Tiribase, n' esbloüyssant pas moins les yeux des regardans de leur splendeur, que leurs ames estoient estonnées d' un si grand, et si subit changement. C' estoient bien les meilleurs, et les plus irreprochables témoins que ce lieutenant peust produire de la verité de ses paroles ; apres lesquelles il n' y avoit plus rien à craindre, sinon que Tiribase indigné de l' affront de Philetas, ne voulust plus ouïr parler du mariage d' Orithie. Et de fait, il sembloit que la haine qu' il avoit conçuë contre le pere, ne fust pas moindre que l' amour qu' il ressentoit pour la fille ; car il

p374

ne pouvoit digerer les excuses de celuy-là, et avoit mesmes de la peine à supporter sa presence. Mais apres que les heureux succez de tant de bonnes rencontres eurent effacé les impressions de tant de mauvaises fortunes qui avoient precedé, Tiribase s' estant relevé, et revestu d' autres habits sans mot dire, ny témoigner aucun sentiment ny de la fortune presente ny de la passée, non plus qu' un homme à qui les coups de tant d' accidens divers eussent estourdy les sens ; Cleomene le pria d' ouïr ce qu' il vouloit dire en la presence de Philetas et d' Orithie. Et estans entrez tous trois en la chambre où elle estoit encore,

et trouvé qu' elle s' estoit desja
relevée, Cleomene commença de
parler à tous trois en ceste sorte.
Ce n' est pas sans cause que l' on dit

p375

que les mariages se font au ciel,
et s' accomplissent en la terre ; je
croy que cestuy-cy est arrêté là
haut par l' immuable decret des
destins, et que la fortune qui s' est
tant essayée à le traverser, ne le peut
plus rompre. Car les difficultez
qui l' ont retardé jusques à present,
graces aux dieux sont vidées : et
s' y vouloir arrester maintenant, ce
seroit ne vouloir point ce qu' on
peut, apres avoir voulu ce qui sembloit
impossible. Pour moy, ce
n' est pas merveille que j' en souhaite
l' accomplissement apres en avoir
jetté les premieres propositions. Et
pour vous, monsieur, dit-il à Tiribase,
les témoignages que vous
avez donnez de l' amour que vous
portez à Orithie, et ceux que vous
en avez receus, vous le doivent faire
desirer avec plus de passion que

p376

jamais. Car quels autres amans se
sont jamais rendu de pareilles preuves
d' une affection noppareille ?
Vous vous estes jetté dans un puits
pour l' amour d' elle, et elle s' est jettée
d' une fenestre pour l' amour de
vous ; qui sont deux choses si estranges,
que nous mesmes qui venons
tout presentement de les voir,
avons de la peine à les croire. Je
veux bien que vous ayez de justes
ressentimens contre Philetas, mais
qu' en peut-mais la belle Orithie ? Y
a t' il quelque ressentiment d' offense,
qui ne doive ceder à celuy de
son amour ? Et s' il n' y a point d' ennemy

auquel vous ne fussiez obligé
de pardonner pour l' amour d' elle,
combien plus à son propre pere ? Je
reprouve l' action de Philetas, il
vous a traité trop indignement ;
mais comme je ne veux pas du tout

p377

condamner le sujet que vous luy
en avez donné, je ne le puis pas du
tout approuver aussi. Ceste supposition
de vaisseaux, quoy que depuis
apparente, estoit neantmoins
alors inconnuë : et vous ne pouvez
accuser Philetas de s' en estre offensé,
que vous ne vous condamniez
premierement vous mesme, d' en
avoir esté le sujet. Il est vray que l' amour
d' Orithie vous fit supposer
cela ; mais la mesme amour que Philetas
luy doit comme pere, l' a contraint
de s' en offenser. Que si la vengeance
qu' il en a prise est plus grande
que l' offense qu' il a receuë ; comment
la peut-il mieux reparer qu' en
vous donnant maintenant sa fille ?
Philetas ne respondit rien à Cleomene ;
mais témoignant par son silence
le consentement qu' il donnoit

p378

de Tiribase ; qui voyant tomber
quelques larmes des yeux d' Orithie,
et ne se laissant pas moins
vaincre à l' objet de son amour,
qu' aux raisons de Cleomene, luy
respondit ainsi : vous avez raison
en tout ce que vous avez dit, Cleomene :
et si j' ay tort en quelque
chose que j' aye faite, c' est que la
raison et l' amour ne peuvent pas
estre tousjours d' un mesme costé.
L' amour d' Orithie m' a fait tenter
toutes choses possibles pour la meriter ;
mais sa perfection estant extrême,
il semble qu' on ne la puisse

pas acquerir par des moyens ordinaires ;
voilà pourquoy il ne faut
pas trouver estrange que j' aye eu recours
aux extraordinaires, quand
les autres m' ont defaillly. Tant y a
que ces moyens n' ont fait prejudice
à personne ; là où ceux que Philetas

p379

a tenu pour s' en venger, ont
porté sur ma vie et sur mon honneur.
Mais comme sa vengeance
est plus grande que ma faute, j' advoüe
aussi que la reparation qu' il
me fait en m' offrant sa fille, est plus
grande que sa vengeance. Parquoy
le bien qu' il me fait estant plus
grand que le mal qu' il m' a voulu
faire, je prefereray tousjours le plus
grand au moindre, et l' effet à la volonté.
Et puis que je ne puis aymer
Orithie sans estendre mon affection
sur tout ce qu' elle ayme, et
qu' elle ne peut estre ma femme,
qu' il ne soit aussi mon beupere ;
il s' ensuit aussi que je ne puis aymer
l' une comme son mary, que je n' honore
l' autre comme son fils. Et ne
pensez pas, seigneur Philetas, qu' apres
avoir espousé vostre fille, je me
puisse jamais souvenir d' aucune indignité

p380

que vous m' ayez faite ; car
son merite couvre toute sorte d' indignitez,
et la grace presente que
vous me faites en me la donnant,
est capable d' effacer le souvenir de
plusieurs injures plus outrageuses
que les passées. Monsieur, dit lors
Philetas, la generosité ne paroist jamais
tant que dans la clemence ; vous
avez tousjours témoigné la vostre,
et par les ennemis, et par les fortunes
que vous avez surmontées ;
mais vous témoignez plus de courage à

pardonner ceste offense, qu' à
gagner une victoire ; parce que
pour gagner une victoire il ne faut
que vaincre ses ennemis ; mais pour
pardonner une offense, il se faut
vaincre soy-mesme. Encore ne
voudrois-je point qu' une partie de
ces choses ne fust arrivée, puis que
cela sert à faire reconnoistre vostre

p381

bonté ! Mais je suis marry de ne
pouvoir satisfaire à vostre déplaisir,
par d' autres moyens que ceux
qui ont esté proposez par Cleomene,
lesquels quand bien je pourrois
les avoir plus grands, ne me
sçauroient estre neantmoins plus
cheres. Que si apres vous avoir donné
mon bien et ma fille, il me reste
quelque chose que je vous puisse
encore donner, je vous l' offre, et
ne me reserve la vie que pour la perdre
en vostre service. C' est assez,
dit Cleomene extrêmement aise
d' estre venu à bout d' une affaire si
desesperée, il ne faut plus qu' accorder
les parties, mais je croy qu' il n' y
faudra point d' arbitres, et qu' elles
s' accorderont bien toutes seules.
Vous plaist-il pas que nous les marions
ensemble avant que l' assemblée
se separe ? Je vous en supplie,

p382

dit Philetas. Alors ils passerent tous
quatre à la sale, où chacun attendoit
la resolution de ceste conference
particuliere. Et quand on vid
qu' elle estoit faite en faveur du mariage
d' Orithie et de Tiribase ; ô
que de voix retentirent incontinent
par la sale, rendant graces aux
dieux de ceste alliance, et invoquant
particulierement celuy des
noces sur ces deux amans. La solemnité

fut celebrée avec pompe
et magnificence ; mais avec un incroyable
contentement, non seulement
des espousez, mais aussi des
assistans. Ils entrèrent au temple
qu' il estoit desja bien tard, au sortir
du temple dans le festin, du
festin au bal, et du bal au lit. Là Tiribase
se voyant en possession d' Orithie,
et Orithie de Tiribase, benirent
tous deux les mal-heurs qui

p383

les avoient conduits à une si grande
felicité ; et s' ils se fussent veus à
recommencer, l' un fust encore sauté
dans le puits, et l' autre par la fenestre
pour parvenir à la jouissance
de telles delices. Voila, poursuit
Theodore, l' heureuse fin des miseres
de Tiribase, et l' événement infaillible
des veritables predictions
de l' arabe, qui luy avoit promis
l' accomplissement de ses desirs
dans la fin de ses esperances.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)